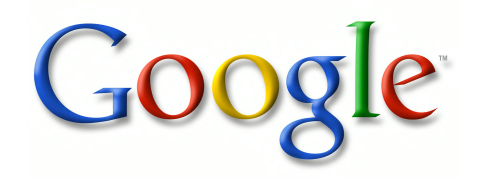
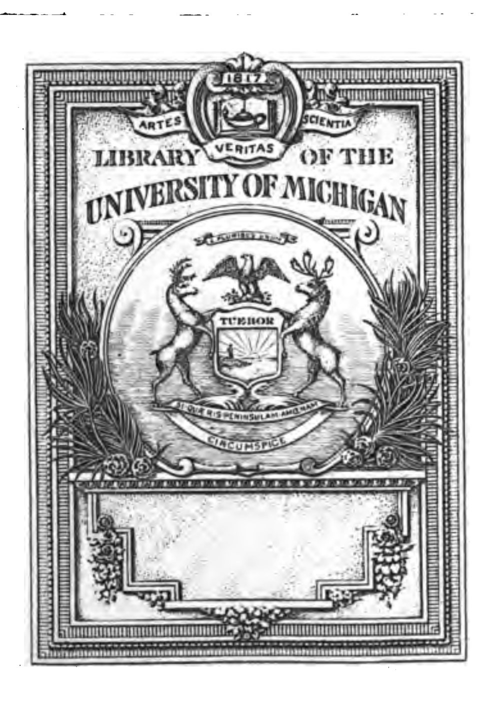



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

par Elie de Beaumont

I

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

Par Madame E. D. B.

NOUVELLE ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.

Anne Louise (Morin Dumesnil) Elie de Beaumont



A LONDRES;

Et se trouvent

A PARIS,

Chez L. Cellot, Imprimeur-Libraire, grand'Salle du Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXVII.

L'accueil que le Public a bien voulu faire à cet Ouvrage moral, a rendu cette feconde édition néceffaire plutôt qu'on ne l'auroit penfé. L'Auteur s'eft fait un devoir de répondre à cet empreffement, en y faifant quelques changements & quelques corrections qui lui ont paru plus propres à remplir le double objet d'inftruction & d'agrément qu'on s'étoit propofé.

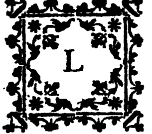


LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

LETTRE PREMIERE.

De la Comtesse de Saint-Sever au Marquis de Roselle.

A Paris, 18 Novembre.



LA tendre amitié qui nous unit, mon cher frere, & que vous avez toujours crue, comme moi, nécessaire à notre bonheur, m'est si précieuse, que le moindre refroidissement me causeroit un mortel chagrin. Je tâcherai de ne m'y jamais exposer. Vous êtes sûr de mon cœur, je connois le vôtre ; je ne

devrois pas craindre d'être indiscrette, en vous conjurant de m'expliquer votre conduite. Vous avez quitté l'appartement que je vous avois choisi près de moi ; vous êtes allé vous loger dans un quartier éloigné ; je ne vous vois plus aussi souvent que je vous voyois ; je ne sais..... mais je crains ..... je m'alarme peut être à tort...... serois-je assez heureuse pour que mes craintes ne fussent point fondées ! M'aimez-vous toujours, mon frere ? rassurez mon cœur, ce cœur que dans tous les temps vous avez trouvé si tendre. Peut-être les avis que je vous donnois vous ont-ils déplu ; mais songez que je suis votre sœur, plus que votre sœur ; vous n'avez plus de pere ni de mere, vous entrez dans le monde : le Corps où vous êtes vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraîneront dans ses plaisirs & les dangers qui les suivent. Un homme de vingt ans qui se trouve comme vous abandonné à lui-même, jetté dans le tourbillon du monde & des séductions, a besoin de conseils ; il ne doit pas rougir d'en recevoir, d'en demander. Avez vous de vrais amis ? A votre âge en choisit-

on de solides ? On en trouve de chauds, d'ardents, il en faudroit de sages. Vous n'avez qu'une amie, mon frere, une amie tendre & sincere, qui a plus d'expérience que vous, qui doit vous être chere, la négligerez-vous ? Je vous ai parlé de mariage, ma proposition vous auroit-elle fait quelque peine ? Je n'ai point prétendu vous gêner; l'amitié, la vraie tendresse ne sont point impérieuses, elles proposent & n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établissement honorable & avantageux; je vous l'avoue, je voudrois vous voir marié; vous le devez à votre nom, vous avez le cœur sensible, l'ame honnête, vous seriez heureux d'être lié par le devoir à une femme aimable & digne de vous. Mon frere, je vous regarde comme mon fils, ne me le pardonneriez-vous pas ? J'ai balancé long-temps à vous écrire, j'aurois préféré une explication tête-à-tête; vous l'avez évitée, je m'en suis apperçue; répondez-moi, ouvrez-moi votre cœur: mon ami, mon frere, mon fils, ne craignez rien, soyez sur que vous ne pourriez jamais m'empêcher de vous aimer.

LETTRE II.

Du Marquis de Roselle à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 16 Novembre.

QUels soupçons, ma sœur ! Vous pouvez douter que vous ne me soyez toujours infiniment chere ! Revenez, je vous conjure, de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris, je vous estime, je dirois presque, je vous respecte ; mais cette expression vous déplairoit. Votre amitié, l'intérêt que vous prenez à moi, me pénetrent de reconnoissance ; mais, ma chere sœur, ne vous affligez point, ne vous étonnez pas si je ne vous vois plus aussi souvent que je le voudrois : des liaisons nouvelles, occasionnées par un état nouveau, m'arrachent à vous malgré moi. Vos conseils, excellents pour régler les mœurs, ne pourroient à present servir seuls de regle à ma conduite. Il me faut des amis, des hommes au fait des usages, des guides dans le monde ; souffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux & les

plus solides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonnez tout hors les vices, le monde pardonne tout hors les ridicules. Votre société est estimable, mais trop resserrée ; vous vivez, pour ainsi dire, en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que des vertus. J'en fais grand cas, mais leur société ne peut me suffire. Je suis dans le monde, il faut que je voie le monde. Je reçois avec reconnoissance la proposition que vous me faites de me marier ; mais je vous conjure, ma sœur, de ne pas me presser là-dessus. Plus ce lien me paroît respectable, & plus il m'effraie. Je suis si jeune ! Vous me rendriez malheureux, & vous rendriez malheureuse la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit, pour que je pusse songer à me marier, que j'aimasse. Le sentiment ne se commande point. Adieu, ma chere sœur, soyez sûre de ma tendre amitié ; ne me soupçonnez plus de refroidissement ; pardonnez-moi mes absences involontaires, &, je vous en conjure, ne me parlez point de mariage.

LETTRE III.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Novembre.

JE n'ai pu y tenir davantage, ma chere amie, j'ai écrit à mon frere. Je vous envoie sa réponse, elle est polie, elle est amicale; elle n'est pas tendre. Il me donne des raisons, mais il ne me rassure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaisons secretes, je vous l'ai déjà dit. Il se cache, mon amie, il est coupable. Qu'il voie le monde, j'y consens, mais que ce soit avec moi qu'il vive. Bon Dieu, qu'il me cause d'inquiétudes ! Que je voudrois faire revenir ce temps heureux, où, dans l'âge de l'innocence, il n'avoit de confiance qu'en moi ! Hélas ! vous savez, ma chere, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere est aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere qui nous fut enlevé si jeune en Italie à la tête de son Régiment ; moi-même à peine ai-je pu le connoître. Ma mere, en

mourant, vous vous en souvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ses tendres soins. « Servez de pere & » de mere à votre frere, me dit-elle, » je le laisse entre vos mains & entre » celles de votre mari; guidez tous » deux sa jeunesse. Il sera susceptible » de grandes passions, tâchez de le » préserver des grands malheurs qu'el- » les entraînent ». Ces dernieres paroles d'une mere respectable & tendrement aimée, sont une loi gravée dans mon cœur, je ne m'en écarterai jamais. Je ressens une double satisfaction quand je songe que j'obéis à ma mere, en veillant au bonheur de son fils. Cette même idée redouble aujourd'hui mon inquiétude. Le moyen sûr de prévenir les maux que je crains, seroit un mariage agréable & avantageux; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoissance avec Mesdemoiselles de Saint-Albin. L'aînée lui conviendroit; mais que je crains ces liaisons dont je vous ai parlé! Je n'appréhende pas qu'il se lie avec des hommes perdus de réputation: il a des sentiments, mais on peut l'abuser. Vous connoissez les faux principes des jeunes gens. Ils croient que la société des

femmes les plus viles ne les deshonore point ; & que, pourvu qu'ils ne se montrent pas en public avec elles, il leur est permis de les voir familiérement. Est-il rien de plus inconséquent ? Mais l'inconséquence est l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frere veut que j'ignore ? Dois-je me livrer à une dangereuse sécurité ? J'attends de votre amitié & de votre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE IV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 20 Novembre.

J'Entre dans vos peines, ma chere Comtesse, je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de mystere que je remarque dans la lettre de votre frere me fait de la peine. Vous avez raison, on ne se cache point quand on n'a pas besoin de se cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas se flatter que votre frere ne

donne point dans les erreurs de son âge; tant d'exemples l'y entraîneront! Et c'est en vain que votre sagesse se révolte de tout ce qui n'est pas aussi pur que vous-même; mais il a l'ame honnête, il en reviendra. Vous l'avez jusqu'à présent gardé à vue, il n'est plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Observez-le; mais ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-même. Votre frere est dans le monde; c'est pour lui un pays étranger, il doit y être tout étonné. Le premier coup-d'œil du monde est enchanteur pour son âge. Il suivra le torrent, il menera d'abord une vie dissipée, il nouera des intrigues, il aura des passions, il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue, votre prudence me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice, ou du moins qu'il en sortira bientôt; il est trop fait pour la vertu. Lorsqu'une fois on a pris du goût pour les plaisirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en désabuse; les leçons, si elles ne sont adroitement déguisées, n'y peuvent rien. Sans l'expérience, il y a une foule de vérités que l'on n'est pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois presque pas ; mais je saurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui est en relation de plaisirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le temps, tranquillisez-vous, ma chere Comtesse, j'espere vous apprendre bientôt de ses nouvelles : en attendant tâchez de l'attirer chez vous ; procurez-lui des plaisirs honnêtes, c'est le seul moyen de le dégoûter de ceux qui ne le sont pas. Amusez-le, montrez-lui toute votre tendresse ; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez-lui toujours de l'estime, c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir sur ses démarches une inquiétude & une curiosité fatigantes ; paroissez ignorer, & ne point chercher à savoir tout ce qu'il ne veut pas que vous sachiez. Cette adresse est très-nécessaire avec les jeunes gens ; ils ne peuvent souffrir la dépendance, ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominants sont pour la liberté & pour les plaisirs. Des parents tendres doivent paroître s'y prêter ; cette complaisance assure leur pouvoir

& n'y peut jamais nuire. Qu'on est puissant quand on est aimé ! Votre frere vous aime, son cœur & son caractere m'assureroient presque que ce n'est point le goût de la liberté qui vous l'arrache ; & c'est sur cela que mon espérance est fondée, & mes soupçons aussi.

Si c'étoit une passion..... Vous vous en appercevrez bientôt ; s'il est vivement affecté, il voudra cacher quelque temps son amour. Les amants aiment le mystere, vous le verrez distrait, rêveur, inquiet ; si l'objet en est digne, il ne pourra tarder à vous ouvrir son cœur ; il voudra vous faire partager ses sentiments ; vous deviendrez sa confidente, il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureusement il s'étoit attaché à quelque femme méprisable, il mettroit tout en usage pour se dérober à vos regards ; loin de vous chercher il vous éviteroit ; ce seroit alors, ma chere, qu'il faudroit redoubler l'art pour cacher des soins qui deviendroient nécessaires. Cette crainte est peut-être sans aucun fondement, ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de sup-

primer les conſeils, à moins que le Marquis ne vous en demande; le moindre mal qu'ils puiſſent produire, lorſqu'ils ne ſont pas demandés, c'eſt d'ennuyer; & dès qu'ils ennuient, ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux; ils éloigneroient encore le Marquis; il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons, & les leçons ne plaiſent jamais. D'ailleurs rien n'eſt plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité, ſans attention, ou dans le deſſein formel de ne pas la ſuivre, ou, ce qui eſt plus fâcheux encore, dans l'envie de l'éluder, de la retourner, de l'ajuſter à ſes intérêts & à ſes penchants; voilà, ma chere, ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des paſſions vives, & que des parents peu habiles accablent d'avis dans un temps où ſouvent ils ne ſont pas capables de les écouter, encore moins de les ſuivre. Il ne faut point prodiguer la vérité, il faut la réſerver pour les occaſions déciſives, la préſenter alors dans toute ſa force; voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conſeille point non plus de parler de mariage à votre frere; vous

voyez ce qu'il vous dit. Sa résistance ne me surprend pas ; c'est une suite du goût pour l'indépendance. Presque tous nos jeunes gens pensent comme lui ; tous les parents vertueux doivent penser comme vous. Votre dessein est raisonnable, mais ne le montrez point trop. Si votre frere est éloigné de votre idée, vous l'en éloigneriez davantage, & vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous aidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables, j'aprouve fort cette idée.

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander, Madame, c'est de ne pas lui témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler, vous l'accoutumeriez à la fausseté ; la nécessité l'y forceroit d'abord : il lui en coûteroit de vous tromper ; bientôt le mensonge lui deviendroit familier, il s'en feroit un jeu, & tout seroit perdu : conservez précieusement sa candeur, je voudrois même qu'il sentît, par votre réserve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité ; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour

ce vice, dans lequel une févérité maladroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte encore une fois, fait naître d'abord la dissimulation, celle-ci la fausseté qui entraîne nécessairement la bassesse, & c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà, ma chere Comtesse, les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pesez-les. Je vous trace la route que je suivrois à votre place; comptez sur tous mes soins : mon jeune ami pourra nous servir. Adieu, mon amie, vos intérêts sont les miens, vous n'en doutez pas.

LETTRE V.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton

A Paris, 24 Novembre.

LA justesse de vos réflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées. Je sentois la nécessité de procurer des plaisirs à mon frere; mais vous m'avez fait envisager le danger de mes conseils : je me rends, je les supprimerai. Il m'en coûtera, mais je

m'obſerverai déſormais. J'ai d'éjà commencé : il eſt venu me voir aujourd'hui, je l'ai trouvé rêveur, ſérieux, & un peu contraint ; je lui ai montré tout le plaiſir que j'avois à le voir, il en a paru touché ; je l'ai prié de venir ſouper chez moi après demain, il me l'a promis d'aſſez bonne grace ; & d'après ſa promeſſe, je me ſuis aſſurée de Madame & de Meſdemoiſelles de Saint-Albin. Il y a long-temps que j'avois projetté de ménager cette entrevue ; vous connoiſſez ces Demoiſelles, elles ont de la beauté ; elles ſortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation ; la plus grande modeſtie ne prend rien ſur leurs talents ; leur mere n'a rien épargné pour les rendre aimables ; elles ſont fort riches, & d'une naiſſance diſtinguée ; ce ſont enfin des partis excellents. J'aurois beaucoup de joie, Madame, ſi mon frere pouvoit s'attacher à l'aînée. Je veux donner à ce ſouper un petit air de fête. J'y ai invité pluſieurs amis aimables, de jeunes gens, des gens d'eſprit. J'engagerai Meſdemoiſelles de Saint-Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le ſouper ; enfin je ne né,

gligerai rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément & du plaisir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes soins. Mon mari badine de mes préparatifs. Il ne croit point que Mesdemoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frere, il leur trouve l'air sec & haut. Je ne les vois pas ainsi; elles sont comme toutes les jeunes personnes bien élevées. Adieu, ma digne amie; est-il besoin de vous assurer de mon amitié? Jugez-en par ma confiance.

LETTRE VI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Novembre.

MOn frere n'a point répondu à mon attente, sa politesse n'a pu masquer son ennui. Le souper, le bal, tout a été froid & triste; on ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette fête, pour y faire naître le plaisir, je n'ai pu réussir. Ah! que je crains que vos soupçons ne soient trop

trop bien fondés ! Les plaisirs décents n'ennuient point, quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je suis bien inquiete, Madame, mais j'ai su dissimuler ; il ne s'en est point apperçu. Je continuerai d'agir de même, je ne me découragerai point ; je l'éclairerai, je le servirai, sans le contraindre. Voilà, ma chere amie, tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée, me permet de vous dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Novembre.

VOus ne devez être ni découragée ni surprise, ma chere Comtesse ; je prévoyois avec M. de Saint-Sever, l'effet que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure éducation. Mais.... Madame, elles ne conviennent point du tout à votre frère. Je ne les goû-

te pas, elles ne m'ont point réconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever, j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par les préceptes arides, & par les notions fausses & outrées qu'on donne dans les couvents, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouse & de mere. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le Marquis puisse aimer & aimer constamment une femme avec tant d'apprêt & si peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage & de vigilance, ma chere amie, avec cela nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'est pas grand ; dès qu'il est connu, nous trouverons le remede. La foule entraîne le Marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde ; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage ; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues, il en forme, bon gré, malgré. Le goût des filles d'Opéra est à la mode. Ces fem-

mes-là ſont d'un accès facile : elles ſont ſéduiſantes ; & ce qui n'eſt qu'un goût, qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue, peut être une paſſion dans un jeune homme neuf & ſans expérience. Il eſt vrai que ces créatures ſont pour la plupart trop mépriſables pour qu'il ſoit à craindre qu'on ne puiſſe pas déſabuſer une ame bien née. L'amour éleve ou avilit l'ame, ſuivant l'objet qui l'inſpire. Votre frere rougira du ſien, il le combattra, nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas, ma chere Comteſſe, nous avons déjà un moyen de lui deſſiller les yeux ſur ſa chere *Léonor*. C'eſt une fille d'Opéra très-jolie & très-artificieuſe. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuſes ; elle uſe certainement du manege des rigueurs, pour enchaîner le Marquis. Tous ſes amants ont été renvoyés, excepté, à ce que l'on croit, un M. de la Roche, Financier riche & vieux, qui l'entretient ſourdement, & qui a des raiſons de cacher ſes liaiſons avec elle. On eſt perſuadé qu'elle profite du ſecret, auquel il eſt obligé, pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne ſe doute pas de cette intri-

gue ; il se croit l'unique amant de Léonor. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous ; c'est elle, n'en doutez point. Dissimulez, feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval, dont je connois le zele & l'activité, ne négligera rien pour se mettre au fait de tous les détails, & de la suite de cette inclination. Ne vous alarmez pas, ma chere Comtesse, laissez agir nos soins, redoublez vos caresses, cachez vos craintes, & comptez sur moi.

LETTRE VIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 29 Novembre.

VOus me désespérez, fille adorable, vous n'avez jamais été si passionnément aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus ? Quel crime ai-je donc commis ? Quel crime ? Hélas ! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable ! moi ! un si tendre amant peut-il l'être ? Tu veux m'interdire jusqu'au plaisir de te voir !

Deux jours, deux jours vont se passer sans que je puisse espérer..... Me haïrois-tu ? Grand Dieu ! Ah ! Léonor, Léonor, il faut bien t'accuser de cruauté ; car quels peuvent être les motifs ? Daigne au moins me les confier. Si c'étoit....... Quelle affreuse idée ! .... Mon ame la repousse loin d'elle, & tremble de s'y livrer. Explique-toi...... Cache-moi plutôt..... Non, je veux tout savoir. Serois-je condamné à te haïr ? .... Je t'outrage sans doute ; ah ! pardonne, pardonne, chere amante, des transports dont je ne suis pas le maître ; tu sais si j'aimerois mieux mourir que te déplaire ? N'acheve pas de me désespérer ; daigne m'écrire, me répondre ; mêle quelques consolations à tes rigueurs : que la pitié dédommage l'amour..... Adieu. L'agitation, l'attendrissement, la crainte, se choquent dans mon ame, & confondent toutes mes idées. Dieu ! quel état ! permets que j'aille te voir aujourd'hui, chere Léonor, ne me refuse pas cette grace .... Tu ne pourras ..... je vole à toi.

LETTRE IX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 29 Novembre.

QUe votre amour me touche, mon cher Marquis ; mais que vos ſoupçons m'humilient ! Quoi ! vous ne me pardonnerez pas de mériter de vous un peu d'eſtime ? Vos vertus m'en ont tant inſpiré pour vous, elles ont porté tant de lumiere dans mon ame, que vous devriez, loin de vous plaindre, reſpecter leur ouvrage. Oui, cher Marquis, c'eſt à vous que je dois le déſir, le goût de la vertu. Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du ſort, la barbarie de mes parents qui dès l'enfance m'ont fait embraſſer un état ſi dangereux ; les ſéductions dont j'ai malheureuſement été entourée, n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas ! la diſſipation, les exemples, &c, plus que tout cela, l'indigence, l'affreuſe indigence m'ont tenu trop long-temps ſur les yeux le

bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur ! C'eſt lui qui me fait oublier l'outrage de vos ſoupçons. J'eſpere aſſez de votre complaiſance pour croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelqu'autre jour ſans danger ? Adieu, mon cher Marquis, que ne me connoiſſez-vous mieux ! . . .

LETTRE X.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 Novembre.

JE la vis hier, cher Valville, elle remit le calme dans mon cœur ; je ſuis ſûr de ſon amour. Ses refus ſont ſi tendres que je les trouverois aimables ſi j'étois moins paſſionné. Son ame eſt remplie de délicateſſe. C'eſt ſon amour, c'eſt ſa vertu qui me rend malheureux ; à ce prix je conſens à l'être. . . . . Non, j'eſpère vaincre ſa réſiſtance ; j'en triompherai par ma tendreſſe : ce triomphe augmentera mes plaiſirs. Que les ſoupçons que

je te communiquai l'autre jour étoient injustes ! Que je me les reproche ! Qu'elle les a bien effacés, sans chercher à se justifier ! Reviens, cher ami, des préventions que mon amour jaloux & irité t'a pu donner contre elle. Que tu la connoissois mal ! Tu la confondois avec ses pareilles ! .... Non, elle est digne de mon cœur, elle le remplit ; ce n'est plus une intrigue ; c'est un attachement..... Un attachement ! Pour Léonor ! Oui, je ne m'en dédis point..... Je souffre..... il n'est que toi dans le monde à qui je puisse ouvrir mon cœur. Permets ces épanchements, j'en ai besoin. Je crains que ma sœur ne s'apperçoive de ma passion : c'est une femme estimable, elle m'a servi de mere, je lui dois beaucoup ; elle m'est chere, mais elle est aussi remplie de préjugés que de vertus ; je la connois, elle me croiroit perdu si elle savoit que je suis attaché à la femme la plus aimable. Un fille d'Opéra ! Ah ! c'en seroit assez pour la désoler. Il faut que je m'observe beaucoup, à cause d'elle, vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantaisie est de me marier. Juge si j'y puis penser ! Je soupai chez elle

le il y a deux jours ; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'appercevoir de ses projets ; M. de Saint-Sever ne laissa point ce travail à ma pénétration. Il me prit à l'écart, dès que j'entrai, & me vanta d'un air mystérieux, la beauté, l'esprit, & sur-tout la fortune de Mademoiselle de Saint-Albin. Je vis dès-lors de quoi il étoit question. Le cercle étoit déjà formé quand j'arrivai : on me présenta à Madame & à Mesdemoiselles de Saint-Albin. La compagnie assez nombreuse, étoit composée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'estimables, mais elles prétendent à celui de jolies ; d'hommes sensés, qui s'efforcent d'être agréables ; de froids savants, qui se donnent pour de beaux esprits ; de jeunes gens timides & empesés. Juge par ce détail de l'effet de l'ensemble. La conversation languissoit, on proposa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, & je meurs d'ennui. Mademoiselle de Saint-Albin, étoit de cette partie. Elle & sa sœur, sont belles, il faut en convenir ; mais quel air froid ! A peine leur ai-je entendu dire un mot ; encore, lorsqu'elles

le prononçoient, elles regardoient leur *maman*. On leur a voulu donner des talents ; l'aînée chante ; la cadette joue du clavessin. Elles nous régalerent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois prise pour le *Stabat* du Pergolese. Ces beautés sortent du Couvent. Je les aurois crues muettes si je n'avois remarqué que, tandis que la mere jouoit & ne les voyoit pas, elles se mirent dans un coin à caquetter tout bas avec une autre jeune personne de leur âge. Je prêtai l'oreille, & j'entendis des discours si plats, débités avec une si prodigieuse volubilité, que je leur laissai vîte le champ libre. On se mit à table, & l'on me fit le cadeau singulier de me placer auprès de Mesdemoiselles de S. Albin : je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faisois une question, elles me répondoient d'un air sec & froid, *oui Monsieur*, *non*, *Monsieur*, & Madame leur mere prenoit la parole à leur place, quand la réponse pouvoit aller au delà du monosyllabe. Le souper finit ; & ma sœur qu vouloit absolument me faire trouver cette soirée charmante, fit danser, Il nous vint beaucoup de monde ; c'é-

toit un petit bal très-paré, très-illuminé. On dansoit décemment, on ne parloit qu'aux meres; les filles avoient l'air de ftatues à refforts. Enfin, je ne crois pas que jamais la triftefse & l'ennui aient pris avec moins de grace le mafque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, & refter jufqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé; ma fœur s'en apperçut, j'en eus du regret; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut poffible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma fœur, quels affauts j'aurois à foutenir, fi elle favoit ce qui fe paffe dans mon cœur! Vois combien je dois m'obferver! Voudrois-tu te charger de faire l'emplette de la voiture que je veux donner à Léonor? Tu me rendrois un fervice effentiel. Je ne puis prendre moi-même ces foins fans me trahir. Adieu, cher Valville, je t'embraffe de tout mon cœur.

LETTRE XI.

De Valville au Marquis.

A Paris, premier Décembre.

JE te croyois un peu raisonnable, Marquis; d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des leçons d'un maître assez habile, tu n'en as pas trop profité. Allons, je vois bien qu'il faut te tenir la lisiere. Ah ! fiez-vous à ces cœurs nœufs ; ils sentent un si pressant besoin d'aimer, que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agréments. Leur raison ! Je m'énonce mal ; la raison n'est que l'expérience du monde, on ne l'a point à ton âge ; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grands enfants, vous êtes sujets à prendre vos premieres palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentiments & à beaux procédés ; sottise ! On ne gagne rien à

valoir mieux que ceux avec qui l'on vit ; & en bonne philoſophie, le vrai mérite eſt d'avoir celui qui eſt généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde, & te mettre en réputation, & voilà que tu te prends de belle paſſion pour elle ; c'eſt un enfantillage. Il faut que tu ſaches qu'il n'eſt queſtion aujourd'hui que d'être aimable ; & pour l'être, qu'eſt-il beſoin d'amour ? Ce ſentiment nous rend tels tout au plus aux yeux de la perſonne que l'on aime. On ne demande que de la galanterie ; la galanterie eſt l'amour du ſexe en général. Elle eſt dans la nature ; les femmes ne ſe reſſemblent-elles pas toutes aſſez pour nous faire paſſer légérement de l'une à l'autre ? On eſt revenu de ces goûts excluſifs. Au lieu de s'étouffer le cœur d'une groſſe paſſion, on met en mille goûts divers & paſſagers, la monnoie d'un grand ſentiment ; petite maiſon, brillants équipages, petits ſoupers, maîtreſſes, aventures galantes, tous ces menus plaiſirs font une aſſez bonne ſomme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maîtreſſes, pour bien débuter dans le

monde, on prend à ses gages une Laïs en réputation, mais on ne se met pas à ses ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour jouir, & l'on n'y tient pas assez pour ne pas s'en délivrer quand il convient.

Tu es bien bon, Marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu serois bien sot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait son métier. La fine mouche! elle sait à quels filets se prennent ces bonnes gens qui voudroient estimer ce qu'ils aiment; laisse-la faire, elle répandra dans toute sa maison une odeur de sainteté. Bon garçon! & tu donnes tête baissée dans le panneau! Comme elle te meneroit loin, si un homme expert en femmes ne venoit à ton secours! Tu as besoin d'un Directeur; si j'en connoissois de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, & Léonor est à toi dans peu de jours, c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un

ton léger. Laisse entrevoir à la nymphe des dispositions prochaines à la générosité ; des dispositions, entends-tu ? Il n'est pas temps encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels *arrangements* avez-vous donc pris ensemble pour cela ? Veux-tu que Léonor rétracte bientôt ses rigueurs ? parois t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquiete son avidité (car elle doit en avoir) en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre ; & si tu veux bien revenir à elle que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue ? prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins ; ne parois estimer ni une femme, ni ses faveurs ; tire sur les bégueules à sentiments ; familiarise-toi avec elle, libre, hardi, entreprenant, & le reste. Fais ce que je te dis ; la syrene se jettera dans tes filets ; si tu fais autrement, tu t'empêtreras dans les siens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu seras la fable du public ; & d'entrée de jeu, tu perdras par cette sottise mille bonnes fortunes : penses-y bien.

Et songe aussi à sortir une bonne fois de la tutelle de ta sœur. Eternellement sous la férule ! Oh ! mon ami. Eh ! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoît & n'aime que des vertus de nos vieilles grand'meres ? Elle feroit de toi un bon Gaulois, un bon Chrétien. Après ? Tu serois, si tu veux, le dernier des Romains. Après ? En serois-tu plus aimé, mieux récompensé, plus fêté, plus heureux ? Mon ami, autres temps, autres mœurs ; c'est le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'est l'honneur, non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures ; non, mais celui du galant homme qui ne s'avilit point par des lâchetés. La vieille vertu seroit dans la bonne compagnie, comme un sauvage transplanté dans une ville civilisée : tout l'effraieroit, elle effraieroit tout.

Laisse-la toute à ta sœur, si elle en veut, (dans sa solitude elle est à plusieurs siecles de nous) & à sa sotte compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaisirs & à ce souper que tu m'as dépeint. Elle a cru t'amuser, je gage.

Ces gens-là se persuadent bien qu'ils s'en amusent eux-mêmes, j'en réponds. Pour M. de Saint-Sever, il est de cette espece d'hommes qui se trouvent bien par-tout, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de s'ennuyer ; bon homme au demeurant, droit, brouillon par désœuvrement, ou par un zele toujours gauche, vrai personnage de Comédie. J'ai vu quelque part les Demoiselles de Saint-Albin, jolies statues, il ne leur manque que la parole ; c'est assez bon pour femme ; & je serois, pour cette fois sans plus, de l'avis de ta sœur, si tu te croyois assez vieux pour te marier. La femme qu'il est le moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, & l'on met en liberté sa personne ; voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement. Mademoiselle de Saint-Albin est une fille de condition, riche : elle peut être ta femme sans inconvénients ; mais ce ne ne sera pas si-tôt. Tu n'as pas seulement encore une maîtresse, comment penserois-tu présentement à prendre une femme ? Et Léonor ...... mais quelle heure est-il ? .... Sept heures & demie. Adieu, mon ami, je

m'enfuis. J'avois un rendez-vous à six heures, je me proposois d'y être à sept, en voilà huit bientôt. A demain.

LETTRE XII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 29 Novembre.

AH! comment puis-je me tranquilliser, chere amie? Je vois mon frere exposé aux plus affreux dangers. Je n'ose lui parler.... Qu'il me sera difficile de me taire! Dans quel labyrinthe est-il donc? Si des conseils vertueux & tendres deviennent dangereux, quelle ressource nous reste-t-il? Mon mari qui n'est pas aussi effrayé que moi, prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez, il croit que cet homme pourra nous aider à désabuser le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choses qu'il vous a dites? Sans doute que ce jeune homme vous est bien connu, & que nous pouvons sans risque nous en rapporter à lui. Assurez-le de toute ma reconnoissance, animez son zele, enga-

gez-le à nous continuer ses soins. Adieu ; ma chere amie, je ne compte que sur vous ; soutenez-moi.

LETTRE XIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint Sever.

A Paris, 30 Novembre.

JE connois vos inquiétudes, ma tendre amie, & vous savez si je les partage. Il ne faut pourtant pas vous livrer à toute votre sensibilité, le mal n'est point sans remede. Le zele de Ferval n'a pas besoin d'être animé, c'est un jeune homme tout de feu. Sa mere est mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il se trouve flatté de votre confiance & de la mienne : il est charmé de m'être utile, & de voir que je fais assez de cas de son esprit & de son cœur, pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en est tout occupé, je puis vous en répondre. Elevé par la plus respectable des meres, il a les mœurs pures, l'ame belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité, qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empê-

che pas qu'il n'ait une adresse infinie pour se mettre au fait des détails de mille aventures secretes ; il sait toutes les intrigues, je lui connoissois ce talent : d'ailleurs il est lié avec votre frere, il ne lui sera pas suspect. C'est par mille petits détours qu'il est parvenu à trouver la voie la plus sûre de savoir tout ce qu'il est important que nous sachions.

Il a gagné, je ne sais comment, la femme de chambre : cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircissements. Le Marquis a confié à Léonor les desirs que vous aviez de le voir marié ; c'est depuis cette confidence qu'elle a redoublé de réserve avec lui ; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manége qu'elle emploie à présent. C'est un M. de Valville, ami de votre frere, qui lui a fait faire la connoissance de Léonor, il y a déjà quelque temps. Il commença par lui donner la fantaisie d'avoir une maîtresse en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance, le Marquis chercha, & Valville fit tomber le choix sur celle-ci, dont il a été lui-même l'amant il y

a trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenue cachée à votre frere. Il aime cette fille éperdument ; il lui fait des présens magnifiques ; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt une adresse admirable. Enfin, Madame, il est dans l'ivresse, dans le délire ; je vous en avertis, non pour vous effrayer, mais pour vous faire sentir combien il faut de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à sa situation. Soyez sur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il est très-esséntiel qu'il ne se doute point que vous sçachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir & l'humilier, & ces deux sentiments me paroîtroient également dangereux. Je voudrois bien obtenir de M. de Saint-Sever, qu'il voulût aussi s'en rapporter à nous ; je vous recommande, ma chere Comtesse, de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois son zele & sa tendresse pour vous ; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occasions délicates, nulle démarche n'est indifférente.

Je ne sais si vous connoissez Val-

ville ; il paſſe ſa vie dans le grand monde, il en a les graces & les principes ; il ſe croit irréprochable ſur l'honneur, & n'en a que de fauſſes idées : l'eſpece de vertu qu'il s'eſt faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il mépriſe ; il traite tout de préjugés, & n'a que des préjugés ; il ſe croit honnête homme, & n'eſt qu'un homme du grand air ; il penſe mal des femmes, paroît les reſpecter, n'en eſtime aucune, s'amuſe avec toutes, badine avec l'amour ; ſe fait par décence un devoir de l'amitié ; hait la débauche, cherche le plaiſir, le trouve rarement ; ſon goût eſt délicat, ſon ame foible, ſon cœur froid & gâté : eſclave des uſages les plus extravagans, il traite gravement les choſes frivoles, légérement les ſérieuſes, & n'a nulle idée de tendreſſe & de ſentiment. Voilà, ma chere Comteſſe, une eſquiſſe du portrait de l'ami de votre frere. Que ce portrait ne vous effraie pas, cet homme pourra nous ſervir beaucoup ; ſon cœur n'eſt pas fait pour traiter l'amour en paſſion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule ; mais il le combattra fortement. Le

vice agit plus adroitement que la vertu ; & ses faux préceptes feront une impression plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'ami, pour le Mentor de votre frere, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejaillît sur lui, s'il étoit connu, ne se serve de l'ascendant que dix ans de plus & de beaucoup d'expérience, lui donnent, pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans lesquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner ; mais elle n'a encore osé montrer ce desir, & votre frere ne s'en apperçoit pas. Je vous le répéte, c'est un très-grand bonheur dans cette circonstance, qu'il ait tant de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà, ma chere Comtesse, le détail exact & certain de l'état des choses. Soyez sure que je serai bien informée, & que je ne vous laisserai rien ignorer. Adieu, remettez-vous ; & comptez sur la plus tendre des amies.

LETTRE XIV.

Du Marquis de Roselle à Valville.

A Paris, 2 Décembre.

QUe tu connois peu l'amour, cher Valville ! Pardonne ; ta lettre m'a révolté. Eh ! qu'est-ce donc pour toi que ce sentiment, si tu peux ainsi l'assujettir aux circonstances ? Ah ! que mon cœur est différent du tien ; je brûle, je meurs pour Léonor, & je chéris mes tourments. Sa vertu qui me désespére, m'est pourtant précieuse & respectable. Que j'aille feindre de ne la plus aimer parce que je dois la trouver digne de mon estime ! Valville, as-tu bien pu me donner ce conseil ? Eh ! comment le pourrois-je suivre ? Non, non, ma tendresse, mes soins, peuvent seuls fléchir son cœur ; quel triomphe, cher ami ! Ne regarde point en arriere, oublie les égarements de cette fille estimable aujourd'hui, & tu verras que sa vertu est plus difficile à vaincre que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de séductions.

ductions. Elle me permit hier d'entrer chez elle ; quel mélange admirable d'amour, de modeſtie, de ſageſſe, & d'agrément ! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché ; je lui dois de la reconnoiſſance ; ſes moindres bontés ſont des ſacrifice ; ſes graces & ſa franchiſe temperent ſeules la ſévérité de ſa réſerve ; enfin c'eſt un être adorable.... Ah ! mon ami, dans quel état eſt mon cœur ! Elle m'a réduit au point de ne lui demander rien, mon reſpect égale mes déſirs. Que deviendra tout cela ! Je ne ſais ; mais ſi je ceſſois bientôt d'eſpérer, je ceſſerois bientôt de vivre. Tu m'as refuſé le ſervice que je te demandois, ton amitié fait ton excuſe, & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces ſoins : ménage Léonor dans tes réponſes, tu dois ces égards à notre amitié ; garde-toi ſur-tout de me propoſer d'autres maîtreſſes. Adieu, cher Valville, ſonge que mon cœur n'eſt ouvert qu'à toi.

LETTRE XV.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris, 2 Décembre.

JE t'aime & je te plains, mon cher Marquis, mais je ne flatterai jamais une passion extravagante. De grace, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maîtresse ; allons, soit je la respecte, je bannis les souvenirs en ta faveur. Mais, mon ami, quand elle seroit la femme la plus décente, crois-tu que je t'approuvasse davantage ? C'est chez toi une frénésie que l'amour ; l'amour ! sache qu'il ne doit être qu'un amusement, qu'un préservatif contre l'ennui. Il faut en intrigues amoureuses, comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, & ne s'en point écarter, à moins que les circonstances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuse, on l'entretient décemment, & on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient im-

pertinente ; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état ; ce n'est guere qu'à mon âge qu'on en vient-là. Les alentours de ces Dames sont plus gênants. S'insinuer dans l'esprit d'un mari, s'assurer de ses gens, conserver l'air de décence, sont des choses difficiles ; l'usage du monde peut seul les apprendre : aussi n'ai-je pas voulu te faire commencer par-là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord ; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'est une fievre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la considération, tu dois craindre singuliérement le ridicule ; songe à celui que tu te donnerois si ton aventure étoit sue. Je te jure le secret ; mais ne va pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne-moi ma franchise comme je te pardonne tes erreurs.

LETTRE XVI.

De Madame de Narton à la Comtesse.

A Paris, 20 Décembre.

JE suis extrêmement fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes terres en Lorraine, & de vous quitter, ma chere amie, dans les inquiétudes où vous êtes. Une affaire imprévue & indispensable presse mon départ, & je ne sais trop quand il me sera possible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere, redoublent mon affliction; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pu ; mon zele ne se refroidira certainement point par l'absence, & peut-être sera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'est M. de Ferval qui nous auroit servies ; il nous servira comme si j'étois présente. Je suis voisine de Madame de Ferval sa mere ; elle s'unira à moi pour engager son fils à redoubler d'attention sur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement, je vous enverrai ses lettres, si elles

vous peuvent être de quelqu'utilité. Adieu, ma chere Comtesse, j'ai le cœur déchiré de m'éloigner de vous.

LETTRE XVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

QUe les affaires qui vous éloignent sont venues mal à propos, chere amie, & que vous m'étiez nécessaire, ne fût-ce que pour me consoler ! Depuis votre départ, je n'ai plus entendu parler de mon frere, il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari a été chez M. de la Roche, je n'ai pu l'empêcher de se livrer à son zele. Je n'augure rien de fâcheux de cette visite, il veut lui-même vous en rendre compte ; je vous avoue que je n'ai pas l'esprit assez libre pour faire de tels récits ; tout cela m'étonne si fort, que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chere amie, donnez-moi des nouvelles de mon frere dès que vous en saurez, & des vôtres, je vous en prie.

LETTRE XVIII.

Du Comte de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

JE me suis réservé, Madame, le plaisir de vous faire moi-même le détail de ma visite ; ma femme prend la chose assez sérieusement pour nous deux. Ce n'est pas que je trouve ses craintes déplacées tout-à-fait, le manege de la belle est trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier ; mais notre Marquis n'a pas perdu la raison, à ce que j'espere ; il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche, c'est une ancienne connoissance, je l'ai vu autrefois commencer sa carriere : ce souvenir n'est pas extrêmement flatteur pour lui ; mais je me suis bien gardé d'en rapporter les circonstances fâcheuses : au contraire j'ai pris le ton de vieille amitié, ce qui m'a paru lui faire un plaisir extrême, parce que nous étions en présence d'un jeune Duc qui venoit sans doute lui

emprunter de l'argent. Il a donc été charmé de l'espece de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner. Quand le Duc a été sorti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma visite : j'ai ensuite vanté son hôtel, son jardin, ses meubles, &c. Il m'a promené partout, & j'ai trouvé le moyen de me mettre très-bien dans son esprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait depuis vingt ans que je ne l'avois vu ; je lui ai raconté mon mariage, & tout doucement j'ai amené la conversation sur le compte de mon beau-frere ; je lui ai dit ses amours avec une fille d'Opéra ; ce sont les plus aimables, a-t-il répondu ; elles sont un peu cheres, mais aussi.... Ah ! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a assuré que cette fille étoit entretenue par un homme extrêmement riche & de beaucoup d'esprit ; cet homme l'aime éperdument, & elle le trompe. Oh ! le sot ! le sot ! s'est-il écrié, peut-on ainsi se laisser duper ? Et vous assurez qu'il a de l'esprit ? On dit qu'il en a prodigieusement, & c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille, a-t-il demandé avec vivacité ? On la nomme, je crois, Léonor, oui, Léonor. Il a

rougi jusqu'au fond des yeux, & m'a dit après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit, j'ai dit que c'étoit sans doute une belle ame ; j'ai peint le bonheur du Marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme, & enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit, rage, ou foiblesse, il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux, m'a-t-il dit ; je sais me rendre justice, à cet âge il faut être généreux, aussi l'ai-je été. Je lui donne 1500 liv. par mois, tous ses meubles sont mes présents, & 40000 liv. de pierreries par-dessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité ; j'en ai exigé du secret : j'ai une femme vieille & dévote, des enfants de trente ans, deux gendres de qualité qui comptent sur tous mes soins à augmenter ma fortune : nous avons d'ailleurs affaire aujourd'hui à un homme dont l'austérité ne s'acommode pas de nos plaisirs, tout cela m'oblige à la discrétion ; je me flattois qu'on ignoroit ma foiblesse. La miserable ! elle se servoit de mes précautions même pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois ; & c'étoit, disoit-elle, parce qu'elle

qu'elle ſavoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme, Monſieur, a-t-il ajouté, vous connoiſſez le monde, ainſi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon ſecret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui ? Je ſuis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuſes créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues ; mais je veux me venger, & voir cette coquine abominable replongée dans la miſere d'où mon imbécillité l'avoit fait ſortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté ; je ne me le pardonnerai jamais ! Des torrents d'injures ont ſuccédé à cette réflexion ; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embraſſé, & lui ai promis le ſecret ; nous nous ſommes ſéparés les meilleurs amis du monde, & je l'ai laiſſé dans les diſpoſitions où je le voulois. C'eſt un vice qui va en châtier un autre ; il me ſemble qu'il n'en peut rien réſulter que de bon. Adieu Madame, vous voyez que dans cette affaire il y a des aſpects aſſez plaiſants ; je vous chéris & vous reſpecte de toute mon ame.

LETTRE XIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

AVez-vous besoin d'être généreux pour être aimable ? Reprenez, cher Marquis, reprenez, je vous en conjure, des dons trop magnifiques. Vous ne me soupçonnez pas d'ingratitude ; mais ne paroissez pas, par de tels dons, me soupçonner d'une avidité méprisable qui n'est pas dans mon cœur. Hélas ! vous jugez de mes sentiments par ceux de mes semblables ! Préjugé cruel ! C'est à la vertu à m'en défendre ! Votre estime ne le devoit-elle pas aussi ? Je vous renvoie l'écrin que vous mîtes hier sur ma toilette ; je vous supplie de le reprendre, & d'être sûr que ma reconnoissance égale votre générosité.

LETTRE XX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 14 Décembre.

AH ! c'en est trop ! Refuser jusqu'à mes présents ! C'est m'annoncer

mon malheur par un mépris qui m'outrage.... Je ne le reprendrai point.... Vous me haïssez ! je le vois, je le sens..... Léonor, au nom de cet amour dont je suis pénétré, daigne ne me par désespérer ainsi ! Accepte au moins ces foibles gages de ma tendresse ! chere & trop vertueuse amante, rends-moi plus de justice à ton tour. Hélas ! songe que ces dons que je t'offre avec tant de plaisir, sont les seuls soulagements de ma douleur : m'envierois-tu cette consolation ! Moi te soupçonner d'avidité ! Ah ! Léonor, est-il possible que tu juges si mal d'un cœur tout à toi, qui ne respire que pour toi ? Si tu étois assez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin.... Ah ! garde-toi de me réduire au désespoir.

LETTRE XXI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

VOus l'exigez, mon cher Marquis; je me rends, j'accepte ce superbe présent : daignez pourtant ne vous point informer de l'usage que j'en veux

faire, & permettez que je ne conserve que la bague. Que vous me rendez heureuse ! Je puis donc faire du bien !

LETTRE XXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 17 Décembre.

QUe deviens-tu donc, cher Marquis ? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles. N'as-tu point montré mes billets à ta belle ? Si tu avois poussé la foiblesse jusques-là, je ne m'étonnerois plus de ton silence. Ecoute donc, mon ami ; ma foi, cela passe la plaisanterie, & c'est très-sérieusement que je t'avertis que tu te perds. Quand cette fantaisie sera passée, tu en seras au désepoir. Voilà un sujet perpétuel d'épigrammes contre toi. Ces sortes de notes sont désagréables. Si ta maîtresse étoit une Vestale, tu pourrois trouver quelques Bourgeoises, éprises de l'Astrée, qui t'admireroient ; mais l'adorateur de Mademoiselle Léonor n'aura pas même la ressource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir de-

main. Il faut te faire changer d'air. J'ai dessein de te présenter chez la jeune Marquise d'Asterre ; ce sera une diversion agréable & nécessaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la voir, les comparaisons que tu feras en état de faire, t'ouvriront les yeux. Adieu, mon cher ; à demain, n'est-ce-pas.

LETTRE XXIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 18 Décembre.

TU n'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges ; tu ne veux point sentir quel outrage c'est pour un amant que d'insulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuser. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fait Léonor ? Peut-on condamner aussi légérement ! Son état est vil, je l'avoue ; mais l'a-t-elle choisi ? Les suites inévitables de cet état, les séductions qu'il entraîne, & qu'elle a éprouvées, les imprudences qu'elles lui ont fait commettre, ses fautes peut-être, ne peuvent-elles être excusées

par le malheur de son sort, par l'abandon affreux où elle s'est trouvée? Ne peuvent elles être effacées par la vertu dont son cœur est à présent rempli? Ah! la noble franchise avec laquelle elle m'a fait des aveux si humilians, répare tout à mes yeux. Qu'ils sont grands ces aveux! Cher Valville, si tu connoissois son ame! si tu savois quels usages elle fait de mes présents! Les diamants que je lui ai donnés ont été vendus pour soulager une famille honnête & pauvre. Elle me le cachoit; mais hier, tandis que j'étois avec elle, ces infortunés, dont sa générosité a réparé les malheurs, vinrent fondant en larmes se jetter à ses pieds, & malgré sa défense firent éclater leur reconnoissance à mes yeux. Elle voulut me la reporter toute entiere: ah! c'étoit moi qui leur en devois à tous! Voilà, Valville, voilà l'objet auquel je suis attaché; penses-tu que je puisse en rougir? Que je me trouverois bas de n'oser honorer la vertu pour elle-même! Adieu, mon ami, songe que je suis assez malheureux sans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me présenter chez ta jeune Marquise. En quoi ce prétendu bon

air la rend-il supérieure à ma chere Léonor ? Je ne veux point de diversion à mes chagrins. Je les aime, & Léonor seule peut les adoucir.

LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 26 Décembre.

AH! cher Marquis, c'en est fait, ne me revoyez plus, n'exigez plus que je vous voie. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte. Ce misérable que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance, cet hypocrite, ce lâche séducteur, ce la Roche, dont peut-être déjà vous savez les fureurs, ce monstre qui, sous l'ombre de la pitié, du desir de m'amener à la vertu par les secours de l'opulence, de la religion même, m'a fait accepter des bienfaits..... Ah! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en suis apperçue; mais j'avois trop craint de m'en appercevoir, ses secours m'étoient né-

ceſſaires ; ce n'a été que par degrès qu'il eſt parvenu à me demander l'infame prix de ſes dons. La haine, la vertu, que ſais-je ! l'amour peut-être, tous ces ſentiments plus vifs alors que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejetter avec un mépris plein d'horreur ſes propoſitions affreuſes. La rage dans cette ame de fer & de boue, a bientôt ſuccédé à l'amour. Il a ſu que vous m'étiez attaché ; la jalouſie s'eſt emparée de ſon cœur : que d'outrage il m'a faits ! Il m'a chaſſée ignominieuſement de l'appartement que j'occupois ; il s'eſt emparé de mes pierreries, de mes bijoux ; il a tout pris. Ces pertes, très-conſidérables, ne me cauſent point de regrets ; tout ce que je tiendrois d'un tel monſtre me feroit odieux ; mais l'éclat indécent des inſultes qu'il m'a faites m'humilie & me déchire le cœur. Hélas ! ſi, dans mon état, on pouvoit ſe flatter de conſerver encore quelque ombre de conſidération, le miſérable me l'auroit ravie. Adieu, trop cher & trop tendre Marquis : plaignez une malheureuſe victime des rigueurs de la fortune, mais ceſſez de la voir. Si j'ai pu mériter de vous quelque eſtime, daignez me

conſerver un ſentiment ſi précieux, & je mourrai contente.

LETTRE XXV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 26 Décembre.

QUe me dis-tu, chere amante? O ciel! quelle audace! toi mourir; toi... je vole à ton ſecours! Eh! que ne m'apprenois-tu?... Mais eſt-il temps de faire ces réflexions? ce monſtre n'échappera pas... Ma divine amie, au nom de ma tendreſſe, ne te laiſſe point accabler. Les outrages de cet homme abominable ſont les éloges de ta vertu; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je ſuis à toi: les moments me ſont chers.... Calme-toi, je n'ai jamais ſenti tant d'amour & de fureur.

LETTRE XXVI.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Janvier.

AI-je besoin d'encouragement, Madame? Je servirai le Marquis de Roselle de tout mon pouvoir; mais sa passion est d'une violence qui m'effraie. L'éclat qu'a fait M. de la Roche n'a servi qu'à l'enflammer davantage. Il vient de donner à Léonor un logement superbe, des meubles magnifiques, une garde-robe, des bijoux, un équipage, & une pension plus forte que celle que la Roche lui faisoit. Il a vendu, pour fournir à cette dépense, sa terre de Picardie. Il s'est brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder la Roche, qui s'est tenu caché depuis qu'il a su cette menace. Voilà, Madame, ce qui s'est passé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'espérance, si l'on veut me laisser faire. Mon Valet de chambre (car ce sont-là les ref-

forts que je me trouve obligé d'employer) est toujours dans la plus étroite liaison avec la Suivante de Léonor ; c'est par ces petits moyens que j'espére parvenir au but. Je me trouverai le plus heureux des hommes si je puis réussir, & vous convaincre par mon zele de tout mon respect.

LETTRE XXVII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 6 Janvier.

QUe j'ai de chagrins, ma tendre amie ! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de sa Terre, & de lui dire avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il pensoit de sa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor, il me l'avoit promis ; mais il lui représenta le tort qu'il se faisoit par des dépenses aussi considérables. Le Marquis voulut sortir sans daigner presque lui répondre : M. de Saint-Sever le retint, & continua de

lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir ; ce frere que j'avois toujours vu si doux, si tendre pour moi, si complaisant pour mon mari, devint fier, & presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur, lui dit-il, & personne n'a le droit de diriger mes actions : mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colere, je n'osai le rappeller. M. de Saint-Sever étoit trop animé, & le Marquis aussi ; peut-être ne le reverrons-nous plus, il va nous éviter. Que de sujets d'inquiétudes ! Mon mari est furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie, mes malheurs augmentent chaque jour.

LETTRE XXVIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 9 Janvier.

VOtre douleur est juste & naturelle, ma chere Comtesse ; mais de quoi vous sert en ce moment que mon cœur la partage ? Hélas ! je ne suis point avec vous, je n'essuie point vos larmes. Puisse au moins le mal-

heur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonſpect ! Employez, ma chere, tout l'aſcendant que vous avez ſur lui, pour l'engager à réprimer ſon zele & ſa colere. Eh ! peut-on ſe fâcher ſérieuſement contre un malheureux tyranniſé par la plus violente des paſſions ? Ce n'eſt plus lui qui penſe, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire, comme un de ces hommes dont la nature nous offre le triſte ſpectacle pour nous humilier. Votre frere eſt à peu près dans cet affreux état, mais il en ſortira, & ſon repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point déſiré, il faut les plus grands ménagements. Que M. de Saint-Sever vous conſole en partageant votre affliction : qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à votre frere ; mais dites-lui, je vous prie, que je le conjure de ſe repoſer ſur M. de Ferval, des ſoins qu'il faut prendre. Dites-lui que je prévis tout ce qui arriveroit de ſa démarche, dès qu'il m'en eût envoyé le détail. Il ne faut point eſſayer d'arracher le trait dont l'ame de votre frere eſt bleſſée ; il faut

chercher à le détacher doucement ; il faut oppoſer l'art à l'adreſſe : le cœur des honnêtes gens eſt plus difficile à guérir que leur eſprit. Ce n'eſt pas ici un travers, c'eſt une foibleſſe. Ferval met tout en œuvre pour vous ſervir. Il ne néglige pas les plus petits moyens. La liaiſon d'un de ſes gens avec la Femme de chambre de Léonor, le met à portée de ſavoir beaucoup de choſes, & d'arranger ſes démarches ſuivant les circonſtances. Je ne doute pas que vous ne le voyiez ſouvent. Il ne m'a point confié ſes deſſeins. Peut-être ne vous les dira-t-il pas non plus. Il ſent combien en général les confidences ſont dangereuſes, & n'en veut faire à perſonne. Laiſſons-le agir. Sa mere excite ſon zele, comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres qu'elle lui écrit, ne ſont pleines que de vous, du Marquis, & de toute cette te malheureuſe aventure qui l'intéreſſe ſinguliérement. Elle & ſa famille compoſent ma ſociété ; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit long-temps que je ne l'avois vue ; j'ai retrouvé ſon eſprit, ſes vertus, ſon caractere, comme je les avois laiſſés ; mais ce que je n'ai pas

reconnu, ce sont ses trois filles ; l'une de dix-huit-ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison ; mais une raison charmante, simple comme leur cœur, & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumiere des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chere amie, ce qui m'entoure, & ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état où je sais que vous êtes, me laissoit la liberté de m'occuper agréablement. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit quelque désir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée, ma chere, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse ; il faudroit en redoubler les témoignages, & surtout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin l'humilier, ou heurter sa passion. Adieu,

ma tendre amie, que je souffre d'être loin de vous !

LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Décembre.

LA parole que vous m'avez donnée, mon cher Marquis, de ne point voir cet abominable la Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme, je vous en conjure. Est-il digne de votre colere? Je le méprise trop pour vouloir être vengée, & je le crains pour vous. Je le crains, c'est une ame vile ; un homme d'honneur n'est point en garde contre les crimes des lâches... Je frémis à la seule idée... Mon cher Marquis, pardonnez-moi mes craintes, & renouvellez-moi votre promesse. Daignez aussi m'accorder la grace de mettre des bornes à votre générosité. Suis-je faite pour tant de magnificence ? Non, elle m'humilie. Est-ce-là l'extérieur de la vertu ? Souffrez que je n'accepte plus vos dons. Que je serois malheureuse,

si

si j'étois la cause de votre rupture avec Madame de Saint-Sever ! Elle aura sans doute entendu dire que vous m'aimiez ; elle aura su la dépense que je vous ai occasionnée ; elle aura été pénétrée de douleur, cette sœur si tendre & si respectable. Rien ne peut lui parler en ma faveur ; elle ne connoît pas mon ame : mon état seul doit me rendre odieuse à ses yeux. Son mari est un homme simple, honnête ; il vous aime ; son âge, ses soins, lui donnent des droits sur vous. Il est persuadé que vous allez vous ruiner pour moi ; il cherche à vous retirer de ce danger, pourriez-vous le trouver coupable ? D'ailleurs l'envie qu'ils ont de vous marier est raisonnable, & l'attachement que vous avez pour moi met obstacle à leur dessein. Je suis trop votre amie, je vous dois trop pour ne pas vous en avertir. Eh ! quelle autre raison avois-je de vous éloigner ? Mon cher Marquis, craignons l'un & l'autre un amour dangereux. Bornons-nous à la simple amitié ; si ces plaisirs sont moins vifs, ils sont moins suivis de peines. Voyons-nous rarement, je vous en conjure. Cherchez des secours contre votre passion dans le sein de votre famil-

le. Attachez-vous à quelque objet aimable, vertueux & digne de votre amour, & s'il le faut, pour le repos de vos jours, oubliez-moi.... Adieu, mon cher Marquis, soyez heureux, tous mes vœux seront comblés.

LETTRE XXX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Décembre.

TU me ravis, fille divine! être adorable! Que je puisse t'oublier! que je le veuille! plutôt mourir mille fois. Eh! que m'importe que mes parents désirent de me charger d'un joug affreux? Je ne me ferai point la victime de leurs sentiments. Je renonce au mariage, & j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi, ma Léonor, tu pourras seule remplir mon cœur. Quels scrupules te fais-tu sur mes présents? Ah! je te l'ai déjà dit, ne m'interdis pas cette douceur, cette consolation, la seule qui me soit donnée & que ma famille me dispute encore! Je ne verrai point la Roche, je te l'ai promis. Je n'au-

rois pu me souiller d'un sang si vil que dans les premiers mouvements, de ma fureur ; n'appréhende rien de la sienne. Que tu es bonne ! Que tu es grande ! Tu mérites l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre ; mais c'est pour admirer tes sentiments, sans m'y rendre, & pour prendre de tes vertus de nouvelles armes contre toi-même.

LETTRE XXXI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 8 Janvier.

J'Abhorre le rôle de censeur, mon cher, mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi. Tes folies sont publiques ; elles rejaillissent sur moi. Tu t'affiches, tu vends des terres ; tu te brouilles avec ta famille ; tu choques toutes bienséances ; je dois t'en avertir. Il n'est pas nécessaire d'aimer ses parents ; mais il faut vivre décemment avec eux, les voir rarement, mais les voir. Les ruptures & les éclats font un tort : c'est se manquer à soi-même Il y auroit

de la sottise à se refuser les plaisirs, mais il faut conserver les dehors. On n'a plus d'hypocrisie aujourd'hui, mais on a de la décence. Tu n'en conserves point ; tu vas donner tête baissée dans une passion ridicule. Tu te laisses prendre par un faux air de vertu ; quelle extravagance ! Quand cette vertu seroit vraie, il faudroit être bien dupe pour s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il ? Mais celle dont Léonor se pare à tes yeux, est fausse de toute fausseté.

Puisque c'est-là ce qui t'a séduit, s'il le faut, pour te guérir de cette manie, je t'enverrai la liste de tes prédécesseurs. Elle est nombreuse au moins..... Crois-moi, mon cher, je connois mieux cette fille que toi... Tu es le premier, & tu seras l'unique auquel elle fasse éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchise, dont tu es pénétré, n'est qu'une fausseté raffinée. Dans ces aveux si beaux, elle ne t'a pas tout dit. Mais est-il besoin de te prouver, par des faits, quelle a été la conduite d'une fille d'Opéra ? Ce titre seul l'annonce. L'artifice est trop grossier. Comme je ne te vois

plus, j'ai pris le parti de t'écrire, & de t'informer que tu deviens le sujet universel des plaisanteries. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de ton âge. Livre-toi aux plaisirs, aie des maîtresses, évite les leçons de ta sœur, & le verbiage de ton beau-frere, tu feras fort bien ; mais observe les bienséances d'usage, le monde l'exige ; il n'est plus possible de lui pallier tes torts. Quitte Léonor sans balancer, nous tâcherons de réparer le reste. Adieu, mon ami.

LETTRE XXXII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 9 Janvier.

C'En est trop, Monsieur, vous me poussez à bout. Joindre la calomnie à l'outrage...... Vous ignorez ce que c'est que l'amour. Je croyois que vous respecteriez l'amitié. Votre cœur n'est pas fait pour les sentiments tendres ; j'en exige dans mes amis. Ce seul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conseils super-

sus, & d'avertissements importuns. Supprimez-les & oubliez-moi.

LETTRE XXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 20 Janvier.

PArdonne, pardonne, ma Léonor, un mouvement dont je ne suis pas le maître. Je n'ose te l'avouer...... Tu n'es pas faite pour être soupçonnée; aussi ma curiosité ne vient-elle pas de jalousie; elle prend sa source dans l'intérêt le plus tendre....... le plus vif..... Ah! ma chere, puis-je sans témérité te demander la grace de m'apprendre ce que c'est que la lettre que tu reçus hier à ta toilette? Elle te causa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laissas tomber cette lettre, & je vis ton inquiétude, pendant que je la ramassois; je ne fis que regarder le dessus, j'allois te la rendre; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah! si c'étoit quelqu'événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me le laisser ignorer. Aurois-tu quelque chagrin que je

ne puisse savoir ? Chere amante, mon cœur t'est ouvert, daigne y verser tes peines. Je te vis hier distraite, rêveuse, tu soupirois...... tu me regardois....... Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéresse. Je n'osai faire éclater le désir ardent que j'avois de la voir ; mais elle a troublé mon repos, & je te conjure, si les choses qu'elle renferme, ne sont pas des secrets déposés dans ton sein, si elle n'intéresse pas d'autres que toi, je te conjure de me dire....... Ma Léonor, je suis trop tendre pour paroître indiscret ou soupçonneux ; je ne m'adresse qu'à toi pour savoir ce que tu as craint de m'apprendre..... Adieu ; si je te suis cher, tu ne me refuseras pas cette preuve de ta confiance.

LETTRE XXXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 21 Janvier.

JE ne puis, mon cher Marquis, vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le secret d'autrui, dans

aucun cas, n'eſt en mon pouvoir. Daignez ne pas me preſſer davantage. C'eſt une affaire importante........ Vous ne pouvez la ſavoir ; ne vous inquiétez pas, ce n'eſt point un malheur ; dans d'autres circonſtances, c'auroit peut-être été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence, l'honneur, & même la reconnoiſſance, me permettent de vous dire. Adieu, mon cher Marquis, vous ne pourriez ſans injuſtice me faire un crime de ma réſerve.

LETTRE XXXV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 25 Janvier.

J'Ai gagné bien peu de terrein, Madame, depuis quinze jours ; mais je vis hier, par l'entremiſe de mon Valet de chambre, Marton, Suivante de Léonor : je vais vous répéter notre converſation, avec tout le verbiage indiſpenſable vis-à-vis d'une Marton. Cette fille débuta, comme de raiſon, par les proteſtations d'une fidélité à toute épreuve pour ſa maîtreſſe.

treſſe. Elle me dit qu'elle ne reſſembloit point à toutes les femmes de ſon eſpèce ; qu'elle avait de l'honneur. Je ſavois par cœur ce préambule ; je l'écoutai pourtant, & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponſe lui plut, quoiqu'elle fit quelque ſemblant de s'en défendre. Je vois, me dit-elle, Monſieur, que vous êtes un honnête homme, & que ce n'eſt que par un bon motif que vous voulez ſavoir.... Dis-moi tout ce qui ſe paſſe, lui dis-je, & tu n'auras point à t'en repentir. Hélas, dit-elle, Monſieur, j'appartiens à qui me fait gagner ma vie ; ſi c'eſt vous qui avez cette charité, c'eſt vous que je ſervirai. Après avoir ainſi arrangé ſon honneur, ſa conſcience, & ſon intérêt, elle me dit que ſa maîtreſſe étoit fort diſcrette, & ne lui avoit jamais rien confié. J'ai bien quelques ſoupçons, ajouta-t-elle, mais je ne puis vous rien dire de poſitif. Je lui demandai quels étoient à peu près ſes ſoupçons. Eh ! mais, dit-elle, je ne ſais.... elle a bien ſûrement des deſſeins. Il eſt certain qu'elle ne voit plus perſonne que M. le Marquis. Elle voyoit, devant le dernier éclat, M. de

la Roche de temps en temps ; & c'étoit pour être libre de le recevoir encore qu'elle ne voyoit M. de Roſelle qu'aux heures qu'elle lui marquoit : mais depuis ce qui s'eſt paſſé, nous ne voyons plus de Meſſieurs au logis. C'eſt de bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de ceſſer de lui faire des préſents. Dans les commencements elle les recevoit avec joie, mais je ſais bien que quand on lui apporta l'autre jour le magnifique néceſſaire qu'il lui a donné, elle en fut réellement fâchée. J'ai compris, par quelques mots qu'elle a dits devant moi, qu'elle a deſſein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence, que ſais-je moi ? Enfin, Monſieur, il y a quelque choſe là-deſſous ; je ne vois pas ce que c'eſt, mais on ne peut changer ſi facilement du noir au blanc. Mais, ma chere Marton, eſt-il poſſible qu'elle ne donne ſa confiance à perſonne ? Je ne dis pas ça, répondit-elle ; Mademoiſelle Juliette..... oui, Mademoiſelle Juliette pourroit ſavoir.... Quelle eſt, lui dis-je, cette Mademoiſelle Juliette ? C'eſt une Demoiſelle, comment vous dirai-je.... une Demoiſelle.... comme ma maî-

treſſe. Elle eſt à la campagne, à dix lieues d'ici, chez un Monſieur fort riche, avec lequel elle vit. C'eſt la meilleure amie de ma maîtreſſe ; elles s'écrivent ſouvent.... Je ne connois même qu'elle qui lui écrive ; & c'eſt ce qui me donne encore plus d'envie de ſavoir de qui vient une lettre que ma maîtreſſe reçût il y a trois jours d'un autre main que de Mademoiſelle Juliette... Ah! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite ni reçue ſans deſſein ! On ne ma rien dit ; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque choſe. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi : elle ne l'avoit jamais reçu à cette heure-là ; c'eſt ordinairement celle où le Facteur rend les lettres. C'eſt toujours à moi qu'il les remet ; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roſelle étoit ici, & remit à ma maîtreſſe une lettre qu'elle lut avec des façons.... Elle la laiſſa tomber ; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis, qui l'avoit ramaſſée... Tenez, Monſieur, il y avoit quelque choſe.... Elle at-

tendoit sûrement cette lettre. . . . Je ne sais encore ce que c'est ; mais elle a quelque dessein. Aujourd'hui j'ai trouvé son secrétaire entr'ouvert, je l'ai refermé, & lui en ai rendu la clef. De quoi vous mêlez-vous, m'a-t-elle dit ? je suis sortie, elle a r'ouvert le secretaire, mais avec précaution. Je la guettois sans qu'elle me vît, & j'ai bien remarqué que cela n'a pas été fait sans dessein. Comment, ai-je ajouté, ta maîtresse est-elle avec le Marquis à présent ? Oh ! Monsieur, il l'adore, & je crois, Dieu me pardonne, qu'il a pour elle du respect ; car il me semble que c'est ainsi que j'ai entendu appeller une inaction timide, & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une Duchesse, & une Duchesse n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut, que Mademoiselle Léonor quand elle est avec lui. Il n'y a pas long-temps que je suis avec elle ; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi, parce que peut-être elle savoit des choses. . . . Quel est, lui ai-je dit, à peu près le caractere de ta maîtresse ? Monsieur, elle n'est pas mauvaise ; elle est assez douce à servir ; quand

elle a de l'argent, elle eſt libérale; elle ne ſait point diſputer ni marchander; elle a bien de l'eſprit, à ce que l'on dit; au reſte, elle ne me parle preſque pas. Depuis quelque temps elle eſt rêveuſe, inquiete, agitée, quand elle eſt ſeule; mais elle prend un air riant & agréable, dès qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde.... Oh! non, Monſieur, rien du tout, j'en ſuis bien ſûre. Eh! ſans cela..... Je m'y connois, j'en ai ſervi pluſieurs; quand on eſt pauvre, l'argent de ces Demoiſelles eſt auſſi bon que celui d'autres perſonnes. Je ſuis honnête, Monſieur, & cela me ſuffit. J'aime réellement Mademoiſelle Léonor; elle eſt ma maîtreſſe, & je fais mon devoir. Il faut que ce ſoit vous, Monſieur, pour que je diſe..... Tu m'a promis..... Oh! oui, c'eſt par bonne intention, je le vois; ainſi je n'y crois pas de mal, & vous aurez ſoin de moi. Je t'en réponds, ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée a de nouvelles confidences. J'ai ſu d'elle, qu'il y a quelques jours le Marquis envoya des diamants magnifiques à Léonor, qu'elle les refuſa d'a-

bord, & ne les reçut que pour céder aux instances redoublées qu'il lui fit : qu'après en avoir vendu pour 6000 liv., elle envoya chercher de pauvres gens, auxquels elle donna cent écus. (Ils l'ont dit secrétement à Marton.) Ces gens revinrent le lendemain pendant que le Marquis y étoit. Ils se jetterent aux pieds de Léonor ; ils lui firent de si pathétiques remerciments, que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils fussent venus dans ce moment-là ; elle joua parfaitement la générosité, la modestie, & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de son ame. Elle a encore envoyé depuis dix louis à ces gens-là, afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée ; ce n'est que la grandeur des remerciments qui l'a exagérée ; ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractere nous avons affaire. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu savoir. J'ai fort envie de voir Juliette ; je vais m'informer de ses alentours. Je voudrois bien aussi sa-

voir ce que c'eſt que cette lettre ; je ne vous laiſſerai rien ignorer. Mais, de grace, ne parlez point de tout ceci à Madame de Saint-Sever : vous connoiſſez ſon mari, il eſt toujours fort en colere ; il dit que ſi tout le monde avoit agi comme lui, le Marquis ne donneroit pas tant de chagrin à ſa famille ; que ſa ſœur l'a gâté, &c. ; qu'il l'abandonne ; qu'il ne veut plus ſe mêler de ſes affaires ; mais il s'en mêleroit de main, s'il le pouvoit, & tant pis pour ſes affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle ſauroit ; il eſt plus prudent de ne lui en rien dire, & je vous demande cette grace. Adieu, Madame ; permettez-vous que ma mere partage ici avec vous les aſſurances de mon tendre reſpect, & que j'embraſſe mes ſœurs ?



LETTRE XXXVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 23 Janvier.

COmment t'avouer mon crime, chere amante ? Mais aussi comment retenir les mouvements que cette lettre.... Ton secretaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus, j'ai lu... Pardonne, ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor, juge, si tu le peux, de mon inquiétude, de mes craintes..... Accepteras-tu ? La réponse que tu fis hier me rassure.... Mais grand Dieu ! quelle épreuve ! Si tu ne m'aimes pas avec passion, je suis perdu. Dis-moi, dis-moi, que tu refuses... Dois-je empêcher ton bonheur ? Je m'opposerois à ta fortune ! Mais puis-je consentir à te perdre ? Je suis au désespoir, je te renvoie cette lettre fatale ! Fatale ! Puis-je appeller ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu ! Je succombe ; adieu, adieu, Léonor, je ne sais ni ce que je désire, ni ce que je crains ; mais l'agitation où je

fois, mais ce que je sens, déchire mon cœur. Je suis dans un état déplorable. Dis-moi, de grace, quel est cet homme si grand, si vertueux, si digne.... Il peut disposer de sa main. Qu'il est heureux !

LETTRE XXXVII.

Trouvée dans le Secretaire de Léonor.

A Tours, 11 Janvier.

LEs mépris dont vous avez accablé mon amour, Mademoiselle, après m'avoir ôté toute espérance, m'ont dessillé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuste ; vous m'avez banni pour jamais de votre présence, je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai passés dans ma retraite ! Ah ! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu justice à votre sagesse. Aveugle que j'étois, je ne découvrois pas la cause de vos refus ! Je les prenois pour des caprices, pour de la haine : je ne croyois point vous offenser. Vous l'avouerai-je, Mademoiselle ? Votre état, les préjugés

qu'il entraîne, ne me laissoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit séduit, mes desirs étoient brûlants; je vous aurois sacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois sacrifié qu'elle. Quel sacrifice pour vous étoit-ce-là! J'ai suivi vos démarches, Mademoiselle; elles vous assurent mon respect & mon repentir. Heureux si vous daignez me pardonner une offense involontaire, dont je rougis! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreuse idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs se sont épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'est plus un séducteur qui se présente à vos yeux; c'est un honnête homme, plus sensible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de sa main, un hommage plus digne de vous, & le seul qu'il puisse vous rendre. Oui, Mademoiselle, voilà ce que peuvent mon amour & vos vertus; ma résolution est prise. Je puis disposer de ma main; je méprise les préjugés; je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illustre seroit trop à charge, s'il étoit un obstacle à mon bonheur; une fortune considérable n'est qu'un

motif de plus pour ne consulter que son cœur. Ah ! Mademoiselle, ne consultez que le vôtre pour assurer mon bonheur, & mon destin sera digne d'envie.

LETTRE XXXVIII.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 22 Janvier.

VOus avez manqué essentiellement, Monsieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refusé mon secret ; le secret d'autrui, & vous me le dérobez d'une maniere indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action ; ils seroient peut-être trop offensants pour moi ; j'aime mieux que vous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secrétaire ouvert ; mais ce ne devoit pas en être une vis-à-vis de vous. Les précautions ne sont point faites pour se garantir contre les honnêtes gens ; notre sûreté est dans

leur honnêteté même. Et l'amour ; l'amour, dont la premiere loi est de respecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main ! Je ne vous reconnois plus, Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentiments si purs... Si je le croyois.... Non, je ne le crois pas.... Vous avez donc vos moments de foiblesse.... Je ne sais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle là ; peut-être mon amour propre est-il secretement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être est-ce lui qui va vous ouvrir entiérement mon cœur. Vous m'avez surpris un secret, je veux bien ne vous pas céler mes résolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches ; je vous pardonne, pour calmer votre ame, & je vais rassurer votre cœur.

L'idée que je me suis faite du mariage est trop belle, trop sainte, pour que je puisse le regarder comme une espece de marché. Je suis dans un état bien vil, ma naissance est bien obscure, je dois redouter l'indigence. Le sort qu'on m'offroit eût effacé ma honte, & terminé mes malheurs : mais toutes ces considérations n'ont pu m'engager à

jurer un amour que je ne sentois point, & que je n'aurois jamais pu sentir. La probité a fait taire l'ambition ; je serai pauvre, je serai peut-être méprisée ; mais à mes propres yeux, je ne serai point méprisable, je n'aurai trompé personne. Voilà, mon cher Marquis, quels sont mes sentiments. Ma réponse est faite, ne vous informez point quel est cet homme honnête & malheureux, je ne puis l'aimer ; mais je lui dois une reconnoissance éternelle, & un secret inviolable.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 28 Janvier.

MAdame de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils ; je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zele. Nous sommes charmés de votre ardeur, elle est estimable. Le service que vous voulez rendre est grand, & digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une chose si honnête, que des moyens hon-

nêtes. Il eſt toujours facheux de recourir à ceux qui ne le ſont pas ; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le ſais, ne mérite point d'égards ; mais on lui doit de la juſtice, parce que c'eſt une dette univerſelle, dont rien ne peut nous affranchir ; & c'eſt y manquer que de corrompre des Domeſtiques. Je ſais que les circonſtances où vous vous trouvez, ſemblent autoriſer cette ruſe. Mais, mon cher fils, redoublez de ſoins, & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouvez-vous, ma délicateſſe outrée ; je deſire que non ; cette délicateſſe, mon fils, n'eſt que de la probité ; ſi vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette.... Que ſais-je ?.... Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'eſt plus honorable pour vous, que la confiance de Madame de Narton & de Madame de Saint-Sever. Je ſuis bien ſûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice ; les démarches que vous faites pour le retirer de cet abyme, ſont autant d'engagements pour vous à la vertu. Adieu, mon cher

enfant. Madame de Narton vous assure de son amitié ; vos sœurs vous embrassent : vous savez combien vous m'êtes cher.

LETTRE XL.

De M. de Ferval à Madame de Ferval.

A Paris, 31 Janvier.

JE n'ai pas moins de répugnance que vous, ma respectable mere, à me servir des moyens que j'emploie ; mais le genre de cette affaire, & les intérêts qu'on me confie, exigent que j'en fasse usage. Soyez sure que s'il s'agissoit de ma fortune, je ne voudrois pas m'abaisser au point d'avoir recours à de telles voies. Je désirerois de toute mon ame n'en avoir pas besoin ; mais sans le secours de Marton, aurois-je pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés ? Je n'en ai pu garder les originaux ; voyez seulement, par ces lettres, combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor, vous allez connoître ses desseins, & s'il est possible à présent de garder quelques ménagements. Le vice auroit trop

à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer, pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse les moyens, & peut-être même les légitime.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le Marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regretter les instants trop courts où Léonor lui a permis de la voir, ou à desirer qu'ils se renouvellent, pour les regretter encore ; son ame n'est plus remplie que de cet objet. Il est brouillé avec Valville. C'est un grand triomphe pour Léonor, aussi en est-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chere maman, pour vous laisser lire Mademoiselle Juliette. Oserai-je vous supplier d'offrir mes hommages respectueux à Madame de Narton ? Mes sœurs savent si je les aime ; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent. Permettez, ma tendre mere, que je vous renouvelle les assurances de mon respect & de toute ma tendresse.

LETTRE

LETTRE XLI.

De Julie à Léonor, contenue dans la précédente.

18 Décembre.

TOn amant eſt d'une eſpece bien étrange, ma chere ! Tu t'y prends fort bien ; mais ſon amour eſt-il d'une trempe à réſiſter à l'ennui des refus? Voilà ce qui m'inquiette. Accepte tous ſes dons ; mets y toute la décence que tu voudras ; mais, crois-moi, accepte, accepte ; c'eſt toujours autant de pris. Je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir t'envoyer ce petir drôle de Bizac. Il eſt dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve, vieille, riche & folle ; elle en eſt éperdue. Il ne peut la quitter ſans riſquer de perdre le fruit de ſes ſoins ; ſa fortune en dépend. Quel dommage ! Cet adroit Gaſcon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, reſpectueux, généreux, &c. Trouve-moi d'autres moyens de te ſervir. Ton aventure eſt unique. Je n'ai jamais eu l'eſprit de ſubjuguer ainſi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant eſt un homme

épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux, & mauſſade. Depuis trois mois que je ſuis ici, je ſeche ſur pied; mais il me fait de gros préſents, & je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit Marquis. Qu'il eſt plaiſant avec ſon reſpect! Où a-t-il pris ce mot-là? Il doit te paroitre étrange. Le pauvre garçon! tiens, je l'aime à la folie; il eſt ſi ſot! Tu lui donneras de l'eſprit; il eſt bien juſte qu'il paie ſon apprentiſſage. Il *commence par être dupe*, il poura *finir par être fripon*. C'eſt le cours du monde. Adieu petite coquine. Je n'ai point communiqué ton ſecret à Bizac, dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit ſervir. Je ſuis folle, mais je ſuis diſcrette. Adieu, ma chere, je t'embraſſe.

LETTRE XLII

De Juliette à Léonor, contenue comme la précédente dans celle de M. de Ferval.

A Saint Firmin, 16 Janvier.

TEs projets m'étonnent. Toi, ma chere devenir une femme de qua-

lité ; Vouloir épouser ! ... A tout prendre, tu fais fort bien ; que risques-tu ? Entre nous pourtant, là, comment pourrois-tu jouer le triste rôle d'une honnête femme ? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime, de viser ainsi au grand. Tu vas être, si tu réussis, le modele & l'héroïne du corps. Que sait-on ? l'exemple ..... Eh ! mais oui, il y a tant de têtes qui sont, pour ainsi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le temps, ces choses extraordinaires deviennent si communes, qu'elles ne font plus sensation ; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des moments où mon vieux singe m'amuse ? Ils sont courts à la vérité, ces moments, mais que faire à cela ? Tout le monde n'est pas né, comme toi, pour les grandes aventures. Voila ce que c'est que de réunir la beauté, l'esprit & le courage. Je connois déjà tes talens ; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons, pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele ; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre

poste d'ici près, l'éloignement de Tours, la grandeur de la ville, tout cela dépaysera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement jeudi à midi, fais sur cela tes arrangements. J'espere que tu m'apprendras l'effet de ce petit manege. Je voudrois pourtant à ta place, être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opera. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la passion du Marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part, je te le répete, je n'ai voulu rien dire à Bizac; il est tout occupé de sa veuve; il en a déja tiré plus de vingt mille francs: cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche, une entrevue du Marquis avec lui eût démonté toutes tes batteries. Tu as prudemment prévu cet accident. Adieu, ma chere; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu seras Madame la Marquise?



LETTRE XLIII.

De Madame de Narton à Ferval.

A Varennes, 6 Fevrier.

NOus voyons clair à préfent, Monfieur ; mais cette clarté eft affreufe. Pauvre Madame de Saint-Sever ! ..... Que deviendroit-elle fi elle favoit ? ..... Je me garderai bien de lui laiffer entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit fon fecret ; fon mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, & élevez-vous un peu au deffus des fcrupules de Madame votre mere, que je me ferois un devoir, en toute autre occafion, de refpecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureufe Léonor ! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonftances doivent vous déterminer ; vous profiterez de tout, j'en fuis bien fûre. Les plus chers intérêts d'une famille refpectable font dans vos mains. Quel honneur à votre âge de mériter affez d'eftime pour être chargé d'une affaire auffi délicate ! Allez de temps en

temps, je vous en ſupplie, conſoler ma malheureuſe amie. Je vous le répete, je ne lui manderai rien. Adieu, Monſieur; je n'oublierai jamais toute la reconnoiſſance que je dois à votre zele.

LETTRE XLIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

JE n'ai point vu mon frere, ma chere amie, depuis ce qui s'eſt paſſé il y aura bientôt deux mois. J'ai ſu par ſes gens qu'il ne voit plus perſonne. Il a été plus ſouvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui ſe paſſa hier entr'eux; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation ſinguliere. Il a paſſé ſa nuit à ſe promener à grands pas dans la chambre; il a écrit à Léonor ce matin; la réponſe qu'il en a reçue, l'a plongé dans le trouble; ſes Domeſtiques diſent que quand mon frere entra hier chez cette créature, elle étoit à demi-étendue ſur une chaiſe longue,

dans un déshabillé galant, &c. L'espece de désespoir qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir, en sortant de chez elle, leur fit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés ce matin, sa Femme de chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit, ma chere, que quelque mésintelligence conduisît à une rupture !... Je n'ose m'en flatter.

Vous savez sans doute que Mademoiselle de Saint-Albin vient d'épouser le Baron d'Orbi. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frere ; mais il ne faut plus penser qu'à le retirer de l'abyme où il est. Je suis bien reconnoissante des soins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne soit rebuté par les obstacles. Espere-t-il quelque succès ? Il est étonnant qu'il ne sache presque rien des démarches de mon frere : je les sais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de sa mere & de ses sœurs, je vous trouve très heureuse d'être à portée de voir souvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie; priez Madame de Ferval de se joindre à nous pour engager son

fils à ne point se lasser de nous servir. Il est aimable, il a mille attentions pour moi ; mais je crains qu'il ne suive pas cette affaire d'assez près. Ne communiquez point cette crainte à sa mere.

LETTRE XLV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 19 Fevrier.

TU finis donc cruelle par me défendre de te voir ? Malheureux que je suis ! Eh ! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence ? Mais peut-on t'aimer autrement ? Tu me défends de te voir ! Ah ! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse & mes soins, devois-tu, barbare, laisser croître ma passion jusqu'à ce point terrible où je sens que je n'en suis plus le maître ? Peux-tu croire, adorable fille, que je t'aie manqué de respect ? Non, ma chere. Hier dans cet instant fatal où l'emportement de mon amour..... ne vis-tu pas la honte, le repentir & l'accablement affreux où tes reproches me plongerent ? J'adore

dore ta vertu, qui me met au désespoir. Je te jure, par ce qu'il y a au monde de plus sacré, de ne jamais offenser cette pudeur respectable ; mais laisse-moi jouir du seul bonheur qui me reste, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, songe que mes jours en dépendent. Hélas ! je t'ai tout sacrifié ; tu as exigé ma rupture avec Valville, elle est faite. Je ne voie plus ma sœur, ma digne & tendre sœur ! Que je suis malheureux ! fatale passion ! liens terribles ! Pardonne, pardonne, chere Léonor, cet amour peut faire encore le charme de ma vie ; daigne m'aimer, me revoir, j'oublierai le reste du monde Eh ! que peut-il pour mon bonheur ?

LETTRE XLVI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 10 Fevrier.

NOn, Monsieur, il ne m'est plus possible de vous voir sans danger ; je le sens, j'en frémis, & je ne m'y exposerai jamais. Je vous aime.... Voici la premiere fois que je vous le

dis, & ce sera aussi la derniere. Je ne vous verrai plus ; c'est un grand sacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuse épreuve, puis-je sans une témérité criminelle, compter sur la retenue que vous me promettez ? Elle est impossible ; croyez, mon cher Marquis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur.... Oubliez cet amour fatal ; étouffez cette passion dangereuse ; vivez heureux, & songez, si je vous fus chere, que l'honneur est le seul bien qui me reste ; ne me l'enviez pas. Reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun ; mais mon cœur en conservera la plus vive reconnoissance. Un rayon de lumiere éclaire mon ame.... Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra ; que ne l'ai-je quitté plutôt ! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obscurité, sans fortune, mais sans remords, je subsisterai par mon travail, sans avoir besoin des perfides présents des hommes. La difficulté que je trouverai peut-être à contracter l'habitude d'une vie obscure & laborieuse, fera une premiere expiation des fautes que l'état

où l'on m'avoit mise, m'a pu faire commettre. Ma conscience est pure, laissez-moi bannir de mon cœur une image trop chérie ; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

LETTRE XLVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 20 Fevrier.

J'Ai su, Madame, que le Marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui, pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture, & quelle étoit la cause du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du secretaire ouvert, m'a-t-elle dit, M. de Roselle est venu bien plus souvent ; il passoit presque tous les jours avec Mademoiselle ; il me semble que son amour a redoublé ; de son côté elle ne m'a jamais paru si jolie. Elle a pris beaucoup plus de soin encore de sa parure ; nous n'en finissons pas : un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart-d'heure. Il falloit

des façons ... mis très-modestement d'un côté, dérangé de l'autre comme par hazard, il n'étoit jamais assez bien. D'autres fois on remettoit à faire sa toilette à l'heure où M. le Marquis arriveroit. C'étoit alors des minauderies, des mal-adresses méditées, qui, attendez que je m'en souvienne, *qui donnoient à la volupté même les charmes de la modestie.* J'ai retenu cette phrase de M. de Roselle. Il l'a dite à l'occasion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je savois le désordre de l'habillement de Mademoiselle, j'étois derriere sa chaise, je m'apperçus que par sa maniere d'être assise sur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit glisser, & la livrer en désodre aux regards du Marquis ; je voulus le relever tout doucement, & le remettre sur ses épaules ; elle s'en apperçut, & se retournant avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le fit tomber tout-à-fait. Il me resta dans la main ; elle se leva, dit que cela étoit horrible, parut vouloir se cacher modestement avec ses mains, mais leur laissa faire bien mal leur office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui présenter ce mantelet, elle me grondoit. En-

En revenant comme d'une diſtraction, eh ! mon Dieu ! dit-elle, j'en cherche un autre, rendez-moi donc celui-là ; & tâchez d'être plus adroite. Je vous aſſure, Monſieur, a continué Marton, qu'elle le fit exprès, & que cela étoit prémédité. Le Marquis la regardoit pendant ce déſordre avec des yeux.... Elle ſe plaignit enſuite de mal à la tête, & dit qu'elle avoit beſoin de repos ; le Marquis ſortit : elle fit alors une toilette recherchée dans le négligé le plus galant. Une coëffure agréable, renouée d'un ruban couleur de roſe, un manteau de lit de dentelle, doublé de taffetas couleur de roſe auſſi, un jupon aſſorti, un corſet appétiſſant, qui marque ſa taille ſans avoir l'air de la ſerrer.... Elle étoit jolie comme l'amour, c'étoit la plus belle brune du monde : jamais ſes grands yeux noirs n'ont été plus brillants que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant ſon miroir. Cet ajuſtement relevoit l'éclat de ſon teint, & la beauté de ſes ſourcils. Un air de tendreſſe, répandu ſur ſa phyſionomie, la rendoit charmante. Je ne ſais ſi vous connoiſſez ſon ſouris. Une très-belle jambe paroiſſoit avec avantage dans cet ha-

billement. Cette toilette dura très-long-temps ; quand elle fut faite, Mademoiselle se pencha sur un lit de repos, appuyée sur une pile de carreaux ; ses bras & ses mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres, & je sortis. Le Marquis ne tarda pas à rentrer. Je ne sais ce qui se passa ; mais tout-à-coup j'entendis sonner à coups redoublés ; j'arrive, je trouve le Marquis à ses pieds dans une espece de suffocation & d'égarement. Elle me dit de rester dans l'antichambre ; je l'entendis se lever, & dire au Marquis de sortir ; au reste je ne sais quelle fut leur conversation. Elle parloit d'outrages, de surprises ; le Marquis étouffoit, je n'entendis que ses sanglots. Il sortit au bout d'un quart-d'heure. En passant dans l'antichambre, il avoit son mouchoir sur ses yeux ; je l'entendis prononcer, en levant un bras en haut, & en étendant sa main, *malheureux que je suis ! Est-il possible !* Il partit. Ma maîtresse me paru fort intriguée, fort inquiete, elle écrivit une lettre : ce que je sais bien certainement, c'est qu'elle a quitté l'Opéra d'aujourd'hui ; c'est une chose très-sûre. M. le Mar-

quis a envoyé chez elle ce marin ; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre, sans qu'elle me vît ; elle a secoué la tête deux ou trois fois pendant cette lecture, avec un air agité ; elle a dit, en achevant : *oh ! il faudra qu'il y vienne ; il y viendra.* Elle a relu cette lettre, & m'a demandé son écritoire. Elle a été long-temps à faire réponse, très--long-temps. Je crois même qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voilà, Monsieur, tout ce que je sais de cette aventure. Je ne suis pas assez sotte pour ne pas bien voir que.... Allez, allez, elle ne fait rien sans y songer. Et le mal de tête d'hier, & la toilette.... Marton, après cette longue histoire, entamoit un commentaire qu'elle jugeoit très-propre à m'éclairer. J'ai arrêté son verbiage par des preuves solides de ma satisfaction & de ma reconnoissance, comme j'avois fait pour l'engager à parler. Oh ! Monsieur, m'a-t-elle dit, en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur ; je ne sais ce que c'est que

de tromper perſonne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui réſulteroit de cette aventure, dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor eſt une adroite créature. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains.... Je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir inceſſamment ici. J'ai ſu que ce Bizac eſt une eſpece de Chevalier d'induſtrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favoriſé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier ſou; elle le préſenta à la Roche comme ſon parent, il lui donna un petit emploi, qu'il lui a ôté depuis ſa rupture avec elle. Ce petit homme s'eſt fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine; c'eſt toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais Juliette ſeule eſt ſa confidente. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujourd'hui; à quoi bon? Je ſuis ſûr qu'il eſt plus paſſionné que jamais. Je tâche de raſſurer Madame de Saint-Sever, & je lui cache tout ce qui pourroit redoubler ſon chagrin; ſa tendreſſe & ſon inquiétude me touchent. C'eſt une femme vraiment eſti-

mable. Il ne manque à ſon mari qu'un peu de diſcrétion &... d'eſprit, pour être un très-galant homme : mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, Madame, j'eſpere toujours que vous n'aurez pas à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 22 Fevrier.

QUel monſtre aſſez barbare pourroit réſiſter à tant de traits ? Je rougirois de moi ſi je n'étois pas vaincu. Fille adorable, je te ſuis cher ! C'eſt pour moi que tu as dédaigné le ſort le plus heureux ! C'eſt pour moi Et je pourrois te voir plongée dans la miſere ! Ce ſeroit-là le prix !... Ta vertu plus forte que ton amour me bannit à jamais.... Je l'ai trop mérité. Léonor, ma Léonor, daigne oublier... Que le don de ma main répare mes coupables transports ; daigne l'accepter ; fais le charme de ma vie... Des nœuds ſecrets, mais légitimes, ſcelle-

ront l'union de nos cœurs : vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons du bonheur le plus pur.... Pardonne, chere amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés. Malheureux préjugés ! eux seuls m'ont retenu.... Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers !... Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu ; mais les hommages & la tendresse de ton époux te tiendront lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs..... Je suis dans une agitation affreuse ; ma Léonor, ne me sera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir ?... Je ne te parle point du sort que je t'assurerai ; j'offenserois ta délicatesse. Oh ! ma chere, ta vertu, ta beauté, mon amour, mon respect & ma reconnoissance, voilà tes droits, pourrois-je jamais remplir toute l'étendue des devoirs qu'ils m'imposent ?

LETTRE XLIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 23 Fevrier.

JE ſens, comme je le dois, mon cher Marquis, le prix immenſe du ſacrifice que vous me voulez faire. La reconnoiſſance pénetre mon cœur, mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuſe ; je vous dois ce refus. Le ſort trop cruel peut-être, ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais, je le ſens, avouer un pareil mariage. La diſtance qui eſt entre nous, l'état que j'avois eu le malheur d'embraſſer, tout enfin s'y oppoſe. Eh ! comment s'expoſer aux dangers inévitables d'une union ſecrete ? Ah ! cher Marquis, je préfere l'indigence, la miſere même, à l'humiliation. Celle que j'éprouverois, de ſentir qu'en moi l'on mépriſeroit votre femme, me ſeroit affreuſe ; le ſecret que vous ſeriez forcé de garder autoriſeroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pa-

reils nœuds : mon avilissement rejailliroit sur vous. Vos parents, vos amis, le public, ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits d'autant plus piquants que vous n'auriez point d'armes pour les repousser. Quelle amertume sur votre vie & sur la mienne ! Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Renoncez, mon cher Marquis, à des projets impossibles ; oubliez cet amour fatal, effacez-en jusqu'àu souvenir ; ne nous voyons jamais. Jamais ! l'ai-je bien pu prononcer ? Sort cruel. . . . . . . Je ne mériterois pas les sentiments dont vous m'honorez, si je n'agissois pas ainsi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards ! Je dois respecter en moi la femme que le Marquis de Roselle a daigné élever jusqu'à lui. Quel encouragement à la vertu ! Adieu pour la derniere fois.

LETTRE L.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 24 Fevrier.

QUoi ! barbare, tu peux.... Il y va de ma vie.... Je succombe.... Quelles ſuites effrayantes peux-tu donc enviſager ? Ma fortune eſt à tes pieds : je t'aſſure par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah ! tu ſais s'il eſt en mon pouvoir de faire plus..... Malheureux que je ſuis ! ...... Léonor, eſt-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maiſon ? ..... Que deviens-je ? Tout à la fois furieux & foible ..... vil jouet des paſſions & des préjugés..... Quel état, juſte Ciel ! Ah ! Léonor, au nom de ta vertu même, ſauve-moi du déſeſpoir.

LETTRE LI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Fevrier.

C'En eſt fait, mon cher Roſelle, duſſé-je en mourir de douleur, duſſiez-vous me haïr, ma réſolution eſt priſe. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la miſere, la mort même, moins affreuſe que cet aviliſſement. Ne vous prenez qu'au ſort des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née...... Ecartez même juſqu'à cette ſuppoſition. Banniſſez juſqu'à mon image ; vous ne me reverrez plus. Je ſuis morte pour vous, & vous vivrez éternellement dans mon cœur....... Qu'ai-je dit ! malheureuſe ! Si vous m'avez trouvé quelques vertus, ſi je me ſuis rendue digne de votre eſtime, reſpectez des malheurs que vous avez cauſés. Ceſſez de vouloir

troubler mon repos. Je respecte le vôtre...... N'attendez point d'autre réponse. L'adversité m'a rendue forte, imitez-moi. Eh ! quelle comparaison de votre sort au mien ! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant : & moi sans ressources, sans biens..... je ne veux point vous présenter ce tableau. Adieu, cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus ; je craindrois pour moi-même un attendrissement que je dois combattre. Malheureuse que je suis ! Le pourrai-je ? Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre passion, d'avoir su respecter vos devoirs, d'avoir sacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur ; cet honneur que tant d'efforts vous assurent, vous dédommagera bientôt du sacrifice.

LETTRE LII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Fevrier.

MOn frere eſt très-mal, ma chere amie, on craint pour ſa vie.... Je viens de le voir..... Grand Dieu ! ſoutenez-moi....... Je ſuccombe, ma chere. M. de Ferval vous donnera de nos nouvelles.

LETTRE LIII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Mars.

VOus ſavez déjà, Madame, l'extrêmité où s'eſt trouvé notre cher Roſelle. Léonor, quatre jours après la ſcene dont je vous ai parlé, lui fit refuſer ſa porte. Il revint ſuffoqué ; il lui écrivit. La réponſe qu'il reçut d'elle (je n'en ſais pas le ſujet) acheva de le déſeſpérer. Il tomba ſans connoiſſance, tout ſon ſang porté à la tête

tête, & le col enflé. Malgré la saignée qu'on lui fit sur le champ, une fievre ardente le retient au lit depuis trois jours ; on l'a déjà saigné quatre fois. Hier matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor à chaque instant dans son transport ; il croit la voir, lui parler ; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublements sont longs. Je retournai hier au soir chez lui, je le trouvai plus tranquille ; l'accès étoit passé, il n'avoit presque pas de fievre ; mais son abattement étoit affreux, j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai, il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié ; il me pria de continuer à venir chaque jour, & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriez-vous pas la voir, lui dis-je ? Il soupira tristement, & se cacha le visage dans ses couvertures. J'allai avertir tout de suite Madame de Saint-Sever de la maladie de son frere, mais avec tous les ménagements que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour l'aller voir. Ils se regarderent avec au-

tendrissement, pleurerent l'un & l'autre, & ne se dirent presque rien. Le Médecin craignit que l'émotion causée au malade par cette entrevue n'eut des suites fâcheuses, il fit retirer la pauvre Madame de Saint Sever. Elle est revenue ce matin, elle a été spectatrice du transport de son frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 *Mars.*

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint Sever, après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit, a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces, s'est approchée du lit à la fin de l'accès, & lui a pris la main. Je suis bien mal, je crois, ma sœur, a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré, mon frere, il s'en faut bien; votre jeunesse, la bonté de votre tempérament, sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse, elle peut changer d'un moment à l'autre; le moindre trouble, la moindre agita-

tion...... J'en ai beaucoup, ma sœur ; je ne suis pas tranquille. Une entiere soumission aux volontés de l'Etre suprême, mon frere, une grande confiance en sa bonté, une conscience pure..... La mienne ne me reproche que des foiblesses....... Mais, ma sœur, croyez-vous?...... Je crois, mon cher ami, que Dieu vous rendra à nos vœux ; mais je pense que ce n'est qu'en lui que vous trouverez cette tranquillité dont vous avez besoin. Vous n'êtes point mourant, mais vous êtes malade. Ah ! je ne regretterois point la vie...... Il faut, mon frere, savoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite résignation aux décrets de la Providence, est nécessaire ; un Chrétien doit l'avoir. Ah ! ma sœur, d'autres causes..... Ne vous occupez que des choses du Ciel, mon cher ami ; détournez vos regards de tous autres objets. Eh ! le puis-je ? Oui, vous le pourrez avec le secours d'en haut. Transportez-vous dans un monde nouveau. Ma sœur, croyez-vous que je meure ? Le croyez-vous ? Répondez-moi. J'espere que vous ne mourrez pas ; mais Dieu le sait. Suis-je en danger ? Vous y avez été ; vous

y pouvez retomber encore. La volonté de Dieu ſoit faite ; mais j'ai beaucoup de choſes à arranger. Je vous prie...... Ma ſœur, vous ſerez mon exécutrice ; c'eſt à vous que je confierai mes volontés. Ah ! mon cher ami, j'eſpere.... oui.... le Ciel me préſervera du malheur de les exécuter ; mais comptez...... J'y compte. Une foibleſſe, qui lui ôta la connoiſſance, interrompit leur entretien. Il fut très-mal. Il revint à lui peu à peu au bout d'un demi-heure ; mais dans un aſſoupiſſement & un accablement extrêmes. Madame de Saint-Sever ferma ſes rideaux, & a paſſé le reſte de la nuit à ſon chevet, ſans lui parler. Il a dormi deux heures ; le redoublement a été bien moindre. Ce matin, les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Madame de Saint-Sever combien je l'avois admirée. Hélas ! Monſieur, m'a-t-elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occaſions ! Mais peut-on ſe refuſer à ces triſtes devoirs ? C'étoit à moi de préparer mon frere ; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé, il ſe ſeroit cru mort ; & cet effroi, joint à la foibleſſe que lui donne

sa maladie, n'auroit servi qu'à abattre son ame au lieu de la soutenir. On ne peut trop tôt faire songer un malade à recourir à Dieu: mais il faut éviter de lui donner des terreurs aussi pernicieuses peut-être pour l'ame que pour le corps. Il faut le préparer, lui faire savoir son état: mais c'est à des amis chéris à se charger de lui dire cette effrayante vérité; la tendresse & la confiance sont-elles jamais aussi nécessaires? Le Marquis a voulu à la fin de son accès parler d'affaires à sa sœur, & mettre ordre à sa conscience. Vous êtes mieux, a-t-elle dit, il vous faut du repos, tranquillisez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je suis toujours auprès de vous. Si je retombois en danger.... Je m'en appercevrois, mon ami, & je vous en avertirois. Vous me le promettez? Oui, je vous le promets. J'aurois un legs considérable à faire: Mon frere peut-il écrire sans danger, Monsieur, a-t-elle dit au Médecin? Il a répondu qu'il seroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Hé bien! a dit Roselle, je vous dirai... si je meurs... je n'ai pas besoin de testament avec vous... Mais M. de Saint-Sever? Je vous réponds de lui

comme de moi. Mais peut-être, ma sœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroîtra pas digne. Ah! mon frere, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons; quel qu'il fut, que je verrois, ce seroit vous. Je saurois respecter.... Elle n'a pu retenir ses larmes, ni étouffer ses sanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a serré tendrement la main, ils ont cessé de parler; & peu à peu il s'est assoupi. J'ai engagé Madame de Saint-Sever à profiter de cet intervalle pour prendre un peu de repos

4 *Mars*.

Le mieux continue; le Médecin espere beaucoup. La fievre diminue; le sommeil d'hièr fut suivi d'un réveil doux. Le redoublement de cette nuit s'est pourtant encore fait sentir; mais le transport n'a pas été si violent. Il nomme toujours Léonor, je n'ai pu distinguer que ce mot & ceux-ci: *la religion, l'honneur, l'amour*, quelquefois, *ma sœur.... ma chere sœur.... pardonnez... pardonnez... la vertu...* Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces

paroles. L'accès n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut absolument entrer : mais comme nous craignons tout ce qui pourroit causer quelques émotions au malade, & qu'il n'a pas revu son beau-frere depuis ce qui se passa entr'eux, il y a six semaines, nous n'avons encore osé l'introduire ; c'est même un surcroît d'embarras pour sa femme & pour moi. Elle soutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant ; elle est exactement la garde de son frere.

5 Mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Madame, que M. de Saint Sever ne savoit que déranger & faire mal en voulant faire bien ? Le malade avoit passé une assez bonne nuit, le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint Sever & moi nous dormions aussi dans tout l'accablement où jettent plusieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens, s'est jetté

à corps perdu sur le pauvre Roselle qu'il a réveillé en sursaut. Eh ! bon jour, mon ami ; est-ce que tu ne voudrois plus me voir ? Je t'aime comme mon fils... Il pleuroit. Le Marquis tout étonné, ne savoit qui lui parloit ; le bruit que nous avons entendu, nous a fait accourir. Quoi ! Monsieur, l'auriez-vous éveillé, a dit Madame de Saint-Sever ? Est-ce qu'il dormoit ? Eh ! sans doute. Je suis fâché d'avoir si mal pris mon temps ; aussi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres moments ? Mon enfant, a-t il dit au Marquis, ne me sais pas mauvais gré ; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié ; à répondu le malade. Tu me parois bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier à moi... de bons restaurants, de vieux vin de Bourgogne.... Que proposez-vous, mon cher ? a dit la Comtesse, la fievre n'est point encore passée... Je ne propose rien, mais.... Enfin, tu as été bien mal, on t'a cru mort ; ma foi je l'ai pensé aussi : voilà une terrible secousse, mon ami. Hé bien ! ferons-nous encore des folies ? J'ai sur le cœur que tu m'aies sû mauvais gré....
Petit

Petit mutin, que je t'embrasse encore. Les signes que lui faisoit Madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pousser trop loin cette conversation, n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Médecin l'a seule interrompu. Seroit-il plus mal, a-t-il demandé en entrant, effrayé sans doute de nous voir tous auprès du lit ? Il a trouvé un peu d'émotion au malade, & l'auroit jugé moins bien, s'il n'avoit appris l'événement de son réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'est un ignorant, & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protege. Sa femme l'a prié de laisser faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en est allé, en disant que, puisqu'on ne vouloit pas l'en croire, il ne s'en mêleroit plus. Roselle a réellement été beaucoup moins tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort; il est mieux à présent : l'accès est fini, mais l'accablement est toujours extrême.

6 Mars.

Nous n'avons plus, graces au Ciel, à craindre, pour sa vie; il n'a plus de fievre : une petite émotion, cette nuit,

a seule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin assure que c'est le dernier ; mais je crois que la convalescence sera longue. Sa langeur, sa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeller son Valet de chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laissât seul. J'ai su que c'étoit pour demander si Léonor avoit été instruite de son danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours ; il a recommandé qu'on la lui fît parler. Je saurai ce qu'il lui dira......

Elle vient d'arriver ; il l'a vue : nous nous sommes retirés à sa priere. Voici ce que Marton m'a répété. « Je ne » puis écrire à votre maîtresse ; mais » dites-lui que j'ai bien expié.... » qu'elle seule m'attache à la vie, & » que si je reviens ....Priez-la de m'é» crire une ligne, un mot....Elle » ne voudroit pas me venir voir?... » Au moins qu'elle m'écrive. Adieu, » Marton. » De profonds soupirs ont interrompu souvent ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment ; nous avons été deux heures auprès de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin, s'adressant à Madame de Saint-Sever, il lui a demandé

si elle n'étoit pas excédée. Elle l'a voulu rassurer. Reposez-vous, ma sœur, je vous en conjure ; je ne suis plus en danger, retournez cette nuit chez vous. Mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore, mais il l'a priée avec instance de s'aller reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour comme j'ai fait jusqu'ici ; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéresser, & sur-tout des progrès de la guérison. Adieu, Madame ; la reconnoissance de Madame de Saint-Sever me confond : de grace ne me parlez plus de la vôtre.

LETTRE LIV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 8 Mars.

LE Marquis est absolument hors de danger, Madame ; depuis trois mois la fievre a cessé, les Médecins le trouvent dans la meilleure convalescence ; mais son esprit & son cœur ne sont pas guéris. Madame de Saint-

Sever paſſe encore les journées entieres auprès de lui. Il me paroit rêveur, triſte & contraint. Je crois que ſon ame eſt déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cauſe. Il regarde ſa ſœur de temps en temps; il ſoupire & baiſſe les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ſes réflexions, & au mouvement de ſes levres je juge qu'il parle ſeul. Nous ne pouvons le retirer de ſes profondes rêveries. Je ſais qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, & l'a mis ſous ſon chevet. Je l'ai trouvé moins triſte depuis, mais plus diſtrait encore. Ne ſoyez pas inquiete de ſa ſanté, Madame; je ſuis moi-même pleinement raſſuré. Les ſoins que j'ai eu le bonheur de lui rendre, m'en ont, je crois, fait un ami ſincere, & je ſens qu'ils m'ont attaché plus fortement à lui.



LETTRE LV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 8 Mars.

QUelle épreuve pour ma tendresſe, mon cher Marquis ! Ah ! je n'aurois pu vous ſurvivre. Je me ſuis preſque reproché des réſolutions... un ſacrifice. La vertu, l'honneur devroient-ils donc cauſer des remords ?... J'ai tremblé pour votre vie. Le Ciel vous l'a rendue, puiſſe-t-elle être fortunée ! Vous ſavez s'il m'eſt poſſible de vous aller voir. Ecartez ce deſir, cher Roſelle ; ſongez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez, ſi vous êtes heureux, je ne ſerai pas tout-à-fait malheureuſe.

LETTRE LVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 11 Mars.

J'Etois encore ſi foible il y a trois jours, que je ne te pus répondre,

chere & tendre amie. Je profite du premier inſtant où je puis tenir la plume pour te remercier. L'aſpect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue..... Dans ces moments les préjugés diſparoiſſent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir ; mais la bienſéance exige que tu ne viennes pas..... Adieu, chere idole de mon ame, chere moitié de moi-même. L'accablement où je ſuis encore, ne me permet pas de me livrer plus long-temps au plaiſir de t'écrire.

LETTRE LVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 15 Mars.

LE malade commença à ſe lever il y a quatre-jours, Madame ; ſes forces reviennent. Valville eſt venu tantôt à ſa porte. Le Marquis m'a prié de faire enſorte qu'il n'entrât point. Je ſuis deſcendu, & je lui ai dit que Roſelle ne recevoit encore perſonne. Il ne m'en a point paru perſuadé,

mais il a pris ce refus en souriant. Je ne sais point me fâcher contre un frénétique, m'a-t-il dit ; je vois que son cerveau est entrepris ; quelle extravagance ! Il m'a demandé si le Marquis n'étoit pas toujours passionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point son confident ; mais que je ne croyois pas que son amour fût ralenti, & que j'en avois un véritable chagrin. Il est honteux que cette fantaisie dure si long-temps, a-t-il dit ; j'en rougis pour lui, cela est d'une sottise..... Adieu, Monsieur, j'attendrai que cette folie soit passée pour le revoir ; je ne sais point forcer les barrieres. D'ailleurs, la chambre d'un malade est un lieu de supplice pour moi. Il n'est plus en danger, cela me suffit. Je crois, Madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en entrant Madame de Saint-Sever seule avec son frere. Il avoit l'air tendre & fort agité. J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma sœur ; permettez-vous ? .... Je vous laisse, ai-je dit, & je suis sorti. Je ne sais point ce qu'il vouloit lui dire ; mais je crains ce que je n'ose

même penser. Vous le ſaurez par Madame de Saint-Sever.

LETTRE LVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton

A Paris, 17 Mars.

OH! ma ſecourable amie, quelle ſcene j'ai à vous décrire! Je ne ſais ſi j'en aurai la force, mon ame s'eſt épuiſée dans la criſe ; elle eſt encore dans la vive agitation qui ſuccede à de violents efforts Je tâcherai pourtant de reprendre mes eſprits.... Que j'ai beſoin de me fortifier contre ma tendreſſe & ma compaſſion pour un frere malheureux!

Nous étions reſtés ſeules le Marquis & moi ; il me paroiſſoit en être bien aiſe. Je démêlai dans ſes regards & dans ſon embarras, qu'il avoit quelque choſe à me dire ; il n'oſoit : des témoignages de ma tendreſſe aiderent ſa confiance, & ouvrirent ſon cœur. C'eſt une ſœur bonne & généreuſe que j'embraſſe, dit-il, en jettant ſes bras autour de mon col, elle daignera m'é-

couter, je l'efpere, & je l'en fupplie. Je lui répondis par des careffes affectueufes. J'ai recouvré ma fanté; continua-t-il ; mais la caufe de mon mal n'eft pas détruit : elle eft dans le fond de mon cœur. J'aime, ce feul mot vous rendra raifon de toute ma conduite paffée envers vous. Je vous l'ai caché, tant qu'en le découvrant je n'aurois fait que vous accabler de mes peines, & que je me fuis flatté de mettre des bornes à ma paffion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau, & qu'il n'eft peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie, je dois vous exprimer l'excès de mon amour, pour intéreffer votre tendreffe. Ah ! fi je vous parlois des maux que j'ai foufferts ! Vous pouvez en juger, ma fœur, par l'état où vous m'avez vu, & dont vos foins généreux viennent de me tirer ; achevez votre ouvrage, & permettez que je ceffe d'être malheureux, & que je vive encore pour vous. Moi, mon frere. La moitié de ma vie eft à vous, fi elle peut contribuer à votre bonheur. La perfonne que vous aimez eft-elle digne de vous ? .... Oui, ma fœur, elle eft honnête & vertueufe : l'honnête-

té & la vertu sont les seules distinctions des ames ; avec de tels sentiments, elles sont toutes égales, & naturellement unies. Sur le théatre, ou sur le trône, elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état avilissant auquel le sort a condamné ma Léonor .... Léonor ! Oh ! mon frere ! Hélas ! ma sœur, c'est un malheur pour elle que son état, ce n'est pas un crime, ce n'est pas même un engagement au crime.

Quoique prevenue, je n'avois pu m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frere, je composai mon visage, & je lui dis, d'un air assez tranquille, que le choix seul d'un tel état étoit un titre suffisant de condamnation. Comment, en effet, peut-on croire honnête une fille qui prostitue volontairement son nom à la honte ? La vertu se tient enveloppée dans l'honneur ; & lors même qu'une femme vient de la bannir de son cœur, elle tâche d'en conserver les apparences ; il n'y a que le vice qui puisse embrasser par choix l'infamie. Eh ! savez-vous, ma sœur, savez vous comment elle a été réduite à cette extrê-

mité, m'a-t-il dit ? il ne faut pas se hâter de juger les malheureux. Respectons-les, leurs fautes ne sont souvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier asyle qui se présente ; & si, quand ils s'apperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils se renferment dans la vertu qui leur reste, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compassion ? Plaignons-les, plaignons-les, ma sœur, pleurons sur eux avant de les juger..... Je sais, mon frere, qu'envers les malheureux l'indulgence est justice ; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que, si votre Léonor eût été vertueuse, l'Opéra eût été pour elle une ressource, son unique ressource ? La vertu embrassera la misere pour s'affranchir de la honte ; elle n'aura point recours à la honte pour se soustraire à la misere. Léonor pouvoit vivre du travail de ses mains, de ses services, des bienfaits des ames charitables. La servitude choisie par besoin eût offert du moins en elle une misere respectable ; en préférant l'Opéra, son cœur s'étoit livré d'a-

vance à la corruption & au crime. Pourroient-elles vivre du seul produit de leurs talents, sans celui de leurs charmes, ces malheureuses, qui souvent n'ont pour elles que leur beauté, & qui fondent leurs projets de fortune sur les passions déréglées qu'elles allument? Mais quand leurs intentions seroient pures, continuellement attirées au crime par tous les enchantements imaginables de la séduction, est-il possible qu'elles se tiennent attachées à la vertu qui ne leur offre que des privations & des peines? Celles qui sera capable d'un attachement si courageux, sera forcée, par sa vertu même, de s'éloigner du danger si pressant de la perdre... Eh! quoi! s'écria-t-il avec l'air d'un homme qui fait effort pour se contenir, il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vertueuse? Le Public, Madame, le Public, qui est méchant & injuste, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait déshonorées, le Public en nomme!..... Ne nous échauffons pas, lui dis-je, il n'y auroit plus moyen de raisonner; nous oublierions bientôt que nous sommes frere & sœur, & nous laisserions-là

notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les Actrices, qui passent pour honnêtes, ne sont peut-être que les plus décentes ; que s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talens, qui, n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie, & au désir de se distinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du Public, & la considération flatteuse attachée aux grands succès. Mais il me semble, (ne vous en offensez point, mon frere ;) il me semble que Léonor n'est nommée ni parmi les Actrices que l'on admire, ni parmi celles que l'on ménage..... Que m'importe, ma sœur, l'opinion publique, si je me suis assuré qu'elle est injuste ? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit soulevée ? Je conviens, mon frere, qu'il faut se défier des préjugés du Public ; mais il le faut bien plus encore de nos passions. Vous êtes jeune, droit, honnête, franc. Ces filles habiles à prendre toutes sortes de visages, & à jouer toutes sortes de rôles, savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur, & jusqu'où un masque de vertu peut

mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés, & plus clair-voyants que vous, se sont laissé prendre à leurs maneges; elles ont fait le malheur, la ruine, la honte.... Je le sais, m'a-t-il dit; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trouvée si franche, si noble, si désintéressée : il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus respectable pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser sa vertu ? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune, je la ferai ce qu'elle doit être, & le Public qui calommie Léonor, aura des égards pour la Marquise de Roselle.

Il s'arrêta & soupira comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grand poids. Je l'observois ; il me parut pendant quelques instants ne s'occuper que de ce plaisir ; & animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouteroit pas, qu'il ne m'entendroit pas, si je combattois dans ce moment-là son dessein. Il avoit d'abord voulu le justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas dû peut être contester si long-temps sur un

point que je pouvois lui passer sans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un assez long silence, le Marquis revint comme d'une distraction, & me regarda d'un œil qui me demandoit une réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous assez de sang-froid pour m'écouter, & de courage pour m'entendre, lui demandai-je ? Je l'espere, me répondit-il, je le dois, je tâcherai ; mais, ma sœur, ajouta-t-il en me souriant, le préjugé a son ivresse, ses fougues comme la passion. C'est pour vous, mon frere, que je plaide. Il faut passer quelque chose au zele d'une sœur ; mon premier préjugé dans cette cause est pour vous ; c'est un préjugé d'entrailles ; il commande à tous les autres, & il n'y a que le devoir & vos vrais intérêts dont il ne me prescrive point de me relâcher. Je ménagerai même, autant qu'il me serra posible, l'objet de votre passion. Ah ! plût au Ciel, mon frere, plût Ciel que cette fille fût telle que vous la voyez, je me reposerois sur elle du soin de votre honneur. Si elle est vertueuse, elle vous ramenera à des sentiments délicats

& honnêtes, qu'une aveugle passion peut seule vons faire trahir. Si l'honneur parloit encore à son ame, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever. Si elle vous aimoit, elle ne consentiroit jamais à vous exposer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs qu'entraîne une démarche flétrissante. Si elle étoit sage, elle fuiroit un état où elle ne sentiroit son élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas, mon frere, votre nom n'est pas assez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor, pour n'en être pas lui-même terni. Vous seriez plus flétri de son nom qu'elle ne seroit honorée du vôtre : & quand le Public auroit quelques égards pour la Marquise de Roselle, espérez-vous qu'il vous ménageroit, ce Public que vous n'auriez pas respecté, ce Public qui sait que votre naissance vous impose le devoir de vivre avec plus de décence & de dignité ; ce Public si jaloux de venger l'honneur dont il est le législateur & l'arbitre, qui estime que c'est dans le cœur de vos pareils qu'il doit résider dans toute sa pureté, dans toute sa majesté, & qui frappe d'opprobre tous ceux qui osent

en

en violer les loix ſacrées ? Vous trouverez ſans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains & mépriſables, qui, toujours oppoſés au public, s'élevent contre les opinions les plus légitimes, pour être diſpenſés des devoirs & des bienſéances qu'elles impoſent : hommes faux & vils, dont l'inſolent ſuffrage eſt une tache. Vous trouverez des partiſans parmi ces amis lâches, ces complaiſants intéreſſés à vous flatter ; vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux & bizarres, qui prennent plaiſir à approuver & à défendre les écarts de ceux qui ne les intéreſſent pas ; mais interrogez la conſcience de ces gens-là, demandez leur, s'ils feroient de ſang-froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfants, dans leurs freres ; leur ame ſe ſoulevera contre cette idée, & j'oſerois défier leur bouche de démentir leur ſentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus conſolant, ce feroit la pitié des ames ſenſibles & indulgentes, la compaſſion que l'on a pour les malheureux & les inſenſés ; oui, mon frere.......

Il avoit la tête baiſſée & les yeux à-demi-fermés, en homme qui écoute

avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit, en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher sa justification & son bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui sa bonne conscience, son amour, sa Léonor.... & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement, en faisant un geste de fierté, du vrai honneur, Madame ; la vertu...... La vertu, m'écriai-je, (je sentois ma tête s'échauffer, & mon ame s'exalter) la vertu, mon frere, votre conscience ! vous en attendriez votre consolation & votre repos ! Elles vous puniroient tous les jours de votre vie, de votre indigne alliance, ou vous les auriez pour jamais abjurées au pied des Autels. Elles vous mettroient tous les jours sous les yeux la bienséance, la justice, la raison, la nature offensées & violées dans cet odieux sacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, vous décoré de prérogatives & d'honneurs, de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la société, qui, en distinguant les conditions pour le bien de l'Etat, s'est promis à juste titre que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne seroient, ni assez lâches, ni assez ingrats pour en trou-

bler l'harmonie par leur propre avilissement ? Elle a attaché des devoirs aux distinctions, & vous en violerez audacieusement les loix, parce que ces loix qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne se sont choisi pour dépositaires que vos cœurs, pour garants que votre délicatesse, pour vengeurs que la honte & le mépris du Public ! De quel droit vous, plus particuliérement chargé par votre rang du dépôt auguste des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui ravissant, autant qu'il est en vous, ces mœurs précieuses dont vos aïeux vous avoient transmis l'exemple ? Il faut donc que vous cessiez d'être citoyen, & que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre ; & cet ordre vous ne l'aurez pas seulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez aussi troublé dans les autres : la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes insensés, séduits par ces malheureuses, qu'un tel succès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de son pur sang, qu'un enfant indigne & dénaturé ? Que lui répondrez-vous, lorsqu'elle vous

reprochera cet aviliſſement des ames; cette baſſeſſe devenue plus commune, dont vous aurez été, même ſans le vouloir, un des principaux inſtruments? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & diviſées, qui vous accuſeront d'avoir frayé pour leur déſolation le chemin du déshonneur? Que répondrez-vous à votre propre famille qui vous demandera pourquoi vous avez flétri ſon nom? Ce nom n'eſt point à vous, puiſqu'il n'eſt point à vous ſeul, & la tache que vous y imprimerez ſera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils ſe verront tous les jours confondus avec vous & vos enfants; ils ſeront tous punis pour un ſeul coupable. Cette famille honorée juſqu'à vous, juſqu'à vous fait pour la venger de quiconque oſeroit la flétrir, vous n'aurez vécu que pour attacher à ſon nom une célébrité d'infamie.... Et vos enfants!.... Le Marquis de Roſelle donneroit à ſes enfants Léonor pour mere! Léonor! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi? Vous leur devez un ſang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce ſang s'éleveroit contre vous, ſi vous le mêliez avec un ſang vil & corrompu.... Vous frémiſ-

ſez..... Jettez les yeux ſur ces enfants malheureux à jamais par leur naiſſance, qui portent ſur leur front, dans la ſociété, un caractere de proſcription. Ils ſont-là comme des coupables humiliés par le ſentiment de leur indignité. Ils voient fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des ſujets de pleurer leur naiſſance ; tous les jours ils ont à rougir de leur mere ; le Public les appelle les enfants de Léonor, comme s'il diſoit les enfants de l'opprobre. Ils tranſmettent leur honte & leur malheur à leur poſtérité : cette tache héréditaire eſt encore empreinte ſur le front de leurs petits-fils ; & vous ne préféreriez pas la mort à la douleur, au tourment d'être pere à ce prix?.........

Hé bien ! mon frere, votre amour, votre Léonor, ſuffiroient-ils à votre félicité ; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuſe ? Elle eſt aujourd'hui tout pour vous, parce que vous ne la poſſédez point, & que dans votre ivreſſe vous n'avez que le ſentiment d'un amour qui deſire. Mais ſi vous la poſſédiez, vous éprouveriez, en perdant peu à peu de cette ivreſſe,

qu'il manqueroit de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une ame honnête ; vous entendriez insensiblement la conscience, l'honneur, la nature, vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'ame : elle ne sauroit, ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui vous ont séduit se flétrissent, & le temps arrive où l'on se juge soi-même plus sévérement que n'ont fait les autres, parce qu'on est aigri contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours ; on pleure sur des fautes irréparables, & l'on donneroit la derniere moitié de sa vie pour racheter la premiere. Oh! mon frere, sur quoi vous flatteriez-vous que vous serez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux ? Qui vous le garantit ? Léonor ? Votre cœur ? Tant de passions ont fini par le désepoir avec de pareils garants !

Le Marquis étoit interdit & immobile ; je crus son ame ébranlée, j'insistai. Je suppose, comme vous le voyez,

que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte ; qu'elle sent toute la passion qu'elle vous témoigne sans doute ; que votre illusion sur les premieres années de sa vie ne se dissipera jamais ; qu'elle vivra comme si elle étoit née de votre sang, comme si elle avoit été élevée dans votre famille ; qu'elle gouvernera & conduira votre maison avec autant de dignité que de sagesse ; qu'elle sera aussi tendre mere que fidelle épouse ; qu'elle pourra donner à vos enfants des principes, des sentiments, des exemples, une éducation qu'elle n'aura point reçue ; que... Et moi je suppose, s'écria-t-il tout d'un coup dans une sorte de fureur, qu'une sœur qui aime son frere, le plaint s'il se trompe, & ne l'insulte pas, que le Marquis de Roselle sent mieux ce qui peut le rendre heureux que la Comtesse de Saint-Sever, & qu'il est libre, indépendant, maître de disposer de lui, malgré tous ceux qui s'y opposeroient. A ces mots il sort brusquement. Je cours à lui, je l'arrête, il résiste. Mon frere...... Je n'ai point de sœur ; il fait un mouvement pour se dégager. Il m'échappoit. O mon pere, m'écriai - je, ô ma mere ! venez à

mon fecours. A ces mots facrés ; il treſſaille, s'arrête, & fe laiſſe conduire fur un fopha. Je reſtai debout devant lui ; fes yeux étoient fermés, fa reſpiration s'embarraſſoit dans fes foupirs. Juſques-là pendant notre entretien la chaleur du zele m'avoit foutenue & élevée au deſſus de moi-même : j'étois dure, je ne penfois pas qu'il fouffrît de mes difcours, j'examinois feulement s'il réfiſtoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors queſtion de le plaindre, mais de le terraſſer, de changer fon cœur. Je frappois, je tonnois fans égards, fans ménagements, fans pitié. Mais ici la tendreſſe & la fenſibilité reprirent tous leurs droits. Je craignis pour la fanté de mon frere ; mon attendriſſement ouvrit mon cœur aux larmes, j'en arrofai une de fes mains, que je ferrois dans mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux, fon regard me reprochoit tendrement fon état, & follicitoit ma compaſſion. Il mêla fes pleurs aux miens. O ma fœur, s'écria-t-il ! O mon frere, lui dis-je ! pardonnez-moi ma cruauté ; je fuis toujours votre fœur. Oui, vous l'êtes, repliqua-t-il d'une voix entre-coupée ; pardonnez, & je fuis votre frere. Nous
reprîmes

reprîmes peu à peu nos esprits ; je crus même entrevoir sur son visage un rayon de sérénité. Il me dit d'une voix douce, d'une voix qui eût pénétré l'ame la plus insensible : ma sœur ! il accompagnoit ce mot d'un sourire, (c'étoit le sourire de l'affliction & de la tendresse tout à la fois ;) ma sœur, je crains de vous avoir dit quelque chose d'offensant : je ne le sais pas ; mais si cela est, nos larmes viennent de l'effacer, Vous avez vu l'excès de ma passion pour ... (il ne nomma point Léonor.) Mon dessein vous le marque assez ; vous l'avez combattu, vous le deviez, mais vous raisonniez contre un homme amoureux ; il ne pouvoit être persuadé. Je n'ai rien répondu à la plupart de vos raisons ; je sentois pourtant dans mon cœur que j'avois quelque chose à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi : vous ne l'auriez peut-être pas goûté. Il me paroissoit à moi sans replique. Pardonnez-moi, ma sœur, je ne puis renoncer à ma résolution : tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projetté, Je penserai à tout ce que vous m'avez dit, & je vous donne ma parole d'hon-

neur, que je ne ferai aucune démarche rélative à cet objet, sans vous en informer : êtes-vous contente ? Il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frere, elle est mon amie, elle aime mon repos, elle se mettra à ma place, elle sentira l'horreur de mon état ; & peut-être, a-t-il ajouté en baissant la tête & la voix, peut-être consentira-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la maniere la plus affectueuse ; je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite : nous nous embrassâmes tendrement. Le Comte de Saint-Sever entra quelque temps après.

Que dois-je craindre, que dois-je espérer, ma tendre amie ? Nous avons gagné du temps, c'est quelque chose ; mais il est si épris de cette créature, si fasciné ! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idée qu'il a de sa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuses.... O ma chere ! il en mourroit de douleur. Son honneur ou sa vie, quelle alternative ! Soutenez-moi, affermissez-moi. Je l'aime, & s'il profitoit de certains moments où mon

cœur eſt tout à l'amitié, je le ſens, je ne lui réſiſterois pas. Comme je déſirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pauvreté & une naiſſance obſcure ! J'irois la chercher & l'amenerois par la main à mon frere. Je fais cas de la naiſſance, parce que c'eſt une obligation de plus d'être honnête ; mais c'eſt au fond un préſent du hazard, ſouvent inutile au bonheur ; & je ſuis bien loin de mépriſer ceux qui n'en ont pas. Rien n'eſt bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere ; reſpectable par ſa vertu, honorable par le nom de ſon mari, elle deviendroit mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle ſeroit pour le Public un témoignage de ſon mérite ; & quand elle ſeroit aimée & portée par une famille, d'où ſa naiſſance ſembloit l'exclure, le Public n'oſeroit point ne la pas reſpecter ; il ceſſeroit bientôt de blâmer mon frere. Mais un état infame, une vie ſcandaleuſe ! Non, ma chere Comteſſe, je ſerois la derniere des femmes, ſi je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie ! Conſolez-moi, plaignez-moi, conſeillez-moi.

LETTRE LIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 20 Mars.

QUels conſeils puis-je vous donner, tendre & ſage amie, que vous ne puiſiez vous-même au fond de votre cœur ? C'eſt lui, c'eſt lui ſeul qui vous a guidée, il vous a bien conduite ; mais vos raiſons ſi ſolides, ſi juſtes, ne pouvoient que gliſſer ſur l'eſprit de votre malheureux frere ; ſa paſſion l'aveugle. La tendreſſe que vous lui avez montrée, ce trait de ſentiment qui m'a fait répandre des l'armes ; le ſouvenir ſacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rappellé ſi pathétiquement : voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, & de ne le pas faire ſans vous en avertir. Continuez, ma chere Comteſſe, à le combler des preuves de votre amitié ; qu'il voie que dans tout ce qui eſt juſte, honnête, raiſonnable, vous ſerez toujours prête à ſeconder, à prévenir

ses désirs ; mais qu'il voie aussi à travers vos tendres caresses une fermeté que rien ne pourra vaincre ; éludez, le plus qu'il vous sera possible, tous les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet ; que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie qu'il lise l'espece d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne pourriez que lui répéter ce que vous lui avez dit ; l'impression seroit moindre, l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens ; & si l'aigreur prenoit la place, tout seroit perdu. Adieu, ma chere amie, vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

LETTRE LX.

De Madame de Saint Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Mars.

JE vous écris dans le trouble & dans le désespoir, ma tendre amie ; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me consulter, sans me le dire, il fut hier chez Léonor, il la traita horrible-

ment, & finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le soir me raconter cette scene ; sur le chagrin qu'il vit que sa démarche me donnoit, il se fâcha, & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cause de moi, & pour mettre fin à mes alarmes ; qu'il ne pouvoit supporter de me voir en proie aux agitations où j'étois livrée ; que le seul moyen de guérir mon frere de cette extravagante passion, étoit de lui en ôter l'objet. Le mal étoit fait, ma chere, les raisonnements auroient été inutiles, je n'en fis point ; mais je prévis ce qui est arrivé. Mon frere sort d'ici, je suis encore émue.... Bon Dieu ! Quelle fureur ! Il a su par cette misérable les menaces de M. de Saint-Sever. Quels emportements ! Sans ma présence, qui même leur étoit importune, je n'ose songer aux excès où la colere l'auroit pu conduire. Mon mari a voulu lui dire tout ce qu'il pensoit & ce qu'il savoit de Léonor ; un regard lancé avec indignation, a été sa réponse. M. de Saint-Sever a continué de lui parler, & lui a demandé d'un ton ironique, s'il faisoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frere, furieux, l'a interrompu, & nous a dit

qu'il n'avoit plus rien à ménager ; que son parti étoit pris ; qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos persécutions ; qu'elle seroit sa femme ; que ses préparatifs ne seroient pas longs ; & qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'à lui. Mes larmes qui couloient en abondance, ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion ; il a fait un pas pour s'approcher de moi ; & tout de suite, se retournant brusquement, il est sorti, & m'a laissée dans l'état le plus affreux. Ah ! chere amie, qui ne succomberoit à tant de maux !

LETTRE LXI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 27 Mars.

JE ne puis supporter l'idée de vous causer du chagrin, ma sœur ; je connois votre ame, je suis sûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari ; vos pleurs m'ont pénétré, vous savez si vous m'êtes chere. Je donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes, & je ne me pardonne pas de vous en avoir

fait repandre. Si l'état violent où j'étois, m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été présente à cette accablante scene. Je vous aime ma sœur, je sais, & ce que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre, quand le cœur parle? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t-il des sentiments que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi? De quel droit? Par quelle autorité? .... Je souffre plus que vous, ma sœur; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir..... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible.... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours; pardonnez des emportements que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentiments de votre mari. Ma sœur, permettez-vous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié?

LETTRE LXII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 27 Mars.

RENONCER à me voir ! Ah ! mon frere, l'avez-vous pu prononcer ? Hélas! je ne ſurvivrois pas à ce malheur ; nom, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur ; vous m'aimez, vous aimez dans votre ſœur les parents que nous avons perdus ; vous raſſemblez pour moi tous les ſentiments que vous auriez pour eux. Ne pardonnerez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous ? Son zele, trop ardent peut-être, a fait ſon crime. Il ſait, mon cher ami, qu'il n'a point de droits ſur vous que ceux de la tendreſſe. Il ne cherche point à en uſurper d'autres ; mais il eſt votre frere, votre ami ; c'eſt à ces titres qu'il s'intéreſſe à vous. Je meurs d'envie de vous voir ; ſi je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, je vous menerois M. de Saint-Sever : nos regrets, nos larmes, notre tendreſſe, effaceroient

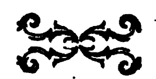
pour jamais le ſouvenir de ces momens affreux ; notre amitié n'en éprouveroit que des tranſports plus vifs ; ne vous y dérobez pas, mon frere.

LETTRE LXIII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Mars.

MA chere, ma tendre ſœur, je ne puis réſiſter aux expreſſions de votre tendreſſe ; mais il m'eſt impoſſible de prendre ſur moi de revoir M. de Saint-Sever. Peut-être ſera-t-il bien aiſe de m'éviter auſſi. Puis-je vous trouver ſeule ce ſoir ? Si vous me le promettez, j'irai chez vous à ſept heures. Je n'y pourrai reſter qu'un inſtant ; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvellé les aſſurances de mon éternelle amitié.



LETTRE LXIV.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 29 Mars.

AH ! ma chere, il n'y a plus de ressources ! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere, son cœur l'avoit rappellé ; mais il avoit exigé que mon mari s'absentât pendant la visite qu'il me voulut faire hier au soir. Malgré tous les reproches de foiblesse que j'eus à essuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaisance. M. de Saint Sever m'avoit promis de me laisser seule, j'en avois assuré mon frere. Il sort effectivement. Le Marquis arrive, il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchements, il me demande ma parole qu'on n'attentera point à la liberté de Léonor ; qu'on ne lui fera aucune violence ; autrement, me dit-il, je serois forcé de manquer à la promesse que je vous ai faite, & je ne pourrois plus retarder...... J'allois lui répondre, M. de Saint Sever entre d'un air moitié plaisant, moitié fâché. Ma surprise ne

put persuader à mon frere que je n'avois pas contribué à le tromper ; un seul regard qu'il jetta sur moi, me dit tout ce qui se passoit dans son ame ; il se leva & voulut sortir. Mon mari l'en empêcha, & lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de sortir de chez lui ; qu'il n'étoit point accoutumé à ces procédés-là ; que ce qu'il lui avoit dit étoit pour son bien ; qu'il ne cesseroit point de lui répéter qu'il se perdoit ; que son honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une séduction épouvantable ; qu'il empêcheroit le deshonneur de la famille ; qu'il ne souffriroit point que son beau-frere fît un mariage abominable ; je ferai, dit-il, enfermer cette créature, & s'il en est besoin, je te ferai interdire. Oh ! ajouta-t-il, ta sœur t'a gâté, je ne te gâterai pas. Tout cela fut prononcé avec une telle volubilité, qu'il n'auroit pas été possible de l'interrompre. Mon frere, d'un air calme, mais fier & dédaigneux, se leve, & me dit : sont-ce-là vos promesses, Madame ? Adieu. Je voulus le retenir, il me repoussa avec indignation, & partit sans m'entendre. C'en est fait, je ne le reverrai jamais ; peut-être avant huit jours le fatal nœud sera

formé...... J'abrege les réflexions, ma chere ; mais que je suis à plaindre ! Nous n'avons plus que les moyens violents à employer ; malheureuse & foible ressource ! Mon frere n'est-il pas son maître ? Si sa résolution est prise, ce que nous empêcherons aujourd'hui se fera dans un mois, dans un an. D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne ? Suis-je ou plus sage, ou plus puissante que la loi ? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'instruire de tout ceci. Hélas ! je n'ai d'espoir qu'en lui, & qu'est-ce encore que cet espoir ? Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie.

LETTRE LXV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 3 Avril.

NOs alarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame ; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne fit enfermer Léonor, & peut-être la peur

qu'elle en a elle-même, l'ont engagé, non seulement à la faire cacher chez une personne de confiance, mais encore à hâter ce mariage. Je sais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches ; tout est prêt....

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois ; ce sont des lettres de Léonor...... Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puissé-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux !

LETTRE LXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 Avril, à une heure du matin.

JE suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre, daignerez-vous encore m'appeller votre frere ? Ferval.... Excellent ami !.... J'ai plongé mes mains dans son sang.... Ah ! ma mort expiera..... Les Chirurgiens assurent que la blessure n'est pas mortelle.... Je suis auprès de lui ; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à

cet ami qui m'a ſacrifié ſa vie ; il avoit pris des précautions pour préſerver la mienne ; ah ! falloit-il que ce fût ſon ſang qui lavât mes fautes, mes horribles fureurs ? Paſſion affreuſe, exécrable...... J'abhorre à préſent le vil & indigne objet...... Ah ! je m'abhorre moi-même.

LETTRE LXVII.

De la Comteſſe à Madame de Narton.

A Paris, 4 Avril.

QUelle criſe, chere amie ! comment vous annoncer, comment annoncer à Madame de Ferval que ſon digne fils a penſé devenir la victime de ſon zele & des fureurs de mon frere ? C'eſt vous, ô Dieu, qui avez conſervé les jours de ce tendre ami ; vous protégiez notre généreux bienfaicteur ! Il n'eſt point en danger ; je dois commencer par-là cet effrayant récit : je dois encore vous dire, pour l'honneur & la juſtification de mon malheureux frere, que c'eſt de lui que je tiens les affreux & humiliants détails que je vais vous rendre. Ferval

vouloit me les dérober ; c'eſt même à ſon inſu que le Marquis me les a faits.

Hier au ſoir, à huit heures, M. de Ferval ſe rendit chez mon frere ; il entra malgré les défenſes que les Domeſtiques avoient reçues de laiſſer entrer perſonne. Il trouve un Notaire, un contrat de Mariage prêt à être ſigné, Léonor, mon frere, & deux autres perſonnes. La colere du Marquis ne tarda pas à ſe manifeſter ſur ce qu'il appelloit l'indiſcrétion de Ferval; mais elle devint bien plus vive, lorſqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de ſigner cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres, lui demanda-t-il d'un air menaçant ? Par quelle autorité venez-vous m'y donner des loix ? Sortez, Monſieur, ou....... Je ne vous demande qu'un quart-d'heure, lui dit Ferval ; paſſons enſemble dans un autre appartement. Quand notre entretien ſera fini, vous ſerez libre de..... Oui, oui, dit mon frere en fureur, paſſons-y ; venez, Monſieur, me rendre raiſon de cet inſultant procédé. Je ſuis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval d'un air doux & tranquille ; liſez les lettres contenues dans ce paquet.

quet. Je ne lis rien, je n'entends rien, que je ne sois vengé ; sortons. Léonor fort inquiete vouloit le retenir : donnez-moi ce paquet, Monsieur, dit-elle à Ferval ; s'il est important que M. le Marquis le lise, je le lui ferai lire, on peut s'en fier à moi ; sortez, de grace, retirez-vous aussi, je vous prie, dit-elle au Notaire, attendons la fin d'un éclaircissement que M. de Ferval juge si nécessaire, & qui ne peut être fait que dans des moments plus tranquilles. Ferval refuse de confier ce paquet à Léonor ; le Marquis l'arrache des mains de Ferval, & le jette au feu : Ferval est assez prompt, assez adroit pour le retirer sans qu'il soit endommagé ; le Notaire veut sortir, le Marquis le retient, & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frere, en mettant l'épée à la main. Ferval, forcé de tirer la sienne, pare plusieurs coups ; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe ; son sang qui sort en abondance éteint la fureur de mon frere. Il veut relever son ami ; il appelle du secours, on vient. Quel est son étonnement quand il apperçoit l'épée de Ferval tombée auprès de lui,

coupée d'un doigt à la pointe. Quelle arme est-ce là, Ferval ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti ?.... J'avois prévu votre violence, mon cher Roselle, lui dit-il d'une voix foible ; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à vos jours ; le combat, une blessure pouvoient m'échauffer & m'emporter hors des bornes que je devois me prescrire. J'ai craint pour vous, & ma vivacité, & votre propre furie ; & je ne suis entré chez vous qu'après avoir pris une précaution qui m'a paru nécessaire pour mettre votre vie à couvert. Mon dessein n'étoit, ni de vous offenser, ni de vous blesser ; je venois empêcher votre malheur & votre honte. Il en est temps encore ; mon amitié, dont vous ne douterez plus, mon sang que vous faites couler, ma vie que je vous ai sacrifiée, exigent au moins que vous ayez la complaisance de lire ce paquet. Ah ! cher ami, dit mon frere en se jettant sur lui, je ne puis songer qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher, arriva ; il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval, & lui donna son appartement : l'état

du Marquis étoit plus affreux que celui de son ami. Il n'y a rien à craindre pour sa vie, le sang qu'il a perdu cause seul sa foiblesse. Le Chirurgien assure que dans huit jours il sera guéri. Après les premiers moments de trouble & de désespoir, Ferval exigea que le Marquis ouvrît le paquet, & qu'il le lût. C'étoient des lettres de Léonor à Juliette, fille de son espece. La misérable y a peint sa bassesse & ses intrigues. Je vous en envoie les copies. Mon frere, frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur ces lettres sur la table. Il se promene à grands pas, la fureur dans les yeux; la vue de son ami, qui de son lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation, s'écrie-t-il! Quelle honte! Il m'écrit, il me prie de venir; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien; non, non, mon ami, que j'expie au moins s'il se peut ma faute, en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirurgien nous fait signe que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous passons dans un autre appartement, & ce fut là que d'une

voix entrecoupée par des ſanglots, mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons, il me donne ces lettres, je les lis & les lui rends en ſilence. Hé bien, ma ſœur, ſuis-je aſſez humilié ? Etes-vous aſſez vengée ? Je me leve, je l'embraſſe, je preſſe ſon viſage baiſſé contre mon ſein, je mêle mes larmes aux ſiennes, & je ne lui parle pas. Après un quart-d'heure de ſilence, de fureur, & d'attendriſſement, il ſe leve ; Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval ; je te dois le prix de tes bienfaits, je dois à ma ſœur.... Eh ! je me dois à moi-même de me venger de cette infame.... Je vais laver dans ſon ſang cette épé teinte du tien.... Arrête, arrête, s'écrie Ferval, eſt-elle digne de ta fureur ? Oublie, mon ami, oublie cet amour funeſte, c'eſt la ſeule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat déshonorant rejailliroit ſur toi..... Je le ſerrai dans mes bras, je le conjurai de ne nous pas quitter, & enfin il prit le parti, après mille mouvemens divers, d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoie auſſi la copie. Elle eſt partie dans l'inſtant qu'elle la reçu ; elle a pris vis-à-vis des gens un air de

fierté, & s'est retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. J'ai emmené le Marquis chez moi; un peu plus tranquille alors, il m'a recommencé les détails de cette cruelle aventure. Je suis restée avec lui jusqu'à huit heures que je suis entrée chez M. de Saint Sever. J'ai si bien prévenu mon mari sur ce qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'envoyer chez lui; nous allons le voir dans deux heures. Adieu, ma chere. Quels assauts? Et quel chagrin pour Madame de Ferval! Elle n'a pourtant rien à craindre, graces au Ciel qui a tout conduit pour le mieux.

---

* LETTRE LXVIII, & I.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Décembre.

TU me fais pitié, ma chere Juliette: aussi pourquoi t'aller confiner dans ce triste château? C'est s'en-

* Cette lettre & les quatre suivantes sont celles dont il est parlé dans la précédente.

sevelir toute vivante : autant vaudroit être un honnête femme ; c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche, enrichis-toi donc : voilà tout ce que j'y sais. Bizac va passer quelque temps dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant, ma chere : il se nomme le Marquis de Roselle ; il est Officier de Gendarmerie. Il a vingt ans, une belle figure, une belle taille, & une fortune considérable. C'est un certain M. de Valville, dont tu te souviens peut-être, qui m'a fait faire cette connoissance ; ce Marquis a le cœur tout neuf, & l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons, il m'a fait des présents magnifiques, & n'en a point exigé le prix. Il veut, dit-il, atteindre par degrés au bonheur. J'ai soin d'entretenir cette flamme respectueuse : je t'assure que je joue d'après nature, la dignité, le sentiment, la délicatesse, &c. & que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel amant peut me faire un sort. Il est d'une extrême générosité : la distance où je le tiens, & qu'il n'ose franchir, entretiendra long-temps son amour. Rien n'est plus plaisant ;

il me traite en Princeſſe, & je le traite en Berger. Ne crois pas qu'il manque d'eſprit, il en a beaucoup ; mais il a le cœur tendre, l'ame délicate ; je ſuis ſa premiere inclination. Il n'a aucune expérience, & ne ſait ce que c'eſt que nos intrigues. Juge, ma chere, quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'apperçoit de rien, tu ſais comme je le mene. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire ſur ces animaux-là. Et puis la peur qu'à ce vieil hypocrite qu'on ne ſache ſes allures, en fait un amant diſcret. J'ai renvoyé tous les freluquets, cela ne mene à rien, & n'auroit pu que me nuire. Juliette, ſonges-y bien ; d'un côté le Marquis, dans l'eſprit duquel il faut entretenir cette idée de reſpect ; de l'autre côté la Roche à ménager ; les recevoir l'un & l'autre, & empêcher qu'ils ne ſe rencontrent ; monter ſon eſprit au ton ſi différent de ces deux hommes ; amuſer chacun ſelon ſon genre ; être tour à tour agréable, douce & décente avec l'un ; vive, capricieuſe & folle avec l'autre ; crois-tu que ce ſoit aſſez d'affaires ? J'eſpere m'en tirer bien. Adieu, ma Juliette.

* LETTRE LXIX, & II.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 7 Janvier.

TU sais, ma chere, toute la peur que m'avoit donnée cette algarade de la Roche : hé bien ! tout n'en a été que mieux. L'amour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire : l'habile créature ! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adresse dans cette crise ; mais cette adresse à bien réussi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir sérieux ? Que je voudrois bien que Bizac pût venir ! Il me feroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival, & que ce rôle seroit nécessaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roselle, qui est pourtant, s'il se peut, encore plus passionné ! Le respect seul retient ses desirs ; mais ce respect lui coûte.... J'acheverai de le subjuguer en lui montrant des vertus..... Tu ris. Oh ! je te jure que je le menerai loin. J'en ai dé-

jà

* *Nota.* Il y a plusieurs lettres de Léonor qu'on n'a point.

fa refusé beaucoup de présents, & ces refus ont produit de plus beaux dons, que je n'ai acceptés que par force. Quelques actions de générosité adroitement faites, de la sagesse sans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais sans foiblesse, achevront sa défaite. Si Bizac ne peut venir, ne lui dis rien. Tu connois le danger des confidents. Je t'embrasse.

---

* LETTRE LXX, & III.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 14 Janvier.

CE Marquis combat plus que je ne le pensois, ma chere. Une sœur dévote, une famille importante, un nom, tout cela forme de terribles obstacles. Il faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modele de lettre que je t'envoie. Je te prie de le copier toi-même, tel qu'il est, avec grand soin; adresse-moi cette lettre, fais-la mettre à la

* Dans cette lettre étoit contenu le modele de celle que le Marquis trouva dans le secretaire de Léonor.

poste ; mais que ce ne soit qu'après m'avoir mandé quel jour précisément elle arrivera à Paris, afin que je puisse dresser mes batteries sur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi-mot, & je ferois tort à ton intelligence, si je t'expliquois mon dessein. Adieu, ma chere.

LETTRE LXXI, & IV.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Fevrier.

LA lettre a produit son effet, ma chere ; malgré cela mon Marquis ne se rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je sais ce que je risque ; mais il est des occasions où il faut savoir risquer. Tant que je resterois Actrice il ne m'épouseroit point. Ne pourrois-tu venir ici ? Tu me serois utile ; il faudroit paroître une femme d'un état honnête, un peu de mes parentes, demeurant en Province, & qui sachant mes malheurs & mes vertus..... viendroit m'arracher aux séductions. Entends-tu cela ? Tâche, tâche, ma Juliette, de me faire ce plaisir. Tu

sens que ma fortune seroit la tienne ; que dans quelque rang que je fusse, tu serois ma meilleure amie, & que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité, j'en saurai prendre le ton. Eh ! que sais-je ? Peut-être alors deviendrois-je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le sont, l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins ? La vertu est affaire de circonstances. Oui, tout de bon, je crois que je m'arrangerois à être vertueuse, jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh ! que cela seroit plaisant !

LETTRE LXXII, & V.

De Léonor à Juliette.

A Paris, premier Mars.

OH ! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant, j'espere que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources, j'ai rallumé tous les désirs, je l'ai amené au point de

me proposer un mariage secret, & je l'ai refusé. Que tu me vas trouver hardie ! Il faut qu'il me donne le nom & le rang de la Marquise de Roselle, je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire, je le tiens fait. Ah ! ma Juliette, quel bonheur !.....

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal...... Quel contre-temps ! S'il meurt, quelle folie d'avoir quitté l'Opéra ! Mais s'il en revient !.... Qu'y gagnerai-je ? Sa famille va l'entourer...... Aussi c'est ma faute, j'ai voulu aller trop vîte...... Pouvois-je imaginer ce revers ? Que j'ai mal fait de refuser le mariage secret ! Il m'offroit les deux tiers de son bien ! Oh ! que j'ai mal fait ! Adieu. Puisse-t-il en réchapper, afin que j'aie le temps de réparer ma sottise.

LETTRE LXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 4 Avril.

AME vile & trompeuse, quelles expressions peuvent peindre l'horreur que m'ont donnée les preu-

vès de tes noirceurs, de ta bassesse!.... Est-il possible, bon Dieu! que ce fût à cette ame monstrueuse que je voulusse sacrifier mon honneur, ma famille, mon être tout entier? J'ai lu, je tiens les lettres que tu as écrites à ta méprisable confidente, à Juliette. Je vois les ressorts que tu as fait jouer pour subjuguer ma raison..... Quoi! dans mon agonie, dans ce temps où réduit par un amour funeste à deux doigts de la mort..... tu ne regrettois que mon bien! Monstre affreux! Eloigne-toi pour jamais de ma vue, je ne pourrois retenir ma fureur: je vengerois sur toi le sang de mon ami. Misérable!.... Quoi! c'est pour toi que j'ai pu verser ce sang précieux! Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie & de ma foiblesse, Sur-tout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre; les caracteres que ta main traceroit me feroient un objet d'horreur.

LETTRE LXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 11 Avril.

MOnſieur de Ferval eſt parfaitement rétabli, ma chere ; ſes forces reviennent chaque jour ; la cicatrice de ſa bleſſure n'eſt déjà plus que la marque reſpectable des ſentiments les plus beaux. C'eſt dans le cœur de mon frere que ſera, & que doit être éternellement une plaie douloureuſe. Qu'il eſt digne de pitié ! A ſes terreurs ſur le danger de Ferval a ſuccédé la joie de la guériſon de ce tendre ami ; le mêlange d'horreur, de repentir & de reconnoiſſance, qui a bouleverſé ſon ame pendant les deux premiers jours, lui donnoit une agitation cruelle, mais moins affreuſe que l'abattement, que la noire mélancolie où je le vois ſe plonger. Il eſt toujours chez moi : Ferval vint hier nous y ſurprendre pour la premiere fois. Quelle attention cet eſtimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter juſ-

qu'à l'idée de sa blessure ! Quelle tendres caresses ne fit-il pas à mon frere ! Il lui proposa mille projets d'amusement. Il ne nous entretient que de nouvelles & de petits événements intéressants ou agréables. M. de Saint-Sever entra, qui lui voulut parler de sa santé ; à ce seul mot je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable, il força mon mari de changer de discours. Mon frere soupiroit, & ne put retenir ses larmes. Il sortit & rentra plusieurs fois. En vérité des secousses si terribles me font trembler pour sa vie, d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations, il ne sera de long-temps susceptible de plaisir. Léonor, à ce que j'ai su, est allée loger dans un quartier éloigné ; elle y a emporté ses meubles & tous les dons de mon frere. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle ! Le Marquis ne s'en informe point, & n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu ma tendre amie ; je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse & de ma pitié. Comment exprimer à Madame de Ferval tout ce que je sens !

Soyez, de grace, mon interprete, & faites-la lire dans mon cœur.

LETTRE LXXV.

De M. de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Paris, 20 Avril.

JE suis dans le plus cruel embarras, chere sœur ; vous savez ce qui s'est passé. Le bonheur de la réussite m'a trop récompensé de mes soins. Mais ce que vous ne savez pas, & ce que j'ai cru ne devoir dire à personne, c'est que, pour avoir les lettres de Léonor, il m'a fallu les payer. Je les dois aux hauteurs mêmes & à l'imprudence de Léonor. Et sans cela je ne les aurois pas eues, car j'avois une invincible répugnance à corrompre des domestiques jusqu'à ce point, & je n'avois pas besoin là-dessus des leçons renfermées dans une lettre de ma mere. Mon cœur seul me les donnoit. Heureusement Juliette, préssée d'argent, s'est adressée à Léonor, & n'en a reçu qu'un refus assez mal coloré. Léonor s'est même cru d'avance avec elle la

Marquise de Roselle. Juliette outrée du refus, & vivement pressée par des poursuites inquiétantes, a prêté aussi-tôt l'oreille aux insinuations de la Femme de chambre de Léonor ; & pour ne pas laisser vendre ses meubles, elle m'a fait offrir les lettres. Trois cens louis en ont été le prix. Je n'avois pas cette somme ; je ne voulois pas m'ouvrir là-dessus à Madame de Saint-Sever : vous en savez les raisons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le temps de choisir mes prêteurs ; je me suis adressé à ce la Roche, dont vous avez su les intrigues & la fureur. Sa colere, qui duroit encore, m'a bien servi. Il m'a prêté, sans intérêt, cette somme, dont il a su la destination ; mais comme il est aussi avare que vindicatif, il me presse de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever, & je vous avoue que je ne pourrois prendre sur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mere ? Vous savez qu'elle m'a fait part de sa répugnance sur les moyens que j'employois. Pouvois-je cependant faire autrement ? Il faudra bien qu'elle le sache.... Donnez-moi votre conseil ;

chere sœur, pour sortir de cet embarras. Répondez moi promptement. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXVI.

De Mademoiselle de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 23 Avril.

LA cause de votre embarras est trop belle, mon cher frere, pour que je ne le partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros, &, ce qui me touche davantage encore, en amie. Vous ne devez point parler de cet emprunt à Monsieur ni à Madame de Saint-Sever. Je sais qu'à envisager la chose sous le premier aspect, ils devroient plutôt payer cette somme que vous ; mais il est des procédés justes qui sont mal-honnêtes, & il me semble que celui-là seroit tel ; parce que vous n'avez pas dû disposer de leur bourse sans leur aveu. Je ne veux point nom plus en parler à ma mere : je sais bien ce que son cœur lui dicteroit, mais elle n'est

pas en état d'être généreuse ; la médiocrité de sa fortune, ce que vous lui coûtez, ce que lui coûte sa maison, qu'elle tient honorablement, ne donnent déjà que trop de motifs à son économie. Je connois l'état de ses affaires, puisque c'est moi qui suis chargée de tous les détails, & je sais qu'elle ne pourroit, sans se déranger beaucoup, vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner ce chagrin ; mais demain je ferai partir pour vous en secret, & par une occasion sûre, mes boucles d'oreilles : elles sont à moi par le don que ma tante m'en a fait en mourant, ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'apperçoive pas qu'elles me manquent ; mais si ma mere me demande où elles sont, je lui dirai l'usage que j'en ai fait, elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice, je vous le fais avec le plus grand plaisir, mon cher ami, d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité, je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes servi, sont un peu hazardés. Il est triste

d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit : je ne puis que gémir de cette nécessité. Quel monstre que le vice, s'il force ainsi la vertu même à emprunter quelquefois ses détours ! Adieu, mon cher frere, je suis bien sensible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez causé d'inquiétude & d'admiration, & que j'ai d'envie de vous revoir & de vous embrasser !

La colere où cette misérable Léonor doit être contre vous, me fait peur. Des êtres aussi corrompus sont capables de tout.

LETTRE LXXVII.

De M. de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Paris, 28 Avril.

QUe vous êtes bonne & prudente, ma chere sœur ! Je suis pénétré du sacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me suis accquitté. Mais

je suis au désespoir de vous dépouiller ainsi. Il est beau, mais il est triste d'avoir l'ame sensible, grande, & généreuse, quand la fortune ne nous seconde pas. Ne craignez rien de Léonor, ces filles sont trop avilies & trop basses pour pouvoir suivre une vengeance. Le Marquis est toujours plongé dans une tristesse sombre qui m'inquiete. Il écrivit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui, & qu'il cherche à réparer, les vont rendre peut-être plus amis que jamais ; j'en suis faché. Valville n'est pas digne d'être l'ami de Roselle. Mais cet infortuné Marquis cherche à s'accrocher à quelque chose. Je sens qu'il doit se trouver dans un vuide affreux : je le plains. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur, ma chere sœur, ma tendre amie, & je vous renouvelle tous mes remerciements.



LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 27 Avril.

M'Abandonneras-tu, cher Valville? Je ſuis puni, je ſuis humilié, tu dois être aſſez vengé. Je reconnois & j'abjure tous mes torts; je t'en demande pardon. Ah! mon cher, que je ſuis malheureux! Le vil objet d'une paſſion qui m'a cauſé tant de maux n'en étoit pas digne, je le ſais: je l'abhore aujourd'hui; mais mon cœur ſaigne encore. Viens me voir, cher ami, redonne-moi la force que j'ai perdue; j'eſpere beaucoup de tes ſecours, & je ſens que j'en ai beſoin.

LETTRE LXXIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 27 Avril.

JE penſois bien, mon cher Marquis, que ta bouderie ne dureroit pas.

Cette petite épreuve te rendra ſage ; je ſuis bien aiſe que tu l'aie faite. Te voilà au reveil d'un ſonge extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce ſoir, & je te préſenterai demain chez Madame d'Aſterre ; c'eſt une femme charmante, elle a des ſoupers divins, une maiſon délicieuſe. Mais au moins, mon cher, plus de ſentiments romaneſques ; il ne ſeroit plus poſſible de ſe mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu, cher Roſelle, tu es ma foi plus heureux que ſage.

LETTRE LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 29 Avril.

HE bien, mon cher Marquis, tu veux donc donner dans tous les excès ? Je t'avertis que celui de la miſanthropie eſt le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux paſſionné. Je te mene hier chez la Marquiſe d'Aſterre ; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies femmes ; la Marquiſe te fit des prévenan-

ces qu'un autre acheteroit bien cher, & tu ne daignas y répondre que par la plus froide politesse ; pas une épigramme, pas une saillie. Tu fus d'une stupidité qui me deconcertoit, qui m'anéantissoit. Je t'y avois annoncé, tu n'y pouvois paroître sous de meilleurs auspices. Elle est aimable cette femme, & j'ai balancé quelque temps entr'elle & Madame de Clarival. Mais par des raisons de convenance, j'ai donné la préférence à celle-ci, & je me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme : voilà mes principes. Je sais allier l'honneur & les plaisirs. Allons, allons, reviens à toi, reviens à nous, rentre dans le monde, je te donne encore rendez-vous demain chez Madame d'Afterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme ; je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, Marquis, de te ménager si généreusement une place désirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables, que peut-être j'aurois dans quelque mois arrangée pour moi-même. Bon soir, cher Marquis ; à demain.

LETTRE

LETTRE LXXXI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 Avril.

JE te rends graces de tes soins, cher ami ; je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes ; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie.... J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre, mais que je souffre, & que mon erreur me rendoit heureux !... Ah ! pardonne, ami, ce regret d'un bonheur qui n'est plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas ! il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entiere ? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres......j'irois.... je reprendrois mes fers, & me trouverois encore

moins malheureux que je ne suis. La misérable ! Je la haïrai, je l'espere ; je la méprise. Mais je croyois la haïr, la détester, je m'apperçois que la colere m'aveugloit. Oh ! Léonor ! Léonor ! . . . . . .

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où j'étois m'a fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre ; mais tu verras l'état de mon ame. Aies-en pitié, cher Valville ; songe qu'il n'est peut-être rien de si cruel, de si humiliant, que d'être contraint de haïr & de mépriser ce qu'on a passionnément aimé ; je crois que l'amour-propre prête encore des traits à l'amour pour désespérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées sont si confuses, que je ne puis m'en rendre compte. Si tu savois les divers mouvements qui bouleversent mon ame ; la rage, l'amour, la honte, y font naître successivement des desseins dont je rougis après un moment de réflexion. . . . . .

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera sur moi plus que la raison ; j'aimerois mieux mourir que de la revoir. Si je m'occu-

pe d'elle, ce n'eſt que pour la bannir de ma mémoire, car je réponds de moi à préſent ; mais la plaie ſaigne encore, il faut la refermer. Ce ne ſera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reſte de ma vie, la cruelle épreuve que j'en ai faite me le rend odieux ; & quand je ſerois libre, les femmes dont tu me parles, ne me toucheroient point. Eh ! quels ſentiments veux-tu que j'aie pour Madame d'Aſterre ? Je ſuis honnête homme, elle doit être vertueuſe ; je n'entends rien à tes arrangements : le ton qui regne dans ſa maiſon eſt trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de Madame de Clarival ? ſon état & ſon maintien me l'ont fait croire une femme reſpectable. N'es-tu pas l'intime ami de ſon mari ? Permets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle ſociété. J'irai chez ma ſœur, je reſterai chez moi, je te verrai, cela me ſuffit. Je ſens que je joue un triſte perſonnage dans le monde, & je ne puis le ſouffrir. Viens me voir demain ſi tu peux, & diſpenſe-moi de retourner chez Madame d'Aſterre.

LETTRE LXXXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 30 Avril.

QUelles fausses idées tu te fais, mon cher ami ! Elles n'ont pas le sens commun ; personne ne pense comme toi, cela est pitoyable. Vis avec les vivants, sois heureux, sois tranquille, amuse-toi : voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que Madame d'Asterre t'a distingué, malgré ton triste & froid maintien ? Elle m'a demandé si tu ne reviendrois pas ce soir chez elle ; & je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gauloises as-tu donc ? Eh ! sans doute, elle est vertueuse, cette femme ; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne sais pas, je le vois, ce que c'est que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement, choisit parmi les femmes les plus aimables celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'esprit, ne doivent pas seuls

le décider. Il faut encore trouver les convenances ; voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter ; si l'on en peut faire un ami ; si sa maison n'est point triste & ennuyeuse ; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses se trouvent-elles réunies, on cherche à plaire à la Dame ; si l'on ne réussit point après quelques semaines, on tourne ses vues ailleurs ; si l'on réussit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour son mari, la constance autant qu'il est possible...... & qu'elle même l'observe ; mais en cas qu'on s'ennuie l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme est d'être fidelle à cet amant tant qu'elle n'en aime pas un autre, de n'en avoir qu'un ; de conserver les dehors, & d'avoir pour son mari les meilleures manieres ; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il est impossible de le chasser ; de ne point s'informer de ses liaisons ; de tourner même à l'avan-

çement d'un mari qui sait vivre, les amis qu'on s'est fait par ses agréments, &c.; & c'est ce qu'on appelle une femme aimable, une femme importante, une femme qui peut beaucoup, une femme qu'il faut avoir, ou avoit eue. Ne sais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule sur le plaisir, qu'il est le pivot des plus grandes affaires, & qu'il faut le sentir ou le feindre? Mais je rougis pour toi, Marquis, d'ignorer ces premiers éléments de la société du grand monde. Où diable as-tu donc vécu? En Province apparemment, car je ne te soupçonne pas de t'être retréci à Paris dans quelques cotteries bourgeoises. Je t'irai prendre ce soir, & je te veux absolument remener chez Madame d'Asterre. Secoue tes idées noires. Adieu, mon ami.

LETTRE LXXXIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton

A Paris, 22 Avril.

VOus méritez bien, chere amie, que je vous prouve, au moins

par mon attention à vous donner de nos nouvelles, toute ma reconnoissance. Mon frere est toujours à peu près de même, & ne me quitte presque point. Vous savez combien je trouve de douceur à le voir ; mais je sens qu'il lui faut des dissipations & des plaisirs que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à suivre M. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune Dame où se rassemble, m'a-t-on dit, une société extrêmement agréable. Il y fut, & en revint aussi triste qu'il y étoit allé. Il se promene seul, il rêve, il soupire, & ne parle presque point. Sa santé ne se rétablit pas ; il a des maux d'estomac qui m'inquietent. Oh ! ma chere, quels tyrans que les passions ! Je suis pourtant charmée qu'il n'ait pas suivi mes projets, & épousé Mademoiselle de Saint-Albin. Le croiriez-vous ? Cette fille si douce, si bien élevée, si réservée, & que je regardois comme un trésor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à son mari. Elle n'est plus la même, son caractere est devenu d'une aigreur & d'un entêtement insurportables

c'eſt un vrai tyran domeſtique. Elle a commencé par chaſſer tout ce qui rempliſſoit depuis ſi long-temps la reſpectable maiſon du Baron d'Orby. Un pauvre Valet de chambre, qui avoit ſervi fidelement le pere & le fils pendant cinquante ans, eſt renvoyé comme les autres, & n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire; elle s'eſt brouillée avec ſon beau-frere, & avec une parente de ſon mari, âgée, infirme, qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans, qui avoit rendu des ſervices à ſa famille, & qui ſe trouve forcée de ſe retirer dans un Couvent, ſans avoir aſſez de fortune pour s'y donner les commodités néceſſaires. Madame d'Orby l'a en quelque ſorte chaſſée pendant que ſon mari étoit abſent. A ſon retour il a été furieux, il a écrit à cette Demoiſelle pour lui faire de tendres excuſes, & la prier de revenir; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout, que de s'expoſer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puiſſe être plus dure & plus opiniâtre que cette Dame; elle fait une dépenſe exceſſive pour elle,

elle, car elle s'embarraſſe peu des autres. Sa maiſon eſt pleine de confuſion & de déſordre. Elle ſe fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de ſon mari ; & avec tout cela elle ſe croit d'une vertu ſublime, parce qu'elle ne met point de rouge, & qu'elle ne va point aux ſpectacles. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle obſerve exactement, & croit qu'il n'y a qu'elle d'eſtimable. Enfin cette pauvre Demoiſelle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu graces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes deſſeins ; & j'ai vu que vous aviez raiſon. Oh ! que je voudrois bien une belle-ſœur de votre main ! Mais bon Dieu ! il n'eſt pas temps d'y ſonger.

Adieu, ma très-chere amie ; je vous embraſſe & vous chéris ; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Madame & de Meſdemoiſelles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur ſociété ! Ma reconnoiſſance pour cette famille ſera éternelle.

LETTRE LXXXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

À Varennes, 25 Avril.

VOtre cœur doit bien souffrir, ma chere Comtesse, de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre, & son mal sera long ; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraignez point, la liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs ; hé bien ! il ne faut point lui faire violence là-dessus, ils lui seroient encore plus insuportables ; le temps, le temps, voilà le grand consolateur, car la raison..... Laissez-le vivre à sa fantaisie, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne fera plus de sottises. Sa santé m'inquiete ; je voudrois qu'il fût à la campagne, cette dissipation que donnent les champs & le bon air, est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis fâchée, ma chere, du malheur qu'éprouve M. le Baron d'Orby

dans son nouveau lien ; je le connois & je le plains, c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empêcher d'être bien-aise que vous soyez désabusée sur le compte de sa femme. Voila le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit & endurcit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession ; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles, les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minucieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres, & impitoyables : voilà leur caractere. D'où cela vient-il ? Peut-être d'un mauvais fond ; mais le fond fût-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que Madame d'Orby l'a reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété, de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts ; on n'a pas

cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur ni son esprit ; la superstition y a pris la place de la religion ; l'orgueil, celle de la grandeur d'ame : elle n'a jamais rien lu ni rien su. Les petites austérités de son couvent, sa toilette & sa musique ont été ses seules occupations ; on lui a dit que tant qu'elle auroit un air severe avec les hommes, qu'elle ne parleroit point, qu'elle se tiendroit bien droite, & qu'elle seroit bien coëffée, elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru, & ne s'est mariée que pour être sa maîtresse, & prendre sa revanche du temps de gêne qu'elle a passé ; s'embarrassant fort peu quel seroit sont mari, qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage, & auquel sûrement elle n'avoit j'amais parlé auparavant. Voilà l'histoire de son éducation : vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter, ma chere , que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frere soit heureux, ne lui cherchez point une femme élevée de la sorte. Défiez-vous de ces éducations austeres, & trouvez-lui une femme aimable. Il en

eſt ; mais la fortune ſemble jalouſe de la nature, & n'accorde ordinairement ſes dons qu'à celles que le Ciel a privées de mérite & de graces. Puiſſiez-vous trouver pour ce cher frere tous les avantages réunis ! Il en ſera digne, vous verrez.

LETTRE LXXXV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 29 Avril.

QUe vous peignez bien, ma chere, & que vous me rendez ces prétendues dévotes mépriſables ! M. d'Orby, outré des mauvais procédés de ſa femme, veut qu'elle aille dans un couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien malheureux, lui qui, pour trouver une femme de tout point accomplie, avoit cru ne pouvoir la chercher qu'au fond du cloître ! Malgré cette injure qu'il faiſoit à toutes les meres qui élevent leurs filles, je plains ſon erreur & ſa bonne foi, & je le plains d'autant plus ſincérement, que j'avois été ſéduite com-

me lui à la vue de Mademoiselle de Saint-Albin. Votre esprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela acheve de me persuader qu'il faut avoir vécu dans le monde, & l'avoir beaucoup vu pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire ; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, & j'emprunterai vos yeux. M. de Valville a proposé à mon frere d'aller passer huit jours à la campagne chez Madame d'Asterre. Il ne le vouloit pas ; mais d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, & il est parti ce matin. J'augure bien de cette partie de plaisir, & j'espere qu'à force de soins nous le guérirons. M. de Ferval couronne son ouvrage par ses assiduités : ce jeune homme est charmant. Je lui parle quelquefois de ses sœurs, il les aime avec la plus vive tendresse, & il a pour sa mere la plus grande vénération : cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union si rare est respectable ! Adieu, ma très-chere amie ; je ne vous parle plus de mon amitié,

LETTRE LXXXVI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 3 Mai.

PArdonne, ami, mon départ précipité. Mais en vérité il ne m'étoit plus possible d'y tenir. Quoi ! c'est-là ce qu'on appelle la bonne compagnie! Hé bien, aprends que Léonor, toute méprisable qu'elle est, me paroît, ainsi que ses pareilles, moins méprisable que ces femmes-là. Ces sortes de filles font leur métier, elles s'affichent pour ce qu'elles sont ; malheur à qui s'y trompe, malheur à moi qui m'y étois si cruellement trompé ; mais tes femmes!.... Ah ! mon ami, ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir estimer ? Quoi ! joindre l'hypocrisie de la dignité à la bassesse du crime, sans en rougir ; sans en avoir de remords ! Traiter de gentillesse l'adultere, la perfidie, n'avoir pas même l'idée de la vertu ! C'est le caractere le plus abominable qui soit dans la nature. Je t'avoue que

la curiosité, autant que tes efforts, m'a déterminé à te suivre chez Madame d'Asterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde, je les ai vus ; mais loin de me plaire, ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta Madame de Clarival ; je m'y connois, mon ami, & je t'assure que tu ne l'aimes point, & qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité & le désœuvrement, & l'on prend cela pour l'amour, pour cette passion terrible qui nous ôte presque l'usage de la raison, & rend en quelque sorte nos fautes excusables ! Mais ces sortes d'*arrangements*, comme tu les appelles, quand même ils ne seroient pas criminels, sont la plus sotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petitesse en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas, & de traîner par tout à sa suite une femme dont on rougit intérieurement ; mais qu'on affiche par air ! Je te le répete, c'est le temps le plus sottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de ta conquête & de ta constance apparente sans doute : tu trouves commode d'avoir cette maison : vous

vous payez reciproquement ces avantages par des soins qui vous coûtent, je m'en suis apperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu t'ennuierois beaucoup s'il te falloit passer deux jours à la campagne avec elle ; mais que si elle l'exigeoit, tu lui devrois ce sacrifice ? Ce sacrifice ! Eh ! peut-on en faire à ce qu'on aime ? Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaisirs ? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour ? Quoi ! tu redoutes pendant deux jours une présence dont un amant feroit son bonheur ! Si tu as jamais aimé, mais non à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête-à-tête ? Ah ! mon cher, je te le répete, tu n'aimes point ; laisse donc là cette intrigue bassement criminelle. Quoi ! tu trahis de sang froid M. de Clarival, ton ami, qui t'a rendu les plus grands services, tu me l'as dit ! Pour prix de son amitié tu séduis sa femme que tu n'aimes pas ! C'est l'outrage le plus sanglant que tu lui puisses faire. Pardonne, cher Valville ; mais de bonne foi est-ce là le rôle d'un honnête homme ? Ce n'est point un prédicateur qui parle. Je sais que ce ton ne me réussiroit pas

avec toi ; c'eſt en homme du monde que je te dis qu'il n'eſt guere de crimes plus atroces que celui-là ; qu'il entraîne après lui l'impoſture, la trahiſon, le malheur des familles, & leur déshonneur. Ne me parle jamais de Madame d'Aſterre. Elle m'a fait des avances indécentes, & je t'avoue que c'a été pour m'y dérober que je ſuis parti ce matin avant que perſonne fût levé. Elle penſera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarraſſe peu, & j'aime mieux paſſer à ſes yeux pour être ridicule, que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent ſéduire. La femme d'autrui ne m'inſpire que du reſpect quand elle en eſt digne, ou du mépris quand elle ne l'eſt pas. En éloignant même l'idée du vice (qu'il n'eſt cependant pas facile à écarter) comment compter ſur la fidélité d'une femme qui n'eſt pas fidelle à ſon mari. J'ai eu de grandes foibleſſes, mon ami ; hélas ! elles feront le malheur de ma vie ; mais j'ai au moins la conſolation de n'avoir à me reprocher que des foibleſſes. Mon cœur, trop tendre, n'eſt point gâté. Et je te le répete, Léonor, cette infame Léonor,

que je dois détester, que j'aime peut-être encore, mais que je méprise assez pour ne la plus craindre, Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maison, cela m'est impossible ; mais tu peux compter sur un secret inviolable : je me le dois à moi-même.

LETTRE LXXXVII.

De Valville au Marquis.

A Montesson, 5 Mai.

OH ! ma foi, Marquis, voilà qui est fini ; dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai plus rien à te dire, ni rien à faire pour toi, tu es un homme noyé. C'est dommage pourtant, tu aurois réussi dans le monde. Une naissance distinguée, une grande fortune, de l'esprit, une jolie figure & des graces ; voilà ce que tu vas enfouir. Ta maudite passion pour Léonor, & ta maladie, ont affoibli ton cerveau. Je m'en suis apperçu à la longueur de ta lettre pastorale ; car quel autre nom lui donner ? Ne m'assassine plus de pareilles épîtres. Je ne vais

jamais au ſermon, parce qu'il m'ennuie ; mais des épîtres de cette eſpece ſont un guet-à-pens. Je ſuis fâché de ton état, & ce n'a été qu'en avouant cet état à Madame d'Aſterre, que j'ai pu te ſauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh ! ne crains pas, je ne te propoſerai pas d'y retourner, tu m'as guéri de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'as donné une humiliation terrible, & j'ai eſſuyé mille brocards à ton ſujet ; qu'auroit-ce été ſi l'on eut vu ta lettre ? Adieu, mon ami, reſtaure-toi par de bons conſommés, donne à tes idées une couleur plus gaie, monte ta raiſon & tes mœurs au ton de ton ſiecle : cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs* ! Quelle mauſſade expreſſion employé-je-là ! La contagion me gagne. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 6 Mai.

L'Amour m'a égaré, & l'amitié me corrompoit ! Ah ! Valville, tu

tournes mes réflexions en ridicule. Et qu'ai-je donc dit que la nature n'ait mis dans tous les cœurs, & qui ne doive être dans le tien ? En revenant d'une erreur, ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, & de m'épancher dans le ſein d'un ami ? J'ai fait des fautes : il ne me reſte que la conſolation d'en profiter ; ne me l'envie point. A la vue de mes foibleſſes, mon ame ſe pénetre de plus en plus des principes & des ſentiments qui ont empêché qu'elles ne devinſſent criminelles. Avec quel plaiſir je vois que mon cœur eſt reſté droit & pur au milieu de mes égarements ? L'honnêteté, le goût du bien & de la vertu s'y étoient heureuſement conſervés. C'eſt à ces ſentiments précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma paſſion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient ſur moi des amis, une ſœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur inſu un mariage qui feroit à préſent ma honte & mon déſeſpoir : c'eſt à ces ſentiments que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie.... d'avoir laiſſé entre ſes mains des dons multipliés, dont une baſſe vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée :

c'est à eux que je dois de n'avoir pas cédé aux derniers & violents efforts de l'amour, lorsqu'il me portoit à subir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé sa bassesse ; c'est à eux aussi que je dois ma juste aversion pour ces liaisons adulteres, qui font vos amusements & vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le monde, ce sont-là presque les seules actions dont je puisse m'applaudir. Quel est donc le charme des actions honnêtes ? Tu en as fait sans doute : réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions mêmes leur récompense ? N'as-tu pas goûté une satisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur ? Avois-tu éprouvé quelque scrupule avant que de faire le bien ? As-tu senti quelque remords après l'avoir fait ? Non, mon ami, le bien est bien, même pour l'ame des méchants. J'ai vu que les passions ne faisoient qu'agiter & troubler l'ame : j'ai vu que vos plaisirs ne faisoient que l'étourdir & l'enivrer : la vertu, au contraire, la calme, la satisfait, la rend heureuse, parce qu'elle la rend contente d'elle-même ; & ce ne peut être-là l'ouvrage que de la vertu. Les passions n'ont

qu'un objet ; les plaisirs n'ont qu'un temps : la vertu embrasse, pour ainsi dire, tout l'homme ; elle remplit toutes ses destinations de citoyen, d'époux, de pere, d'ami ; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Est-ce donc dans les passions & dans les plaisirs, ou bien est-ce dans la vertu qu'il faut que je cherche le bonheur ?

Valville, je t'ennuie : cesse de me lire ; c'est pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre sur un mépris absolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains, vous voudriez anéantir jusqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en servez point : vos bouches profaneroient ce nom sacré. Mais s'il y a dans la société des devoirs à remplir, des droits à respecter, des regles à suivre, il faut des mœurs. Je ne parle, ni de la religion, ni des loix : ces deux sujets passent mes forces, je suis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre ; je ne parle que d'une morale dont tout homme est bientôt instruit & convaincu, s'il l'étudie

& la juge de bonne foi. Tu m'annonces, avec un air d'assurance & presque d'oracle, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de son siecle. Et moi je te dis, sans vouloir faire le censeur à l'âge de vingt ans, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de la droite raison & de la saine morale, qui sont de tous les temps & de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses freres, le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit le systême de sa conduite à prendre le ton de son siecle, & à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir, ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manieres & d'étiquette? Et voilà où vous êtes, vous tous gens du bon ton : rapportant tout à un vain desir de plaire, enivrés de prétentions puériles, & de petits succès; toujours agréables, toujours brillants, vous ne connoissez pas les grands devoirs : vous ne connoissez pas les liens sacrés qui étendent & fortifient notre
être:

être : vous n'aurez jamais ni patrie, ni amis, ni femmes, ni enfants. Oui, mon ami, avec tes maximes on sera l'homme des soupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour : avec des vertus & des moeurs, on sera l'homme de la patrie, & si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur ; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir des lumieres avant le temps, & d'oser en faire usage. Adieu, Valville.

LETTRE LXXXIX.

De la Comtesse de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 4 Mai.

MOn frere est de retour d'hier, ma chere amie : je ne sais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai ; je l'ai trouvé d'une tristesse & d'une langueur qui m'inquiétent sérieusement. Il faut prévenir les suites que son état pourroit avoir. Mon

Médecin conseille les eaux de Plombieres ou de Bains. * Je préfére ces dernieres, parce que mon frere sera près de vous, & que je n'en aurai pas d'inquiétude. Je vous prie, ma très-chere, de lui trouver un appartement commode; il ne pourra loger dans votre château, parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même, & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu, ma chere amie, j'envie le sort de mon frere, puisqu'il vous verra plutôt que moi.

LETTRE XC.

De Madame Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 7 Mai.

QUe vous me faites de plaisir, ma chere Comtesse, en m'annonçant votre frere! Et pourquoi ne pas loger chez moi? Je prends les eaux tous les ans, on me les apporte ici, & elles y sont tout aussi bonnes. Je ne suis qu'à une demie-lieue de la fon-

* *Nota*. Bains est situé à quatre lieues de Plombieres en Lorraine.

taine. Quoi qu'il en soit, pour suivre vos intentions, j'ai retenu un logement commode, & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre possible pour l'amuser ; c'est peut-être-là l'essentiel. Le cœur guéri, l'estomac guériroit bientôt ; si les plaisirs factices de Paris ne lui ont pas émoussé le goût, les nôtres, tout simples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de Madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

LETTRE XCI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Mai.

MOn frere partira demain matin, ma chere amie, pour vous aller trouver. Il est bien heureux pour lui & pour moi qu'il soit à portée d'éprouver les bontés que votre tendre amitié nous assure. Sa mélancolie vous touchera ; j'espere encore plus de vos obligeantes attentions que des eaux. L'aimable M.

de Ferval eſt du voyage. En vérité c'eſt un digne ami. C'eſt lui qui a fait tous les apprêts néceſſaires pour cette route. Son zele ne ſe dément point. Mon frere vous ſupplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous ; ſon Médecin lui a perſuadé que la meilleure façon de prendre les eaux, c'eſt d'aller boire tous les matins à la ſource. Il compte bien vous voir chaque jour, & ce ſera ſon plus grand plaiſir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce ſeroit faire outrage à votre amitié. C'eſt avec une joie extrême que je le vois partir. J'eſpere qu'à ſon retour ſon corps, ſon eſprit & ſon cœur ſeront guéris : du moins il ne peut-être en de meilleures & de plus habiles mains.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.



LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

Par Madame E. D. B.

NOUVELLE ÉDITION.

SECONDE PARTIE.



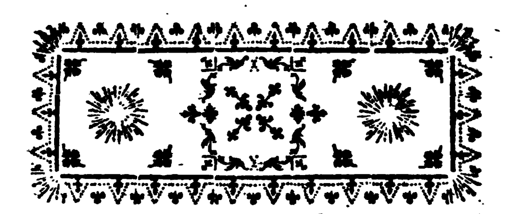
A LONDRES,

Et se trouvent

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, grand'Salle du Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXVII.



LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

LETTRE XCII.

Du Marquis à Madame de Saint Sever.

A Varennes, 6 Juin.

MADAME de Narton vous a appris notre arrivée, ma sœur. La route m'a fait du bien ; j'espere beaucoup des eaux, de l'air de ce pays, & de l'agrément que Madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire aussi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'est point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille est ici

depuis deux jours, elle me paroît aimable ; sa mere & les sœurs ont une amitié si tendre & si vraie pour le cher Ferval, que le spectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus respectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoiselles sont jolies ; l'aînée sur-tout a une physionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'esprit & de douceur. Il me paroît que c'est la favorite du frere, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles sont peu riches, à ce que m'a dit Madame de Narton, parce que la Coutume de cette Province ne donne presque rien aux filles ; c'est un reste de barbarie que je déteste. Je plains ces jeunes personnes. Voilà, chere sœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événements. Les buveurs d'eau s'y rassemblent, il en arrive beaucoup chaque jour. Donnez-nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, & votre mari aussi.

✤

LETTRE XCIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 9 Juin.

VOus me tranquillisez, mon frere, de m'apprendre que vous vous trouvez déjà mieux. Votre lettre m'a fait un plaisir infini ; ne songez qu'à vous amuser, & profitez des bontés de notre excellente amie, pour vous procurer des plaisirs simples & champêtres ; vous les préférez aux plaisirs bruyants, & vous avez raison. Je suis charmée que la société où vous vous trouvez, vous paroisse agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Je plains comme vous le sort de ces jeunes Demoiselles ; autrefois le mérite & les graces tenoient lieu de fortune. Il n'en est plus ainsi ; j'en suis fâchée pour l'honneur de notre siecle, & pour son bonheur...... Mon mari vous embrasse, & vous exhorte à vous bien réjouir, & moi, mon cher, je vous prie de m'aimer toujours.

LETTRE XCIV.

De Madame de Nanon à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 Juin.

NOtre malade va bien, ma chere Comtesse, & je vous assure qu'il n'est point triste. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous assîmes tous sur le gazon, & nous jouâmes de petits jeux qui l'amuserent. Mademoiselle de Ferval avoit mis beaucoup de gages : pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, & chante avec des graces si naturelles, qu'il est impossible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fut, & chanta avec elle un duo. Le soir il l'engagea à chanter encore ; elle, sa sœur cadette & M. de Ferval firent un petit concert, dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talents dans nos rochers. C'est aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à présent, & que ces Dames ont la complaisance de

se lever de très-grand matin pour se promener avec moi, il m'a dit qu'il essaieroit de m'imiter, & que tout considéré, il aimoit mieux rester chez moi que d'aller seul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaisir. Vous savez, ma chere, le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuse aventure a altéré son caractere, mais il peut revenir dans son état naturel. Nos jeunes personnes sont gaies avec esprit & décence ; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue, ma chere Comtesse, que je serois au comble de la joie si le Marquis étoit assez heureux pour s'attacher & pour plaire à Mademoiselle de Ferval. Ils sont aimables l'un & l'autre ; le hazard les a rassemblés, je laisserai faire cet heureux hazard & ne m'en mêlerai pas ; je gâterois tout. Mais je vous instruirai des mouvements de votre frere ; fut-il mille fois plus fin, je les démêlerai. Mademoiselle de Ferval a l'esprit formé, l'ame sensible, & le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas non plus ; mais je verrai sans voir. Il faut que je compte bien sur la noblesse de votre ame, ma chere Comtesse, pour vous communiquer une telle pensée

Cette charmante personne n'a presque pour dot que son mérite, sa vertu & sa beauté ; car le peu de bien qu'elle espere n'est rien en comparaison de la fortune du Marquis. On ne manqueroit pas de dire, en langage du monde d'aujourd'hui, qu'il feroit une sottise. Mais moi qui suis peut-être plus intéressée que tous les gens qui parleroient ainsi, puisque je ne regarde de vrai bien que le bonheur, & que d'ailleurs la richesse de votre frere le met au-dessus des considérations auxquelles on est quelquefois forcé de descendre ; moi, vous dis-je, je soutiens que cette union rendroit son fort digne d'être envié de tous les gens qui savent penser & sentir. L'économie de Mademoiselle de Ferval & sa simplicité pourroient encore, en les calculant bien, être un supplément de dot. Elle conduit la maison de sa mere ; c'est elle qui depuis deux ans est chargée de tous les détails, elle s'en acquitte avec une aisance étonnante ; à peine s'en apperçoit-on. Je tiens de Madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre & de tranquillité chez elle, que depuis le temps où sa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les Domesti-

ques l'adorent ; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien, à peu de frais, à quelques familles de son voisinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaisance, petits par eux-mêmes, grands par les motifs qui les lui font faire, & par l'effet qu'ils produisent. Ces soins coûtent plus à son activité que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir sa bourse aux malheureux quand on est riche, ne devroit pas être un grand effort ; mais savoir supléer par son habileté au défaut de richesses pour les soulager, il me semble que c'est une double générosité.

Adieu, chere Comtesse ; mon espérance pourra s'évanouir, car elle n'est peut-être fondée que sur mes souhaits : mais qu'importe ? Les projets agréables font toujours passer d'heureux moments, & je ne puis regretter le temps que j'emploie à prévoir ou à désirer des actions honnêtes, encore moins à m'en entretenir avec vous.



LETTRE XCV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 7 Juin.

J'Aurois été bien humiliée, ma chere amie, si vous n'aviez pas jugé de mes sentiments par les vôtres. Votre projet est le mien. Mon frere est assez riche pour ne songer, en se mariant, qu'à se rendre heureux. Quand même il auroit moins de fortune, dès que je le saurois au dessus des besoins, j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont données nos moeurs présentes, forcent de penser à la fortune, sur-tout dans le mariage. Lénormité de nos dépenses fait rapporter tout à soi, double le fardeau, & ferme, de la part même des peres, les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des besoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien, & qui s'aimeroient, me paroitroient fort à plaindre, parce qu'el-

les seroient imprudentes de se marier; & malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frere n'est point dans cette situation : riche comme il est, je le trouverois trop heureux d'assurer son bonheur, en faisant celui d'une femme bien née, vertueuse & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler ; il me semble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids : au reste, vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire dans cette circonstance. Voulez-vous bien assurer mon frere de mon amitié, & Madame de Ferval de mon respect ? Elle m'en inspire un sincere. Il faut de grands talents pour former des enfants comme elle a formé les siens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non-plus, je vous prie.

LETTRE XCVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 19 Juin.

EN vérité, ma sœur, je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis

plus le même ; ma santé se fortifie tous les jours, & je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis long-temps. L'air de ce pays est admirable. Je suis resté chez Madame de Narton, les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette société à celles que j'avois vues !

Ne croyez pas que nos plaisirs soient coûteux ou recherchés ; rien n'est plus simple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte, parce que l'occasion seule les fait naître, les varie chaque jour, & que nous ne prévoyons rien. Mesdemoiselles de Ferval, qui sont l'ame de nos amusements, ont un agrément, une finesse, une bonté que je chéris. La bonté semble être une qualité héréditaire dans cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux, ma sœur, vous faire partager le plaisir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons, justes & honnêtes, c'est

de leur faire du bien. Ah ! si les hommes savoient combien peu coûtent les vrais plaisirs !

Un Colporteur entra dans la cour du château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda Madame de Ferval, & la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista ; on le fit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salue Madame de Ferval avec un air de respect & de saisissement. Que me voulez-vous, mon ami, lui dit-elle ?

Il bégaie ; il ne peut parler, & lui présente une bourse. Voilà, dit-il, Madame ; ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt..... Il y a dedans sept mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent ?

Il est à vous, Madame.... Il est à vous, bien à vous.

A moi ?

Oui.... Vous le savez bien.... Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez assurément,

mon cher, je n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris ; & si c'est une restitution....

Oh ! non, non, Madame, vous m'avez prêté..... Vous savez..... Il vous souvient....

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire, vous me prenez pour une autre assurément ?

Oh ! Madame, pourrois-je prendre une autre pour Madame de Ferval ! Il avoit les yeux pleins de larmes, & la pressoit toujours de prendre la bourse.

Je ne puis recevoir cet argent, mon cher, il n'est point à moi.

Quoi ! Madame, vous ne me reconnoissez pas ! Ah ! je le vois bien...... Vous avez oublié le petit Jaco...... ce pauvre orphelin..... qui avoit une petite malle..... qui vous portoit des épingles.....

Est-il possible ! Quoi ! vous êtes cet enfant ?...

Eh ! oui, Madame ; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans....

Hé bien ?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé ; j'ai eu bien de la peine, mais enfin j'ai

gagné du bien avec ces vingt-quatre livres, qui ont été mon unique fonds.

Et combien avez-vous gagné?

Quatorze mille francs. Oh! Madame, j'ai été bien exact. Il y en a sept mille dans la bourse. J'ai toujours tenu mes comptes avec grand soin, & j'ai dans toutes les occasions calculé séparément votre profit.

Mon profit.!

Et! sans doute, c'est notre marché.

Quel marché?

Vous n'avez sûrement pas oublié, Madame, que ce jour là, après que vous eûtes examiné ma petite malle....

Ah! je me rappelle cette malle, dit-elle en souriant; il n'y avoit pas pour un écu de marchandises, & rien n'étoit plus propre & plus adroitement arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier-là....

Cette question vous fit beaucoup pleurer, je m'en souviens.

Hé bien, Madame, vous devez donc bien vous souvenir aussi que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire....

Vous m'expliquâtes vos petits projets de commerce, ils étoient pleins de sens & d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander, Madame, combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dites douze francs ? Oui, douze francs ; cela me frappa.

Eh ! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce temps-là ? Vous me donnâtes un louis dor, à condition que vous seriez de moitié dans mon profit .....

Miracle de probité ! Quoi ! mon cher ami, vous avez cru sérieusement ....

Et ! sans doute, Madame ; j'aurois été un frippon si je n'avois pas partagé fidelement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un sou d'erreur.

La surprise, le saisissement, la joie de Madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de la bourse, renverse l'or sur une table, & commence à le compter. Madame de Ferval se leve & l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous est trop bien acquis.....

Non, Madame, c'est le vôtre, il ne m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah ! dit-elle, en nous regardant, eſt-il un plaiſir plus vif que celui que je goûte ! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer !

Nous pleurions tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleuroit, il trembloit, il ne pouvoit parler, & ne ceſſoit de marquer, par ſes geſtes, que l'argent devoit être à Madame de Ferval... Je craignois, dit-il enfin avec effort, je craignois que vous ne m'euſſiez ſoupçonné de mauvaiſe foi d'avoir tardé ſi long-temps.... Je ne ſuis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous, Madame ; on me dit que vous étiez ici....

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête ! Mon cher Jaco, (je ne vous connois pas encore d'autre nom) Dieu vous a béni ; vous le méritez. Je rends graces au Ciel de m'avoir rendu l'inſtrument de votre fortune. Continuez votre commerce, & ne manquez pas de m'informer de vos ſuccès.

Mais, Madame, cet argent ? ....

Je vous l'ai déjà dit, il n'eſt point à moi. . . . .
. . . .

Comment, Madame ; & ce marché?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourſe, je vous prie.

Vous voulez donc m'en faire un don, Madame ?

Ce n'eſt point un don.

Je ne puis la reprendre que ſur ce pied.

Hé bien, mon cher, ce ſera tout ce que vous voudrez.

Hélas! Madame, vous êtes trop bonne ; je reçois cet argent avec bien de la reconnoiſſance. Mais je m'étois fait un grand plaiſir de vous l'apporter. Au moins, ajouta-t-il, j'eſpere que vous voudrez bien permettre que ces Demoiſelles choiſiſſent dans mes marchandiſes ce qui ſera de leur goût ; quelques bijoux, des...

Oh ! non, non, s'écrierent ces jeunes perſonnes, nous vous ſommes bien obligées, mon cher ami ; mais nous ſerions bien fâchées.....

Ah ! Madame, dit triſtement ce pauvre homme, eſt-ce que vous me refuſeriez l'honneur ? ....

Non, mon ami, mes filles n'accepteront point de bijoux, mais apportez-

nous

nous des rubans. Mes enfants, leur dit-elle, prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vîte apporter ses malles ; il voudroit que Mesdemoiselles de Ferval prissent tout ce qu'elles renferment ; il étale ses marchandises avec bien plus d'activité & de soin que si c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces Demoiselles est aussi charmant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne savent que choisir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Mesdames, Messieurs, nous disoit-il, est-ce que rien de tout cela ne vous fait envie ?..... Si j'osois..... Nous prîmes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnoissance, en donnant mille bénédictions à Madame de Ferval & à sa famille.

Vous croyez bien, ma sœur, que cette scene attendrissante nous occupa délicieusement le reste de la journée. Nous ne demeurerons pas en reste vis-à-vis de cet homme respectable. Mais nous sentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacés. Avec des cœurs sensibles, il ne suffit pas d'être généreux, il faut savoir l'être. Nous som-

mes fort occupés aujourd'hui à conſtruire un petit théatre, dont les décorations ſeront de feuillages & de fleurs. Nous devons y repréſenter Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval y joue les grands rôles, & on me fait l'honneur de me donner ceux d'Oroſmane & du Tuteur. Il ſeroit impoſſible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu, chere ſœur, vous me reverrez dans la meilleure ſanté. Dites à votre mari que je ſuis exactement ſes conſeils, & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

LETTRE XCVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 23 Juin.

NOs affaires ſont en bon train, ma chere Comteſſe. Hier nos jeunes gens repréſenterent Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval, notre premiere Actrice, rendit ſes rôles parfaitement. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la paſſion d'O-

rosmane ; celle de Zaïre fut rendue aussi très-naturellement. Mademoiselle de Ferval reçut les compliments de l'assemblée avec la modestie qu'on attend des talents & des graces. Les compliments du Marquis la firent rougir. Je le vis, & j'en augure bien. Je fis part l'autre jour à sa mere de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, & nous conduisit à une conversation trop intéressante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de sa province, éloignée des secours nécessaires dans l'éducation, pour en avoir donné une si parfaite à ses enfants. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle ; je leur ai montré toute ma tendresse dès qu'ils ont pu l'appercevoir. J'ai gagné leur confiance, & c'est-là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager a développer sa méthode, je m'attachai à en relever les inconvéniens. Ah ! Madame, lui dis-je, en montrant aux enfants tant de tendresse, n'est-il pas à craindre qu'ils n'en abusent ? Ils sentent alors que l'amour maternel nous domine ; ils cherchent à l'intéresser en faveur de leurs caprices.

Ils ſont ruſés ; le cœur eſt un peu dupe. On a de la condeſcendance, ils prennent de l'empire : on les gâte.

Je connois le danger, reprit-elle, j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on eſt incapable de raiſonnement, les enfants ſont ſuſceptibles d'impreſſions & d'habitudes. C'eſt dans ce temps-là que j'ai accoutumé les miens à la ſoumiſſion. Ils ne pouvoient encore bégayer, déjà je les faiſois obéir. Vous ne ſauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la ſuite.

Voilà vos enfants ſoumis, je le veux ; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas ; & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes ſévere que pour leur intérêt, leur crainte eſt de la haine.

De la haine ! Ah ! dès que mes enfants ont pu ſentir & penſer, ils m'ont adorée. Songez que je leur procurois tous les petits plaiſirs qu'à leur âge ils pouvoient déſirer ; que jamais les Bonnes ne donnoient rien, n'accordoient rien ; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux, & ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaiſir

auſſi d'être dans mon appartement ! Quel chagrin d'en être banni ! Le menſonge ſur-tout étoit puni par quatre jours d'exil ; mais l'aveu de ſa faute obtenoit toujours le pardon & le rappel. Voilà où ſe bornoit ma ſévérité. Les coups aviliſſent l'ame des enfants, le retranchement d'un repas leur dérange l'eſtomac. Je n'ai jamais eu recours à ces triſtes & barbares reſſources. Il faut punir, autant qu'il eſt poſſible, les enfants, comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes, par les remords, par la honte, par la perte des avantages de la ſociété, & autres peines ſemblables.

Je comprends, lui dis-je, comment des enfants qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils puſſent parler, ſont, & plus dociles, & plus ſenſibles aux châtiments qui ſont alors plus rares... Ils en ſont auſſi plus tendres pour leurs parents, & plus ſenſibles aux biens qu'ils en reçoivent, m'a-t-elle dit. La ſévérité n'ayant été exercée contr'eux que dans un âge dont ils n'ont pu conſerver le ſouvenir, il ne leur en reſte qu'un ſentiment de dépendance qui ne les afflige pas ; il eſt preſque machinal. Quand après cela ils

voient à mesure que leurs facultés se développent, que l'on ne se sert du pouvoir qu'on a sur eux que pour les empêcher de se faire du mal, ou pour leur faire du bien, il n'est pas possible qu'ils ne s'attachent sincérement à la personne qui fait tout leur bonheur.

Sans doute. Mais les Gouvernantes m'embarrassent un peu. Comment ne détruisoient-elles pas continuellement ce que vous aviez fait ?

Je vous l'ai déjà dit, les Gouvernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes enfants avec moi. Je ne voulois que des filles douces, simples, attentives, point babillardes sur-tout. Leurs soins se bornoient aux besoins corporels.

Peu de meres, lui dis-je, auroient assez de patience pour se condamner à cette gêne.

C'est qu'elles ignorent les plaisirs attachés aux soins maternels. En peut-il être de plus sensibles ! Voir croître sous ses yeux la tendresse & la confiance de ces petits êtres, faire d'un regard leur punition ou leur récompense, être tout pour eux ; c'est jouir d'un bonheur bien grand, du bonheur d'être mere !

Mais ne l'achete-t-on pas un peu par la contraire & l'ennui qu'une telle vie entraîne ?

J'avoue, me répondit-elle, que tous les inſtants ne ſont pas également agréables. Il eſt impoſſible que dans cette multitude de ſoins & de petits détails, il n'y en ait de triſtes, d'ennuyeux, de pénibles. La tendreſſe maternelle peut ſeule les faire ſupporter ; mais elle le fait, elle les adoucit, elle les récompenſe. La contrainte eſt encore inévitable & nécéſſaire. Combien n'a-t-il pas fallu que j'aie veillé ſur moi pour ne pas laiſſer paroître mes défauts aux yeux de mes enfants ? Jamais d'humeur, jamais de colere, toujours la même dans tous les moments ; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il eſt certain ; ajouta-t-elle en ſouriant, qu'ils me croient impeccable.

Vous êtes du moins la meilleure & la plus ſage des meres. Ces ſoins reſpectables que vous avez pris dans leur premiere enfance, n'étoient que le fondement de l'édifice ; & combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis ?

Dès qu'ils ont pu réfléchir, j'ai tâché de leur former le cœur & l'eſprit, d'y établir des principes ſûrs & inva-

riables. C'eſt dans la religion ſeule qu'on peut les puiſer ; c'eſt ſur elle que j'ai fondé tout le reſte. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foibleſſe de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout ſon éclat. Ces attentions, ſuivies pour mes filles juſqu'à l'age où elles ſont, ont je crois aidé la nature, qui leur a été aſſez favorable : je n'ai fait que la développer. Dans l'éducation ordinaire, on gâte bien plus d'ames honnêtes qu'on en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur ame, & j'en ai formé leur caractere.

Et votre fils, Madame, a-t-il une ame moins ſenſible & moins honnête ! Aux vertus douces qui ſont des deux ſexes, ne joint-il pas cette généroſité qui caractériſe particuliérement le ſien ?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage ; il a fallu le mettre au collége, & le livrer à des Régents. J'avoue que ſi j'avois oſé, je l'aurois auſſi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'aſſurer du ſuccès en allant

contre

contre l'uſage, il faut s'y conformer.
Je ſentis que je trouverois avec lui bien plus de difficulté qu'avec ſes ſœurs. Il y a des bizarreries affreuſes dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion, de l'honneur, des manieres ; qu'il apprit les ſciences qui conviennent à ſon état ; qu'il eût des vertus & des graces ; qu'il fût chrétien & brave : cet aſſemblage eſt difficile à former. Je l'ai jugé au deſſus de mes forces. Ferval a été auſſi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais perſonne autre que moi ne s'eſt mêlé de l'éducation de ſes ſœurs. Elle m'a paru facile ; les principes qu'on doit donner aux filles ſont ſûrs & invariables : c'eſt la raiſon & la vertu toutes ſimples.

Vous leur parliez donc ſans ceſſe raiſon & vertu ?

Point du tout, à moins que l'occaſion ne ſe préſentât de leur en inſpirer le goût. On peut par les bombons donner des leçons de probité & de bienfaiſance.

Vous avez bien réuſſi, lui dis-je, vos filles ont autant de candeur &

de bonté dans l'ame que d'agrément dans l'esprit ; & ce qui me suffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames, c'est cette union charmante que je vois régner entr'elles.

J'ai toujours cru, reprit Madame de Ferval, qu'il falloit apporter beaucoup de soin pour faire naître dans les enfants l'émulation sans jalousie. Ne donner jamais de préférence à la personne, mais à l'action ; les récompenser ou les punir avec une justice exacte & sans acception ; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre : c'est le grand moyen de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé, haï, contracte un caractere chagrin & jaloux ; cet enfant infortuné est souvent dans la suite le malheur de sa famille, & le fléau de la société. Est-ce à lui qu'il s'en faut prendre ? Mes filles, graces au Ciel ne connoissent point la jalousie, ni toutes les petites tracasseries ordinaires aux jeunes personnes.

Ce fond de bonté, lui dis-je, se répand jusques dans leur conversation. J'admire depuis long-temps avec quelles graces, quelle gentillesse, elles nous entretiennent, sans que jamais la

moindre médiſance entre dans leurs diſcours.

Elles l'ont en horreur, reprit-elle ; je leur en ai fait ſentir de bonne heure la baſſeſſe & le danger. Henriette avoit de la diſpoſition à diriger la pointe de ſes plaiſanteries ſur le prochain, moins par malice que par étourderie. Elle poſſédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la perſonne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage, je prenois un air très-ſérieux. Ses ſœurs, qu'elle faiſoit rire, s'apperçurent un jour que je ne riois point, & cela les ſurprit. Mes enfants, leur dis-je, pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice & ſi peu d'eſprit ? Affligez-vous avec moi. Henriette toute honteuſe me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis ſentir alors le fond de méchanceté, de ſottiſe, de ſtérilité ou d'ignorance que cachent les dehors ſéduiſants de la médiſance la plus agréable. Je lui montrai la baſſeſſe qu'il y avoit à ſe faire le bouffon & le ſinge de la ſociété, pour amuſer les uns des ridicules des autres. Je lui fis ſentir combien on donnoit

par-là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, & depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah ! lui dis-je, votre air en fit plus que vos discours ; un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais, reprenoit Madame de Ferval, vous me charmez. Quoi ! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes ; il semble même que leur éducation vous frappe !

C'est que j'aime la nature & les graces simples, & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté & de gêne. Pour ce qui est des jeunes personnes élevées à Paris, elles sont presque toutes des statues parées, qui occupent les fauteuils d'un appartement, condamnées à l'enfantillage & au silence jusqu'à leur mariage ; leur esprit, lorsqu'elles en ont, ne se forme point ; il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très-important, repliqua-t-elle, de leur inspirer de bonne heu-

re la retenue qui convient à leur âge & à leur sexe. Il faut leur faire sentir le danger de l'indiscrétion, les avertir avec douceur, & en particulier, de ce qu'elles peuvent avoir dit de déplacé. Cela demande, je l'avoue, une attention continuelle ; aussi je tâche de ne pas perdre un mot des discours de mes filles : mais je ne leur ai jamais dit de se taire.

Eh ! je reconnois-là votre tendresse & votre prudence. Il faut être bien dure ou bien mal-adroite pour étouffer, comme on le fait par la méthode opposée, les graces de l'esprit, & pour rendre les plus belles années de la vie, des années de contrainte & d'ennui.

En laissant à mes filles, me dit-elle, une liberté douce & honnête, je n'ai pas négligé de leur faire sentir qu'elles doivent être dans la société moins pour elles-mêmes que pour les autres, plus occupées à leur plaire qu'à s'amuser, & toujours attentives à prendre leur ton, à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois, elles savent aussi soutenir une conversation sérieuse ; je les ai même accoutumées à entendre sans impatience des propos etr-

nuyeux : ce sont elles souvent que je laisse parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politesse n'est-elle pas fondée sur la bonté ? Et n'est-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de savoir écouter ? Ecouter avec un air d'intérêt, ce n'est pas se taire, c'est répondre à ce qu'on exige de nous. Un geste, un mot, un rien suffit pour satisfaire une personne qui nous parle de ses affaires, de ses succès, de ses malheurs. On est bien abondant quand on parle de soi, & sur-tout de ses peines. On s'appesantit sur les circonstances, les détails, les minuties.

Oh ! lui dis-je, dans ce qui nous intéresse, tout nous affecte. Un air de distraction ou d'ennui est une injure, & quelquefois une cruauté. Si la personne est malheureuse, du moins ses maux seroient suspendus pendant l'instant où, en lui prêtant de l'attention, on lui marqueroit de la sensibilité. Les gens heureux ont presque autant de besoin qu'on les écoute. Ils sont si pleins de leur bonheur !

Mais, lui dis-je en souriant, avec des maximes si indulgentes & si hu-

maînes, vous nous inonderez d'un déluge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfants de l'être ; vous les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres, c'eſt un devoir ; & vis-à-vis des malheureux ce devoir eſt indiſpenſable.

J'avoue que des enfants dans la vivacité de l'âge ne peuvent, avec la meilleure intention du monde, captiver long-temps leur eſprit ſur des choſes qui ne les touchent point ; mais on peut les y accoutumer peu à peu & par degrés, en leur faiſant ſentir combien on eſt heureux de pouvoir procurer quelque plaiſir & quelque ſoulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fauſſe politeſſe, que les gens les plus durs contractent aiſément, & qui ne gît que dans les manieres extérieures ; & la vraie politeſſe dont la ſource eſt dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut ſe plaindre d'eux quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la ſociété ; c'eſt-à-dire, quand ils n'ont manqué, ni aux viſites, ni aux petits ſoins, ni aux

compliments, ni aux autres momeries d'étiquette ; pendant qu'ils n'auront pu supporter sans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade, & qu'ils auront interrompu, avec une cruelle adresse, le récit des malheurs d'un honnête homme qui leur avoit fait l'honneur de leur supposer le cœur sensible. Un bon cœur, je le répete, est le meilleur guide dans ces sortes de choses. J'en reviens toujours-là, la bonté est la base de tout, de la société, des vertus, du bonheur. Aussi c'est par le cœur qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur est un article bien délicat, lui dis-je. Je sais que la dureté est la source de mille vices, mais la sensibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes personnes ?

Il faut diriger cette sensibilité, me répondit-elle, & sans doute elle exige la plus grande circonspection. Un cœur extrêmement tendre est toujours facile à persuader ; il est susceptible de tous les sentiments doux. Que dès l'enfance une mere, par sa tendresse affectueuse, s'assure du cœur de sa fille, qu'elle le remplisse, qu'elle y regne avec la vertu, qu'elle l'ouvre à la

confiance. Je sais qu'il est un âge, qu'il est des passions.... (Je n'y pense pas sans émotion.) Mais non, ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere, votre amie & votre confidente ; elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation, que les principes d'honneur, que la vertu, que la modeste & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes personnes, sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre.... Je regarderai toujours, me dit-elle après un moment de réflexion, comme un bonheur très-grand d'avoir à diriger un caractere sensible. Que de ressources dans cette sensibilité ! La mere qui ne sait pas en profiter, n'est pas digne de conduire un telle fille. Quelles victoires ne lui feroit-on pas remporter sur elle-même, en ménageant avec adresse & bonté cette ame délicate, & lui laissant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe ! L'amour de l'honnêteté & du devoir est bien puissant sur de tels caracteres. C'est un goût naturel, c'est un sentiment délicieux, c'est une vraie passion.

Mais ne pensez-vous pas, lui dis-

je, qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour ?

Je crois, reprit-elle, ces précautions non-seulement inutiles, mais dangereuses. Tant que des filles sont des enfants, elles ne vous entendent point. Quand elles sont grandes, l'idée de cet amour, de ces amants dont vous les avez entretenues, se reveille : la vanité s'en mêle. On se croit assez jolie pour avoir des adorateurs ; cela paroîtroit amusant, & n'empêcheroit pas d'être vertueuse. Il en vient un : quelle joie ! On n'a garde d'en faire confidence à la mere. Le seul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal ! On veut se conduire soi-même. L'amant est aimable & séduisant ; la tête tourne, & tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à Mesdemoiselles de Ferval ?

Si par hazard en leur présence la conversation a roulé sur quelques matieres de cette espece, je n'ai point affecté de la rompre, mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

-- Et dans les lectures qu'elles ont faites ?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pieces de théatre, j'ai taché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs, ne pouvoit leur paroître séduisant. D'ailleurs la grandeur des sujets & la dignité de la poésie, leur fait regarder les héros de la Tragédie comme des êtres d'une autre espece. Et puis encore l'intérêt des états, en opposition avec celui de l'amour, fait une diversion ; & je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pieces où l'amour ne paroisse un contre-temps à des lecteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traits, & qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos Poëtes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-d'œuvres que nous avons dans ce genre ? D'ailleurs la bonne poésie éleve l'ame, forme le goût, & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du discernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les romans sont les plus dange-

reuses des lectures pour les jeunes personnes. Elles se disent à chaque page, c'est moi, me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront, c'est lui, c'est Lindor, c'est Léandre : leur imagination s'échauffe, elles croient qu'on ne peut exister sans amour, qu'il est humiliant de n'avoir point d'amant ; & toutes ces chimeres ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous, lui dis-je, tous les romans dans la même classe ? Est-ce une proscription générale ?

J'en excepte, répondit-elle, quelques romans anglois.

Ceux de Richardson, sans doute ?

De Richardson ! Est-il possible qu'on donne le nom de romans à ces belles histoires du monde & de l'humanité, ? C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation, avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience, & qu'on ne lit pas (si l'on n'est vicieux, pour ainsi dire, par essence) sans brûler d'envie de devenir meilleur, sans l'être. Je viens de donner Clarisse à lire à ma fille ainée ; elle est

à l'école des bonnes, des grandes mœurs. Ses sœurs sont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clarisse a dû produire sur un cœur tout neuf. Ma fille le lisoit seule. Mais elle me disoit tout ce qu'elle sentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace, elle ne pouvoit blâmer Clarisse de l'aimer. Quelle comparaison de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir ! Quels tyrans que ses parents ! Mais dans la chaleur de cet enthousiasme, le sentiment de douleur & de pitié que lui inspira cette fugitive, seule avec son amant dans son carrosse, m'enchanta. Quelle humiliation, maman, me dit-elle, cet homme, quelque tendre qu'il soit, n'est pas son mari. La voilà dans sa dépendance ! Quel rôle pour une fille bien née ! Ah ! elle eût préféré le malheur, la mort même à cette honte, si elle eût eu le temps de réfléchir. Cette noblesse de sentiments, cette dignité d'ame qui est la hauteur naturelle de la vertu, me ravissoient dans ma fille. C'est là sauve-garde du cœur.

C'est donc dans Clarisse que Made-

disant qu'à Paris c'est une affaire sérieuse que cela.

Une affaire sérieuse, dit vivement Henriette ; oh ! j'abandonnerois plutôt la musique. Ce n'est qu'un plaisir, n'est-ce pas, maman ? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux, je suis enchantée, je les apprends avec ardeur ; si c'étoit une tâche, cela ne vaudroit plus rien. Hélene a-t-elle jamais cru faire autre chose que s'amuser, quand elle a appris à peindre ? Non sans doute, reprit-elle ; & si cela n'amuse pas, pourquoi l'apprendre ? Il n'y a pas de nécessité. La musique m'auroit ennuyée, je n'ai pas de voix, je ne l'aime point ; mais pour la peinture j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée, maman, de m'avoir donné un Maître de dessein. Voilà toute ma science, me dit à l'oreille Madame de Ferval ; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant, & avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît, reprit Ferval en souriant, qu'Henriette seroit bien éton-

née

née qu'on la grondât pour la faire danser......

Je vous quitte, chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la fête de Madame de Ferval, ses enfants lui donnent un bouquet, je ne veux pas perdre ce spectacle. Je reprendrai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne vous pas plaire.

LETTRE XCVIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie; votre santé se rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaisirs; le portrait que vous me faites de Mesdemoiselles de Ferval est tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille société. L'aventure du Colporteur m'a touchée jusques aux larmes : elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une visite de M. de Valville. Il ne savoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles avec un air d'intérêt. Je lui ren-

dis les détails que vous me faites. Continuez-les-moi. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour nous à Madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

LETTRE XCIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE fus hier chez ta sœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver; tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais si j'en crois Madame de Saint-Sever, tu t'amuses beaucoup chez Madame de Narton. Elle me parla de tes plaisirs avec extase. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se fait de ces chétifs amusements. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des Tragédies, sous des feuillages, avec des provinciaux! Cela est trop plaisant. Au reste je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuse. Il faut être enfant avec les enfants, bon homme avec les provinciaux, ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'au-

tres plaisirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux-là en attendant mieux. Tu me dois une description de tous les originaux qui t'entourent en province; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amuse d'eux. A ta place j'aurois été à Bains; il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princesse de ..... & la Duchesse de ..... y furent l'année derniere. Mais si tu te trouves plus commodément chez Madame de Narton, restes-y : elle ne manque pas d'esprit. Elle n'a pourtant jamais eu de manieres; & puis une femme à son âge n'est plus agréable. Dieu me préserve des eaux de Bains à ce prix-là. Qu'est-ce qu'une femme sans agréments? Il y en a qui s'avisent de raisonner quand elles sont hors d'état de plaire. C'est une chose assez plaisante qu'une femme qui raisonne, & une femme vieille & laide; mais cela est bon pour le moment. Le ridicule ne fait pas toujours rire; après avoir diverti, il choque, il ennuie. Madame de Saint-Sever m'a beaucoup parlé de Mesdemoiselles de Ferval. Je les vois d'ici, un air gauche, un esprit étroit, n'est-ce pas? Oh! c'est

cela même. Mais si elles sont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis ; je suis charmé que tu te portes mieux.

LETTRE C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 Juin.

JE te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaisirs que les plaisirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma sœur ne t'a point trompé. Je n'ai passé de ma vie un temps plus agréable. Je suis dans une société respectable & délicieuse : oui, mon ami, délicieuse. Tu es assez malheureux pour que cette société te parût insipide ; mais malgré toi tu ne pourrois t'empêcher de l'estimer. De quel air parles-tu donc de Mesdemoiselles de Ferval ? Songes-tu que ce sont des filles de condition, des personnes estimables & charmantes. L'ainée sur-tout est digne du respect & de l'attachement de tous les hommes qui sauront connoître tout ce qu'elle vaut. Elle a de l'ef-

prit sans y prétendre, des graces qu'elle ignore, le plus beau visage, où la plus belle ame se peint, des talents qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature seule peut donner. Elle sait très-bien la musique, & joue du clavessin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vue représenter Zaïre, j'ai assez bonne opinion de ton goût pour penser que tu n'aurois pu lui refuser des larmes, qui sont les vrais applaudissements. Elle est d'une bonté rare & adorable. Il me paroît que son esprit est cultivé. Elle n'affiche point le savoir, & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées sur le compte de cette Demoiselle & de ses sœurs. Leur naissance, leur éducation, leur beauté & leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

LETTRE CI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 2 Juillet.

PArdon, Marquis, pardon, je ne m'en serois pas douté. Te voilà

donc encore très-gravement amoureux ! Mademoiselle de Ferval, Demoiselle de condition, sage, vertueuse, belle, remplie de talents, &c. &c. &c. Oh ! tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaisanterie à part, prends-y garde, tu as déjà fait une assez belle épreuve de ta foiblesse & de ton goût pour le sacrement. Je t'en avertis de bonne heure, parts, & arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la sottise qu'il y auroit à te laisser ainsi enlacer. Quelqu'éloge que l'enjouement te fasse faire de cette beauté, c'est une provinciale peu riche ; & nous savons ce que c'est qu'une provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaisser les graces que tu lui prêtes, ce seroit te fâcher inutilement. Mais ce qui me passe, c'est qu'après avoir bravé les traits de Madame d'Asterre, la femme de Paris la plus aimable, & dont le choix ne pouvoit que te faire honneur, en dépit de tes pieuses maximes, tu ailles tomber dans les liens d'une petite personne de campagne. Cela ne se pardonne pas. Reviens à nous bien vîte, mon cher, si tu veux t'épargner un second volume d'extravagances. Adieu ; je

t'ai deviné, je te gronde, c'eſt pour te ſervir.

LETTRE CII.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 6 Juillet.

En vérité, Valville, vous abuſez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux ! Moi ! Ah ! graces au ciel, mon cœur eſt épuiſé. Si je croyois pouvoir aimer encore, je déteſterois d'avance l'objet d'une paſſion ſi funeſte pour moi, & je briſerois des fers que mon cœur n'enviſage qu'avec effroi. Non, j'en ai trop ſouffert. Le ſouvenir amer qui m'en reſte ſe préſente encore trop ſouvent à mon eſprit pour que j'aie rien à craindre ; & d'ailleurs quelle différence ! Ce n'eſt pas de l'amour que Mademoiſelle de Ferval inſpire, toute belle qu'elle eſt ; c'eſt du reſpect, de la confiance, & de l'amitié ; ce ſont les ſentiments que j'aurois pour un ange, s'il ſe montroit à mes yeux. Je ne me ſouviens encore que trop de ma paſſion pour Léonor ; mes déſirs étoient brûlants, & cette paſſion,

fondée presque toute sur les sens, ne me causoit que des transports ou du désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti, & qui m'a presque réduit au tombeau. Mais les sentiments que Mademoiselle de Ferval fait naître, ne sont point dangereux ; c'est une admiration tendre & respectueuse, c'est une sorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous sommes entretenus ensemble pendant deux heures, & je me sens une sérénité dans l'ame, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah ! Valville, que j'aurois mauvaise opinion de toi, si tu gardois tes préjugés contre Mademoiselle de Ferval, après l'avoir vue. Tu ne la connois pas : c'est ton excuse. Je resterai ici le plus que je pourrai ; c'est le temps le plus doux & le plus agréable que j'ai passé de ma vie ; d'ailleurs il faut que j'y reste pour ma santé. Adieu, retranche, je te prie de tes lettres des idées & des expressions qui me révoltent. Je t'aime, tu le sais ; mais fais que j'estime mon ami.

LETTRE

LETTRE CIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 30 Juin.

IL y a bien de l'amour-propre, ma chere Comtesse, à louer ses amis, je le sens : je suis si fiere quand je parle de Madame de Ferval & de sa famille ! Je vous avois promis, dans ma derniere lettre, la suite de notre conversation touchant l'éducation des Demoiselles. Elle roula sur les connoissances convenables aux jeunes personnes. Il s'éleva là-dessus une petite dispute entre M. & Mademoiselle de Ferval. Je ne puis vous en retracer que les principaux traits ; & ce que je regrette sur-tout de ne vous en pouvoir rendre, ce sont les agréments & les charmes que Mademoiselle de Ferval sut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroissoit s'embellir de sa raison & de sa sagesse. Sa physionomie avoit plus d'ame & plus d'expression : nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

Sur les éloges que l'on donnoit à Mademoiselle de Ferval d'avoir appris l'Italien presque sans maître, & d'avoir su joindre cette connoissance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adressai la parole à la jeune Henriette, & je lui demandai si elle étoit aussi du goût de ses sœurs : si les lectures instructives lui donnoient autant de plaisir qu'elle m'avoit dit en trouver dans ses leçons de danse. La petite personne baissa les yeux, & parut embarrassée. Ses sœurs la regardoient en souriant.

J'aime à la voir rougir de son ignorance, me dit tout bas la mere : je ne la gronde pas, sa honte m'en évite les frais. Henriette, ajouta-t-elle en élevant la voix, Henriette n'aime pas les choses sérieuses : mais j'espere que le goût lui en viendra, & qu'elle sentira que ce n'est pas assez de s'amuser, qu'il faut quelquefois s'instruire.

S'instruire ! s'écria Ferval. Eh ! ma mere, permettez que je me fasse le défenseur d'Henriette, & que je vous dise que rien n'est plus inutile que l'étude pour les femmes ; que les sciences mêmes nuisent à leurs agréments & leur font négliger leurs devoirs. Rendez des filles douces, attentives,

agréables sur-tout, donnez-leur des talents, cultivez leurs graces ; en un mot, faites-en des femmes aimables ; mais si vous en faites des savantes, tout est perdu. Une femme lettrée est un être insupportable.

Où mon frere a-t-il pris des idées aussi humiliantes pour nous, dit Mademoiselle de Ferval ?

Dans la nature : répondit-il, qui vous a faites pour nous plaire, pour nous consoler dans nos maux, pour nous délasser après nos fatigues ou nos études, pour diriger l'intérieur de nos maisons, & point du tout pour apprendre des sciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde, mon frere, de confondre l'étalage du savoir avec le savoir même. Je sais que rien n'est moins aimable qu'une femme qui affecte de passer pour savante ; mais ce défaut est-il plus supportable dans les hommes ? Un pédant est pour une femme raisonnable ce qu'est une pédante pour une homme d'esprit.

Oh ! toute savante est pédante, dit-il, en l'interrompant, ces mots sont synonimes.

Souffrez, mon frere, que je combatte

un sentiment qui nous abaisseroit si fort.

C'est un travers de notre ami, dit le Marquis en s'approchant de Mademoiselle de Ferval. J'ai déjà tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur ; & je serois charmé de vous voir approfondir cette intéressante matiere.

Sans l'approfondir, dit Madame de Ferval, il me semble, mon fils, qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences, & cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais, il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer les opinions de son siecle, doit savoir les respecter, quand ces opinions ne sont point opposées à la vertu. Dans ces temps barbares où les Connétables ne savoient pas signer, il n'est pas étonnant que les femmes ne sussent pas lire ; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits, une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes ?

Oh ! maman, ne nous en tenons pas-là, s'écria Mademoiselle de Ferval : mon frere auroit trop beau jeu ;

il ne manqueroit pas de traiter cet usage de mode, de simple préjugé du siecle. Puisque c'est ici une affaire de raisonnement, ne nous servons, s'il vous plaît, que des armes de la raison. Vous m'auriez rendue bien sotte sur ce point, ma chere maman, si j'avois su mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frere une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi, je vous prie, si je m'écarte de vos principes.

Il est certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire, non au monde en général, comme on tâche de l'inspirer aux filles, ce qui est un vice radical dans l'éducation, la source des désordres des femmes, & des divisions domestiques ; mais de plaire à son mari. Cependant elle est la compagne, l'amie, le conseil de l'homme. La nature lui a donné, comme à l'homme, une raison susceptible de perfection & de culture Son état lui impose, ainsi qu'à l'homme, des devoirs importants, qu'elle ne peut bien remplir, si elle ne s'est formé l'esprit par l'instruction, c'est-à-dire, par la lecture & par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en

société avec son mari, & chercher à le fixer par le sentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans son commerce les ressources que fournissent l'instruction & la culture, il n'est pas possible qu'à la longue un galant homme, un homme d'esprit ne trouve ce commerce insipide, & qu'à la fin il ne se détache d'elle. On plaît bien plus long-temps par les agréments de l'esprit que par la figure. Après son mari, la femme se doit toute entiere à ses enfants. Leur éducation est une tâche commune, qu'elle doit nécessairement partager, & sur laquelle elle influe même presque seule, dans ce premier âge où les ames plus flexibles reçoivent des impressions plus durables. Quel malheur, si ces premieres impressions sont données par une mere ignorante ou vicieuse! L'administration d'une maison, & la conduite des Domestiques, exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais ressorts de ce régime intérieur, de ce petit état, & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'aient point réduite à n'avoir sur le mariage que les fausses idées de liberté, de plaisir, & de décence. Enfin au de-

hors & dans le public même, la femme causera beaucoup de bien ou beaucoup de mal, par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raison aura pris sur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc, que devez-vous attendre pour un mari, pour des enfants, pour une maison, pour la société, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ses devoirs, qui n'aura appris ni à penser ni à réfléchir ? Car cela s'apprend, mon frere. Et où cela s'apprend-il ? Dans de bons livres. L'histoire, par exemple, est, pour qui la fait lire, un grand traité de morale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous jamais des Etats à gouverner, des Armées à conduire ?

En aurez-vous davantage vous-même, mon frere ? N'y a-t-il que les Princes ou les Généraux pour qui l'histoire soit utile ? Les travers de l'esprit humain, dans tous les temps & dans tous les lieux, ne sont-ils pas une grande leçon de sagesse ? Les traits de courage, de générosité, d'héroïsme ne peuvent-ils pas servir d'exemples dans tous les états de la vie, pour qui sait rapprocher les distances ?

Mais, reprit-il, ces leçons, ces exemples, vous ôtent l'idée de la simplicité de vos devoirs, en vous occupant de choses trop élevées. Comment descendre, d'après ces grandes réflexions, aux détails de vos ménages, aux soins que vous devez à vos enfants, &c ?

Prenez garde, mon frere, vous allez bientôt nous rendre des servantes. Il seroit extrêmement mal à une mere de négliger les soins qu'elle doit à sa maison pour s'enfermer dans sa bibliotheque, comme il le seroit à un pere de famille de quitter les travaux de son état ou ses affaires, pour ne s'occuper que des sciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis, une femme rendue à elle-même, ne peut-elle cultiver son esprit par la réflexion & par la lecture? Mon frere, croyez que la femme qui sait s'occuper ainsi, négligera beaucoup moins qu'une autre ses devoirs : elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué son esprit à rien, sera toujours une femmelette capable de tous les travers, susceptible de toutes les foiblesses.

Hé bien, dit-il, les femmelettes sont

agréables, leur ignorance eſt gentille ; elles ne ſongent qu'à plaire, & elles y réuſſiſſent.

Oh ! nous étions des ſervantes tout à l'heure, nous voici des poupées ; vous ne vous honorez guere, en nous aviliſſant de la ſorte. Non, Monſieur, nous ſommes vos filles, vos meres, vos ſœurs, vos compagnes, vos amies ; mais nous ne ſommes ni vos eſclaves ni vos joujoux. Je ſais que nos devoirs ſont quelquefois plus minutieux que les vôtres : que c'en eſt un très-eſſentiel pour nous que d'être aimables ; que nous ne devons négliger aucun des agréments qui peuvent nous rendre cheres à vos yeux ; mais je ſais auſſi que les agréments de l'eſprit ſont un charme de plus.

Ajoutez que c'eſt le plus puiſſant, dit Madame de Ferval. L'on voit dans le monde la ſociété des femmes inſtruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agréments naturels, parce que la raiſon ne ſe ſatisfait que par la communication des eſprits.

J'avoue, reprit Mademoiſelle de Ferval, qu'il eſt des ſciences abſtraites, qui ſemblent ne pas nous convenir ;

Il est pourtant des femmes qui ont su s'y distinguer ; mais cela est rare, & je parle du général.

La foiblesse de nos organes s'y oppose, lui dis-je.

Et peut-être encore, ajouta-t-elle, la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez, mon frere, que je ne dissimule rien. Je l'avoue donc, le mérite des hautes sciences n'est point fait pour nous. Pour les autres connoissances, dont nous parlions tout à l'heure, elles sont à notre portée, comme à la vôtre : elles ne doivent, il est vrai, occuper que notre loisir ; mais ce loisir peut-il être mieux rempli que par elles ? A titre d'amusement même, pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous sévrer du plus innocent des plaisirs ? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'est point nécessaire pour vivre, n'en fait pas son unique délassement : quand elle est seule, elle y joint les livres. Otez-lui cette ressource contre l'ennui, elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la solitude & pour sa maison ; elle se livrera au tourbillon. Les années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyants, & peut-être en intri-

gues : sa toilette seule remplira la moitié de son temps ; dans un âge plus avancé, quand ces plaisirs ne lui conviendront plus, elle deviendra joueuse. N'est-ce pas-là, mon frere, l'abrégé de la vie des femmes qui, nées avec une fortune honnête, n'ont jamais su occuper leur esprit ! Tant de familles en ont été victimes, que je suis surprise que ces exemples ne vous aient pas frappé.

Ce que dit là votre sœur est très-raisonnable, dit Madame de Ferval ; c'est à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes, à leur faire aimer les bonnes lectures & les connoissances agréables. Cet amusement, le plus honnête de tous, en leur formant l'esprit & le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne se livrent à d'autres goûts, souvent dangereux, toujours frivoles. Il faut savoir occuper son loisir dans tous les âges. Quand on est jeune, c'est un préservatif ; quand on est vieille, c'est une ressource ; & dans tous les temps une économie.

Partageons le différent, & faisons la paix, ma sœur, dit Ferval ; je con-

ſens que les femmes liſent, dans leurs moments perdus, quand elles ſeront ſeules, & n'auront rien à faire. Mais conſentez auſſi qu'elles n'en parleront pas, qu'elles cacheront leurs connoiſſances, & qu'il n'en ſera jamais queſtion dans leurs diſcours.

Quelle fantaiſie, mon frere! & pourquoi ce myſtere? Quoi! l'on parlera devant moi d'un trait d'hiſtoire, d'une découverte dans la Géographie, ou d'autres choſes ſemblables, & je ne pourrai me mêler de cette converſation qui m'intéreſſe! Oui j'en parlerai comme ſi je parlois de la nouvelle du jour, ſans affectation, ſans prétention, ſans me prévaloir de ce que je ſais des choſes que tout le monde eſt à portée de ſavoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes qui ne ſavent pas ces choſes-là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées; qu'elles les apprennent, ou qu'elles aient moins d'orgueil; mais pour moi qui les entretiendrai, ſi cela leur fait plaiſir, de pompons, des chiens, &c. qui ne chercherai point à briller à leurs dépens, je parlerai de même, & avec bien plus de plaiſir, ſur des matieres inté-

reſſantes. Je conviens pourtant que ſi je m'apperçois que ces femmes ſouffrent, ou même s'ennuient de cette converſation, je tâcherai de la rompre, & de la tourner ſur d'autres objets; c'eſt un devoir de la ſociété. Mais ſi je me trouve avec gens inſtruits & raiſonnables, je n'aurai point la petiteſſe de feindre une ignorance honteuſe. D'ailleurs ôtez ces objets intéreſſants de la converſation, qu'y reſte-t-il quand vous avez épuiſé les nouvelles? De fades galanteries, des miſeres, ou de la médiſance. Il n'y a de mal, pour une femme qui a des connoiſſances, & qui ſait en parler, que d'en parler hors de propos, & de chercher à briller. Et vous-même, mon cher, ce n'eſt pas le talent que vous haïſſez chez les femmes, convenez-en, il ne peut que les rendre plus aimables; c'eſt l'abus du talent, c'eſt le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai paſſé condamnation là-deſſus. Je ne veux pas que les femmes ſoient pédantes: je n'exige pas qu'elles ſoient ſavantes; je demande ſeulement qu'elles ſoient inſtruites, afin que les hommes daignent les compter au nombre des êtres penſants & eſtimables

J'entends, ma sœur, vous voulez qu'on vous traite en hommes : vous voulez vous faire hommes ; mais vous y perdrez, je vous en avertis.

Je croyois, mon frere, dit Mademoiselle de Ferval, avoir assez distingué nos devoirs des vôtres, notre vrai mérite, nos agréments, tout enfin, jusqu'à nos études, pour que vous ne me fissiez pas ce reproche. Je ne cherche qu'à vous faire prendre des idées plus justes & plus nobles de notre sexe, & point du tout à empiéter sur les droits du vôtre ; ce seroit un renversement total dans la société. Mais, ajouta-t-elle en souriant, il me semble que notre dispute a pris un tour bien sérieux.

Eh ! vraiment, ma sœur, nous disputons sur des matieres bien sérieuses. Si vous saviez où j'ai pris mes idées, & dans quel Auteur....

Eh ! mon frere, rendons hommage aux talents des Ecrivains célebres ; mais qu'il nous soit permis de discuter leurs opinions, & de ne céder qu'à la raison.

Est-il possible d'y résister, dit le Marquis, quand elle est unie à tant de graces ? Allons, Ferval, soyez de

bonne foi ; votre cauſe eſt perdue.

Voilà de la galanterie, ma ſœur, la paſſerez-vous ?

C'eſt de la politeſſe, dit Madame de Ferval, & rien n'eſt plus obligeant. Mais, ajouta-t-elle, finiſſons nos diſſertations, il eſt déjà tard. Nous nous levâmes, & reprîmes la route du Château. Madame de Ferval me dit en retournant, qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à ſa fille ainée à l'âge de dix ans, tant elle avoit d'ardeur pour la lecture, au lieu qu'Henriette la déteſtoit. Je n'aime pas, me diſoit-elle, les talents précoces : il faut être enfant dans l'enfance, pour être raiſonnable dans l'âge de la raiſon. Au reſte, ce goût trop vif que ma fille avoit pour l'étude, me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la ſageſſe. Helene eſt à-peu-près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraie point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer ; mais il ne faut que la ſuivre un peu, profiter des occaſions, les faire naître s'il eſt poſſible. J'ai déjà remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laiſſés à ſa portée. C'étoient, il eſt vrai, des matieres

plus amusantes qu'instructives; mais il faut commencer par-là, & aller par degrés de l'agréable à l'utile.

Que pensez-vous de cette mere, ma chere Comtesse ? L'hommage que l'on rend à l'esprit, aux talents & aux graces de ses filles lui appartient. Elle commence à récueillir le fruit de son honorable travail ; je crois qu'elle en sera bien récompensée. Depuis trois jours, elle est retournée chez elle avec ses deux cadettes. Mademoiselle de Ferval est restée avec nous. Il y a long-temps que la mere me l'avoit promise pour le temps des eaux. Notre cher Marquis n'est point insensible à tant de mérite & à tant de graces ; du moins il me le semble. La jeune personne paroît touchée de ses attentions ; mais avec quelle modestie, avec quelle réserve elle reçoit ses soins ! Ferval est aussi avec nous. Ma tendre amie, je ne puis m'empêcher d'esperer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere.



LETTRE

LETTRE CIV.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval

A Varennes, premier Juillet.

IL n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chere maman, & déjà votre absence se fait sentir à mon cœur. J'espere que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici suivant votre promesse. En vérité, il me semble qu'il n'est pas besoin que Madame de Narton presse ses amis de venir chez elle ; c'est un séjour charmant. N'est-il pas vrai que le temps y coule bien rapidement ? Je vous serois bien obligée, si vous aviez la bonté de m'envoyer ma guittare. M. le Marquis de Roselle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmants dans les Opera comiques ; nous les chantons ensemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du goût ! Je tâche de former le mien sur les avis

qu'il a la complaiſance de me donner : ſa politeſſe eſt extrême, & ſes leçons, qui deviennent de petits concerts, amuſent beaucoup Madame de Narton, Elle me charge de vous aſſurer de ſon amitié, & M. de Roſelle me prie de vous préſenter ſes hommages. Mon frere partage avec moi, ma chere maman, les ſentiments du plus tendre reſpect pour vous. J'embraſſe mes ſœurs de toute mon ame.

LETTRE CV.

De Madame de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 2 Juillet.

JE doute, ma chere enfant, qu'il me ſoit poſible de retourner ſitôt chez Madame de Narton : Henriette eſt malade. Hier elle parut indiſpoſée. Elle a eu de la fievre toute la nuit. Le Médecin eſpere que ce mal ne ſera pas dangereux ; & je l'eſpere auſſi ; mais il faudra du temps & du ménagement pour la rétablir. N'en ſoyez pas inquiete, je ne vous laiſſerai point ignorer ſon état.

Adieu, ma fille, je suis pressée de retourner auprès de votre sœur. Vous savez, mon enfant, combien vous m'êtes chere.

LETTRE CVI.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval

A Varennes, 3 Juillet.

VOus m'annoncez, ma chere maman, la maladie d'Henriette, sans m'ordonner d'aller lui donner mes soins ; si je n'étois assurée que vous connoissez mon cœur, je craindrois que vous ne m'eussiez pas jugé capable ou digne de la servir. Mais non, vous n'êtes qu'une mere trop tendre, & vous sacrifieriez votre santé pour vos enfants. Envoyez-moi chercher, je vous en conjure. Vous ne souffrirez pas qu'Helene veille, elle a la poitrine trop délicate, & je vois que tous les soins tomberont sur vous. Que cette nouvelle m'a accablée ! Madame de Narton s'efforce de me rassurer. M. de Roselle partage aussi mes inquiétudes & ma peine. Quelle consolation

dans les chagrins, d'être entourée comme je le ſuis d'ames ſenſibles! Mon frere vouloit partir ſur le champ pour vous aller trouver; mais votre Laquais lui a dit que vous lui aviez donné ordre de l'en empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites-vous cette défenſe?

LETTRE CVII.

De Madame de Ferval à M. & à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 10 Juillet.

NE ſoyez point ſurpris, mes enfants, du myſtere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la *rougeole*. Helene en fut attaquée deux jours après. Voilà la raiſon qui m'a forcée à vous laiſſer éloignés d'ici. L'air y eſt mauvais & contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois ſemaines. Vos ſœurs ſont hors de tout danger, mais elles gardent encore le lit. Adieu, mes chers enfants, ſoyez tranquilles, & raſſurez Madame de Narton.

LETTRE CVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 5 Juillet.

QUe le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chere amie, d'après Madame de Ferval, m'a fait de plaisir ! C'est la nature, c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette maniere à celle qu'on suit ici ! Je crois en voir les raisons ; c'est que pour élever des filles comme Madame de Ferval a élevé les siennes, il faut un grand fond de vertu de tendresse maternelle, de jugement, de douceur & de bonté. Trouvez de telles meres, & elles suivront ce plan. Mais comment espérer que des femmes, ou d'un génie étroit, ou d'un cœur dur, puissent prendre de pareils soins ? Il est bien plus aisé de dire à sa fille, *taisez-vous*, que de lui apprendre à bien parler & à parler à propos. Je crois donc, ma chere amie, que ce mal si funeste pour les mœurs, vient de la dureté des meres ; dureté qui

passe aux filles, & va ainsi de génération en génération. Cette dureté naît de la dissipation. Une femme, dans le monde, n'est, ni à son mari, ni à ses enfants, ni à ses devoirs ; elle est à elle seule & à ses plaisirs. Rien n'est si commun que de voir ces femmes gâter leurs enfants quand ils sont petits : ce sont alors des especes de marionnettes ; on s'en amuse, on leur passe tout. Quand ils sont grands, & qu'ils demanderoient les soins de la véritable tendresse, on ne les aime plus : ils gênent, ils sont à charge, sur-tout les filles, qu'on se dépêche de marier le plus richement que l'on peut, pour en être débarrassé sans retour. J'ai été surprise & enchantée de la façon de raisonner de Mademoiselle de Ferval. La connoissance que vous me donnez du caractere & des bonnes qualités de cette aimable fille, m'inspire les plus ardents désirs pour l'exécution de nos projets. Mon frere trouve que les eaux lui sont parfaitement. En vérité, ce voyage est heureux. Le véritable bien, ma chere, est d'avoir des amis tels que vous ; personne ne peut sentir plus vivement cet avantage que moi.

LETTRE CIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 11 Juillet.

SI l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens, je crois, ma chere Comtesse, qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux, ce tableau si touchant, & j'en suis attendrie. Ce qui me charme, c'est que nos jeunes amants, car je crois pouvoir leur donner ce nom, ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amoureux de Mademoiselle de Ferval, j'en suis persuadée ; mais je suis encore plus certaine qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs sentiments établit entr'eux une confiance qui n'y régnera certainement plus, quand ils connoîtront mieux ce qui se passe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, & je n'ai garde de chercher encore à lever le

bandeau qui couvre leurs yeux. Hier cependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie : ils y étoient seuls depuis un instant. Je ne sais pourquoi ma jeune amie rougit ; & depuis ce moment, j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude, que je ne lui avois point encore vu. Elle ne sait pourtant pas que je me suis apperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeole ; elle a eu le chagrin le plus vif de ne point être à portée de les servir & de soulager sa mere, qui a fait prudemment de ne la point exposer, ni elle, ni Ferval, au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cette aimable enfant d'avoir eu un désir si sincere de partir dans ces premiers temps si délicieux d'un amour naissant, & d'un amour d'autant plus séduisant qu'elle l'ignore elle-même. Rien ne sera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs. Bon soir, ma chere. Votre frere reprend de l'embonpoint. Oh ! les merveilleuses eaux que celles de Bains !

LETTRE

LETTRE CX.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 11 Juillet.

AH! ma chere maman, quelle épreuve pour votre tendresse ! Mes deux sœurs malades dangereusement ! Je n'avois garde de l'imaginer, d'après les réponses rassurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne sussions le danger que lorsqu'il a été passé. C'est trop, ma tendre maman, c'est trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher, je vous le demande en grace, N'exposez pas mon frere, à la bonne heure ; mais souffrez que je retourne auprès de vous : j'en ai besoin, je le sens. Ma mere, si vous saviez..... si j'osois..... J'espere que vous ne me refuserez pas ma demande. Votre présence m'est nécéssaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue, & je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu, ma chere maman ; ai-

mez toujours une fille dont tous les voeux sont de se rendre digne d'une telle mere.

LETTRE CXL

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 12 Juillet.

VOus exigez donc que je reste ici, ma tendre mere, & vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez justice à mes sentiments. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que c'est à ma sensibilité pour vous & pour mes sœurs que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah ! que je crains de ne plus mériter cet éloge !.... Je rougis .... je tremble.... Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte & sur la timidité. Je me reprochetois comme un crime de garder avec vous un silence dangereux..... Je n'aurai jamais de confidente que vous, mais je vous aurai : vous me guiderez, vous me consolerez.... Ma mere, ma tendre mere, c'est dans vos

bras, c'est en collant mon visage sur votre sein que je voudrois vous dire.... Ma mere.... je tombe à vos genoux, secourez-moi..... Quel secret je vais vous confier ! Je crains d'aimer.... Oui, ma chere maman, je crois que j'aime. Je le sens aux mouvements divers & nouveaux qui se passent dans mon ame. L'espérance, la crainte, le plaisir, l'inquiétude s'y succedent : toutes mes idées ne roulent plus que sur un objet. Je n'avois jamais éprouvé une si violente agitation ; elle m'anime ou m'abat. Hélas ! ce n'est que depuis deux jours que j'ai commencé à me soupçonner de cette dangereuse foiblesse. Que de combats je me suis déjà livrés ! Combien de pleurs j'ai déjà versés ! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre ? Un événement a dessillé mes yeux. Nous étions seuls dans la salle de compagnie. Madame de Narton venoit de sortir. Le Marquis me témoigna un vif intérêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jour-là même, ou le lendemain. « Aujour-» d'hui ou demain, me dit-il ?.... » Mais, Mademoiselle, Madame vo-

» tre mere vous a promise à Madame
» de Narton pour tout le temps des
» eaux.... Vos sœurs ne sont point
» en danger?... Pourquoi ?... Non,
» vous ne partirez pas. » En disant
ces mots, il me parut surpris, triste,
agité. Eh ! moi..... Oh ! maman, s'il
se fût apperçu de mon trouble ! Mais
Madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchis sur
l'agitation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause.
Que de larmes suivirent mes réflexions ! Voilà, ma tendre mere, voilà
le trait de lumiere qui m'a fait voir le
fond de mon cœur. Quoi ! tant d'émotion & de trouble pour une marque
si simple de politesse ou d'amitié ! N'est-il pas bien humiliant d'aimer, & d'aimer la premiere ?.... Si c'étoit par
respect qu'il me cachât sa tendresse !....
Peut-être me connoît-il assez pour m'estimer à ce point.... M'estimer !....
Eh ! s'il pénetre mes sentiments ! ... Je
me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas.
Mon désir le plus ardent est de cacher
ma honte à tous les yeux, & sur-tout
aux siens.... Eh ! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire....
de quel espoir pourrois-je me flatter ?

Non, je ne concevrai point de folles espérances. La médiocrité de ma fortune.... Que n'est-il moins riche, & que ne le suis-je davantage ! .... Ma mere, quelles idées ! Ah ! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foiblesse dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puissiez voir mon cœur tout entier : je veux que vous jugiez du désordre de mon ame. Je suis foible ; mais j'ai une amie tendre, prudente, secourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame à la vertu, qui ne désire que mon bien, qui saura tous les secrets de mon cœur, qui m'est plus chere que tout ce que je pourrai jamais aimer : elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'aveu que je viens de lui faire de ma foiblesse, mon cœur s'est déjà soulagé. Il est plus fort & plus tranquille, quand je pense que ma mere est pour moi, & que je serai bientôt avec elle. Ma digne, mon adorable mere, rappellez-moi, arrachez-moi d'ici. Je brûle de vous embrasser. Ah ! mes sœurs, que n'ai-je plutôt couru, comme vous, le risque de ma vie !

LETTRE CXII.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

Ferval, 13 Août.

OUi, ma fille, ta mere est ton amie, & tu te rends bien digne qu'elle le soit. Mon cœur est pénétré de la confiance du tien ; il en est presque reconnoissant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendresse filiale. Que je te plains ! J'ai craint depuis ton enfance ta sensibilité. Le ciel t'a fait-là un présent bien dangereux. Un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fiere. J'ai tâché de te l'inspirer, cette vertu ; & je ne crains rien de toi que tes peines, que je ressens vivement. Je me les reproche, ma fille : j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Roselle est fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, & je n'aurois pas dû t'exposer au péril. N'oublie point que c'est ta mere qui s'accuse devant toi de ses fautes : aide-la de toutes tes forces à les réparer.

Ecoute, mon enfant ; tu te l'es déjà dit à toi-même : tu ne saurois prétendre à épouser le Marquis : la médiocrité de ta fortune s'y oppose. De tels mariages sont bien rares. Le vrai mérite n'est presque jamais l'objet des sacrifices : la vertu n'est point séduisante. On estime une fille estimable, on la plaint de n'être pas riche ; on trouve de l'agrément avec elle, mais on ne l'épouse point. Quel amour ne faudroit-il pas que le Marquis de Roselle eût pour toi, s'il songeoit à te sacrifier les plus brillantes espérances ! Eh ! pourrois-tu te flatter qu'il t'aime ? Tu sais quelle a été sa passion pour Léonor : un si violent amour a dû flétrir & épuiser son cœur ; & quand il ne seroit pas pour toujours incapable d'aimer, il ne peut pas être encore susceptible d'une nouvelle passion. La politesse, l'habitude de te voir, le besoin d'une société amusante, l'amitié même lui ont dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres sentiments. Tu reconnois maintenant que ces sentiments que tu désirois, n'y étoient pas ; & je te sais gré de penser ainsi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la re-

traite, c'eſt de prendre pour de l'amour les politeſſes d'uſage. Une vanité ſotte leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner ; la raiſon t'en a garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occaſions, il vaut mieux ſuivre ſes craintes, que s'en rapporter à ſes eſpérances. Le malheur, ma fille, eſt bien plus près de nous que le bonheur.

La ſanté de tes ſœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre jours. Tu nous y joindras auſſi-tôt ; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs, un départ ſi prompt, ſi hazardé, pourroit annoncer ce qu'il eſt très-important qu'on ignore. Voici la premiere fois, ma fille, que je t'engage à la diſſimulation ; mais ici elle eſt légitime, parce que la décence & l'honneur la rendent néceſſaire. Obſerve-toi ſur-tout avec le Marquis. Evite-le ſans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître, ni le craindre, ni le ſouhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en préſence de Madame de Narton. Je compte ſur la nobleſſe de tes ſentiments. Suis un plan dicté par le courage. Songe que

tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendresse ; qu'il ne se souviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés auprès de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous sommes nés pour nous combattre sans cesse, & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expose à bien des fautes ; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux ; que ta mere, que ta famille, que le plaisir de faire le bien, que la vertu, que la joie d'une conscience pure suffisent à ton cœur. Je le déchire, hélas ! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles, j'empoisonne tes plus beaux jours : ah ! c'est pour qu'ils n'empoisonnent pas le reste de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander sur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras qui pourroit te déceler. Il faut t'en sauver par l'air de gaieté, par des occupations continuelles pendant ces quatre jours. Il me tarde, autant qu'à toi, que nous puissions nous rejoindre. Je te serrerai dans mes bras : nous pleurerons ensemble : nous nous consolerons l'une l'autre : tu acheveras

de me peindre les mouvements de ton ame. Je ne veux savoir que ce que tu me diras, & je saurai tout. En t'inspirant l'amour de la vertu, je me suis épargné bien des embarras. Ma fille, ma tendre amie, je t'embrasse mille & mille fois.

LETTRE CXIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

Ferval, 13 Juillet.

Vous avez lu, Madame, dans le cœur de ma fille. * Elle aime: elle me l'a écrit. C'est ma faute. Elle est née tendre: elle avoit vu très-peu d'hommes de son âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois si bien promis de ne pas laisser former à ces trois enfants des liaisons suivies avec des hommes faits pour leur plaire, que je ne fusse certaine qu'ils seroient leurs maris. Vos projets sont d'une bonne amie:

Nota. (Il paroît, par cette lettre, que Madame de Narton avoit fait part à Madame de Ferval de ses soupçons & de ses projets, par une lettre que nous n'avons pas.)

S'ils pouvoient s'exécuter, le départ de ma fille n'y seroit point un obstacle, vous n'en verriez que mieux les sentiments du Marquis. Mais je n'espere rien, & je dois agir comme si je ne pouvois rien espérer. J'attends qu'Hélene soit en état de supporter la litiere, pour aller à ma petite terre de Vercourt. J'y serai jeudi, & y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici, & dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au soin que vous avez pris de ne lui laisser entrevoir en aucune maniere vos soupçons. Veillez sur elle de grace ; mais ne l'épiez pas. Avec une ame commune, de petites tracasseries ne sont qu'inutiles ; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né, elles sont pernicieuses : une fille vertueuse & délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudrez bien d'ici à jeudi l'aider, à son insu, à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime, & qui ne doit pas même le laisser soupçonner. Si j'étois

obligée de vous la confier plus long-temps, je lui proposerois de vous découvrir ses sentiments, pour que vous lui servissiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous, elle ne devroit pas s'y refuser, mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu, Madame. Vous aimez ma fille, vous m'aimez : je suis tranquille.

LETTRE CXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Juillet.

JE vous avoue, ma chere Comtesse, que je ne puis plus rien connoître aux sentiments de votre frere. Si je vous eusse écrit hier matin, je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup Mademoiselle de Ferval. Depuis huit jours sur-tout, cela me paroissoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas : il la cherchoit, il ne parloit qu'avec elle à la promenade ; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités & des agréments de cette jeune

personne. Je ne doutois plus de ses sentiments, j'en étois charmée: je ne cherchois que les occasions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains, sur la montagne, dans le bois qui fait la promenade des buveurs d'eau. Le monde qui s'y rassemble, fait de ce lieu un spectacle assez agréable. Nous avions été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc Mademoiselle de Ferval, le Marquis & moi. Nous allâmes fort gaiement: votre frere dit même à ma petite amie les choses les plus obligeantes & les plus spirituelles. Nous arrivons, nous nous promenons un quart-d'heure avec plaisir. Au bout de quelque temps, une Dame suivie, je crois, d'une femme de chambre, passe & repasse auprès de nous. Cette femme est jolie. Le Marquis ne l'apperçut point d'abord; mais en la voyant, il fit un vif mouvement de surprise; il pâlit, il changea plusieurs fois de couleur. Cette femme revient: il la regarde sans vouloir paroître la regarder, & ne nous parle plus qu'avec une distraction singuliere. Je proposai de repartir; il nous suivit

machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette Dame ; il rougit, & m'assura qu'il ne connoissoit aucun des gens qui prenoient les eaux. Il se retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes levées à l'heure ordinaire, Mademoiselle de Ferval & moi. Le Marquis n'est point venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit, & qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé, je lui ai demandé quel étoit son mal : il m'a dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passoient pas bien, & qu'il vouloit essayer, pendant quelques jours, de les prendre à la fontaine, & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval qui venoit d'arriver, lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé, en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger : que son logement étoit petit, & qu'ils ne pourroient y être ensemble sans s'incommoder beaucoup ; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti, & nous a laissés dans la plus grande surprise. Ferval a été fâché de ses refus : mais

ce qui m'a bien plus touchée, c'est l'affliction de la pauvre Mademoiselle de Ferval. Je l'ai démêlée, & j'en suis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu causer le malheur de cette chere enfant ! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le dîné ; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été distrait, triste, agité ; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes soupçons, ma chere amie ; je puis à peine m'y livrer....... Seroit-il possible ! Veuille le ciel nous épargner de nouveaux chagrins !

LETTRE CXV.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 16 Juillet.

AH ! ma mere, ma tendre mere, que vos pressentimens étoient justes, & que je suis malheureuse ! Envoyez-moi chercher tout à l'heure ; je me meurs. Le Marquis ne mérite plus..... Eh ! je l'aime encore ! il a revu Léonor : il l'aime..... Il nous

a quittés pour aller à Bains, où elle est, cette misérable..... Ma mere, qu'il me tarde d'être dans vos bras! J'y gémirai d'une foiblesse détestable..... Eh! je croyois n'avoir conçu aucun sentiment d'espérance! Ma tendre mere!

LETTRE CXVI.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 16 Juillet.

VIens, ma chere enfant, viens dans mes bras : ton malheur augmente ma tendresse. L'objet de la tienne n'en est plus digne ; mais tu ne peux rien voir à présent, tu ne peux que gémir & pleurer. J'essuierai tes larmes, ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes sœurs nous rejoindront demain à Vercourt ; je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.

✠

LETTRE

LETTRE CXVII.

De Madame de Narton à Madame Saint-Sever.

A Varennes, 16 Juillet.

MEs ſoupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chere Comteſſe: la Dame de la promenade n'eſt autre que Léonor ; Ferval l'a reconue ce matin : le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne ſais comment ni pourquoi cette malheureuſe eſt venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il a trouvé ce matin à la fontaine, & dont la vue l'a embarraſſé, ne lui a rien dit de ſa découverte. Il lui a ſeulement demandé ſi nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il dit, pouvoir aller aujourd'hui chez Madame de Narton, j'irai demain, s'il m'eſt poſſible.

Mademoiſelle de Ferval vient de partir dans l'inſtant : ſa mere me l'a redemandée. Malgré le plaiſir que je trouvois avec elle, j'ai été charmée de ſon départ. La pauvre petite me faiſoit d'autant plus de pitié que ſes

efforts pour cacher sa peine, la redoubloient. Oh ! que de reproches j'ai à me faire ! Je me suis persuadé trop aisément ce que je souhaitois. Que cette rechûte (car je la crains) me donneroit d'inquiétude, & pour vous & pour ma jeune amie, & pour le Marquis lui-même ! Adieu, chere Comtesse : armez-vous de courage.

LETTRE CXVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Juillet.

QUel revers, ma chere : il m'accable. Mon frere seroit-il assez foible ! ..... Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait? Je tremble, je pleure ; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié, ma chere, ayez pitié de sa jeunesse. Dès que je reçus votre premiere Lettre, je prévis l'étendue de nos malheurs. Je suppose que cette misérable a su le voyage de mon frere, & qu'assurée de son ascendant sur lui, elle a saisi cette occasion de re-

paroître à ses yeux. De grace, ma tendre amie, ne me laissez rien ignorer, ne ménagez point ma foiblesse. L'inquiétude grossit les objets : j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils sont, quelque chagrin que je puisse en avoir. Votre amitié, ma digne amie, m'est un grand adoucissement ; qu'elle vous coûte de peines, & que j'en suis reconnoissante !

LETTRE CXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 18 Juillet.

CE qui se passe ici, ma chere Comtesse, est une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma perplexité ; mais de peur que votre imagination n'aille plus vîte encore que les événements, je veux vous dire tout ce que je vois, & ce qui peut nous faire craindre ou espérer. Le Marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que

les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, & qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le second tome du malade imaginaire. Après quelques instants je m'apperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit, qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda si Mademoiselle de Ferval étoit à la promenade. Hélas ! lui dis-je, Madame de Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle est partie : elle est à Vercourt avec sa mere & ses sœurs. Il resta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, est-il aussi parti ? Il a suivi sa sœur, répondis-je : mais comme je restois seule, & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce soir. Il me proposa d'aller, en nous promenant, à sa rencontre : j'acceptai sa proposition. D'aussi loin qu'il apperçut Ferval, il courut pour l'embrasser. Il s'informa d'abord des convalescentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, & que dans peu de jours elles seroient totalement rétablies. Ah ! mon Dieu ! dit le Marquis, pourquoi donc

avoir envoyé chercher Mademoiselle de Ferval ? Je n'en sais rien, dit le frere ; & je ne reconnois point-là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien soutenu le petit voyage de Vercourt ; mais rien n'est plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté est terrible ; & je trouve aujourd'hui l'ainée très-abattue & très-changée. Si malheureusement...... Le Marquis a pâli à ce discours qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indisposition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit presque point mangé depuis deux jours ; qu'elle gardoit la chambre ; & que Madame de Ferval, qui ne la quittoit point, étoit presque toujours seule avec elle.

Depuis que le Marquis a su ces fâcheuses nouvelles, je l'ai trouvé fort triste. Il est venu proposer à Ferval d'aller avec lui demain chez sa mere, à laquelle il prétend qu'il doit une visite : il n'y avoit pas pensé jusqu'à présent. Ferval lui a représenté que malgré l'honneur & le plaisir que cette visite feroit à Madame de Ferval, les embarras où les maladies de ses filles

la mettent, pourroient lui faire désirer qu'il voulût bien attendre quelques jours. Mais, a dit le Marquis, il faut bien savoir comment se porte Mademoiselle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit, & si elle est mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre frere a trouvé ce projet excellent, & il m'a paru plus content. J'allois le quitter pour vous écrire ; mais à ce moment une espece de femme de chambre, venant de Bains, a demandé à le voir, & lui a remis une lettre. Il est sorti avec une précipitation extrême pour la lire, & l'on me dit qu'il est actuellement occupé à y répondre. C'est quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci est une énigme ? Je n'ai eu garde de dire au Marquis un seul mot de cette fille, & ne lui en parlerai certainement pas la premiere ; mais tout ce que je pourrai savoir, ma chere amie, je continuerai de vous le mander. Comptez autant sur ma franchise que sur mon amitié.

LETTRE CXX.

De Léonor au Marquis.

A Bains, 18 Juillet.

VOus me fuyez, mon cher Marquis. Je vous ſuis odieuſe, je le vois, & j'en ſuis au déſeſpoir. Suis-je donc ſi coupable ? Vous ai-je trahi ? Vous ai-je été infidelle ? Des lettres, auſſi baſſement achetées que vendues, ſont la cauſe & l'unique cauſe de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les déſavouer, ces malheureuſes lettres ? N'aurois-je pu vous faire ſoupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites ? J'avois peut-être alors aſſez d'aſcendant ſur votre eſprit pour cela ; je ne l'ai point tenté ; le menſonge m'eſt en horreur ; mais daignez au moins m'écouter. A qui les ai-je écrites ? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuſe n'apprend que trop quelle a été ſa vie. Mes infortunes m'avoient liée avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaiſon. La reconnoiſſance n'eſt-elle pas le premier devoir ? Juliette m'a donné des ſecours que je n'ou-

blierai jamais. L'inconduite n'exclut pas la générosité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point ; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit mérité la colere de celui qui l'a punie d'une maniere si cruelle : je le sais ; mais je l'aimois. Il falloit assortir mon ton au sien ; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes espérances. Si j'avois pris avec elle les expressions que mon cœur me dictoit, n'auroit-ce pas été l'humilier ? Je devois paroître à ses yeux ce qu'elle étoit aux miens, pour continuer d'être son amie. La vertu excluroit-elle cette complaisance si nécessaire dans la société, & qui prend sa source dans l'humanité ? Voilà, Monsieur, ce qui a causé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je respecte trop votre naissance & votre nom, pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire ; mais je veux me justifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus, vous m'estimiez encore, que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter ! Quel supplice pour un cœur .... où .... où

vous

vous régnez encore ! .... Qu'ai-je dit, malheureuse ! Adieu, Monsieur.

LETTRE CXXI.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 18 Juillet.

N'Espérez plus de me séduire ; mes yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous, vous l'avez fait. Mais vous me fûtes chere : ce sentiment se fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence, je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer, cessez, je vous prie, de m'écrire. Je vous souhaite un bonheur solide, soyez-en sûre. Je ne vous hais plus ; & si vous deveniez estimable, je pourrois encore vous estimer.



LETTRE CXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 24 Juillet.

SOyez tranquille, ſoyez contente, ma chere Comteſſe, votre frere eſt le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ſes aveux, & de m'expliquer ſa conduite à la quelle je ne comprenois rien. Je vais bien vîte vous répéter ſes diſcours : vous en ſerez auſſi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains ; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit cauſé une révolution dont il n'avoit pas été le maître. Je l'ai aimée avec paſſion, m'a-t-il dit, & l'objet d'un tel amour ne peut devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait, on le mépriſe ; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le déſordre où ſon aſpect me jetta. Dès l'inſtant où je l'apperçus, je formai le déſir de lui parler, non pour

renouer avec elle, je n'aurois jamais un dessein si bas ; mais par un mouvement violent & inexplicable, je voulus savoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour se justifier à mes yeux : je voulus apprendre quelle aventure l'avoit conduite ici : enfin je résolus de la voir & de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interpréter favorablement. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure, & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor, il la reconnoîtra, il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; & n'avois-je pas raison ? Vous devinâtes très-bien, lui ai-je dit, & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh ! que ce chagrin est humiliant pour moi ! Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté, j'ai voulu vous tout avouer, & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir, & s'assit auprès de moi. Un instant après elle tourna la tête, nos yeux se rencontrerent. Ma froideur ne la déconcerta

point. Elle prit un air très-assuré, & même un peu haut. Je la fixai dédaigneusement, sans lui parler. Elle rompit le silence, & me demanda, d'un ton ironique, si ma colere duroit encore. Cette hardiesse me révolta. Je me levai ; elle me suivit, & prit alors un air caressant, qui n'est plus fait, graces au Ciel, pour me séduire. Enfin, Madame, je sentis pour elle un dégoût pire que la haine : je la laissai, & je rentrai chez moi. J'y réfléchissois sur mon premier aveuglement, & sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la séduction, lorsque cette malheureuse fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que, comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie, cette démarche m'étonna. Je crus m'appercevoir, au délabrement de sa parure, qu'elle étoit dans l'indigence ; & à l'altération de ses traits, qu'elle n'étoit pas en bonne santé. Cette idée fit taire en moi tout autre sentiment que celui de la pitié. C'est le seul qui me reste pour elle ; mais je vous avoue qu'il est plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuse, qu'il ne seroit peut-être pour une autre personne dans le

même état. Je luis dis que je la priois de se retirer. Elle me serroit les mains, & ses yeux se chargerent de larmes. Je souffrois : elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien résolu pourtant de lui faire quelque bien, si elle étoit réellement dans la misere. Peut-être s'est-elle trompée aux mouvements de compassion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté, voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je suis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponse du Marquis est remplie d'humanité & de dignité ; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien sa confiance me touchoit, & combien sa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé sa pitié pour cette fille, parce que la nature nous inspire un sentiment général de bienfaisance, & que dans la plupart des malheureux, si ce n'est pas la vertu, c'est l'humanité que l'on doit secourir. Eh ! s'il y a quelque chose de capable de ramener les méchants, ce sont les bienfaits d'une ame généreuse, qui leur fait du bien quand ils lui ont fait du mal. La dureté, au contraire, qui est une basse vengeance, colorée d'un air de justice, les confirme dans

leur méchanceté ; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que sa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétudes. Eh ! voilà, ma-t-il dit, ce que je voulois éviter. Je pressentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace, a-t-il ajouté avec embarras, Mademoiselle de Ferval a-t-elle su que Léonor étoit.... Oui, lui ai-je dit. Ah ciel ! s'est-il écrié ; & puis prénant un air moins agité : Ferval, Madame, est le meilleur ami du monde, il ne lui manque qu'un peu plus de discrétion : voilà de quoi faire une histoire, si ma sœur en entend parler.... Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre, & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui faire qu'honneur. Eh ! mon Dieu, a-t-il dit, qu'est-ce que ceux qui la savent doivent penser à présent de moi ? Quel jugement peut en porter Mademoiselle de Ferval. Je ne suis pas tranquille ; il faut la désabuser..... Mon honneur y est intéressé...

On est venu dans cet instant me dire qu'elle étoit toujours un peu souffrante ; mais que ce n'étoit qu'une indisposition, & que ses sœurs étoient parfaitement rétablies.

Hé bien, Madame, dit votre frere, n'y allons-nous pas après-midi? Oui, sans doute, ai-je dit. Tandis qu'il se prépare à cette visite, j'ai voulu, ma chere Comtesse, vous tranquilliser, & rétablir votre frere dans votre estime. Il m'a prié de vous assurer de toute son amitié, vous êtes bien sûre de la mienne.

LETTRE CXXIII.

De M. de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Juillet.

NOtre étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins, Madame? Oh! que je l'en empêcherai bien! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parents, pour demander qu'il soit interdit; car il ne faut pas.... Vous m'entendez..... & cela seroit déjà fait, je vous le cautionne, cela seroit fait, sans ma femme qui est.... plus que bonne. Elle pleure, elle se lamente, elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne sais pas bien votre avis? Vous avez

du ſens, de l'eſprit ; eh ! l'on ne fait pas ce que vous penſez, n'eſt ce pas ? Je vais vous raconter, Madame, toute l'hiſtoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac, dont il étoit queſtion dans ſes lettres, elle en étoit folle ; & ce Seigneur-là eſt un eſcroc. Ils ont vecu enſemble pendant un, deux mois : juſques-là tout va bien.... Oui, ils font bon ménage. Mais le drôle, qui ne s'endormoit pas, plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor ; adieu, le voilà parti. Vous remarquerez, s'il vous plait, que le ſieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle, afin de diminuer les frais du tranſport. Elle reſte ſans effets, ſans argent, ſans chemiſe.... oui, en vérité. Allons à Bains, s'eſt elle dit, le Marquis eſt bon, il eſt ſot, je renouerai avec lui, j'en tirerai de l'argent ; allons, partons, & elle eſt partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignardée, étouffée, où je ne ſais quoi, par ſon vieux jaloux, qui s'eſt trop convaincu qu'il avoit quelque ſujet de l'être. Mais il a promptement aſſoupi cette affaire. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle eſt morte chez lui il y a trois ſemai-

nes. Sa mere, vieille, laide & misérable, a suivi la fortune de Léonor ; elle passe pour sa Femme de chambre. Voila, Madame, l'histoire de cette créature. Puisque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponse. Elle m'empêche encore d'écrire à son frere comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté ; il en faut, vraiment ; qu'on me laisse faire, & l'on verra. Un vieux Militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicatesses de Madame de Saint-Sever sont fort déplacées ; on ne veut jamais m'en croire.... Bon soir, Madame, recevez l'assurance de mon respect.

LETTRE CXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Juillet.

JE reçois votre lettre dans l'instant, chere amie. Je respire : vous avez remis la joie dans mon cœur : je n'ai plus de craintes. Que je suis heureuse d'avoir engagé M. de Saint-Sever à

vous consulter avant d'agir ! Cachez, de grace, ses projets à mon frere. Mademoiselle de Ferval a peut-être pris des idées désavantageuses sur son compte. Ma chere amie, j'espere en vous, vous les effacerez. Je vous demande en grace de ne rien négliger pour rendre mes voeux accomplis. J'embrasse mon frere, & je vous aime de tout mon cœur. Instruisez-moi toujours exactement de tout ce qui se passe, je vous en conjure.

LETTRE CXXV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

JE n'ai plus rien à vous dire que d'heureux & d'agréable, ma chere Comtesse. Quel bonheur que votre frere n'ait point su les projets de M. de Saint-Sever ! Je rends graces à votre mari de m'avoir consultée, & je le prie de s'en rapporter à présent à moi sur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez Madame de Ferval comme je vous l'avois annoncé. Le

Marquis étoit tout à la fois d'une agitation, d'une joie, d'une inquiétude; d'une impatience de partir & d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes Madame de Ferval & ses deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs graces & leurs caresses ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli; mais à travers cette politesse, je remarquai dans Madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'apperçut & qui l'embarrassa. L'absence de Mademoiselle de Ferval acheva de l'affliger. Je demandai de ses nouvelles, & si nous ne la verrions pas. Madame, me dit la mere, elle a été souffrante toute la journée, elle repose à présent; sans doute elle auroit bien du plaisir à vous voir. Mais l'éveillerons-nous? Le Marquis, que ce discours affligea beaucoup, s'approcha de moi, pour me dire tout bas: rien ne vous presse sans doute de partir, Madame? Ne pourrions-nous attendre le réveil de Mademoiselle de Ferval? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit; nous demeurâmes donc jusqu'à huit heures du soir. Madame de Ferval ne nous pria point de rester, ce qu'assurément elle auroit fait, si elle n'avoit eu des raisons que

je soupçonne. Pour ne point l'embarrasser, je fis un signe au Marquis pour l'avertir qu'il falloit partir ; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis à Madame de Ferval : votre chere fille ne s'éveillera donc point ? Et nous ne pourrons la voir ? Elle est couchée, me dit-elle, & il n'y a pas d'apparence qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Pardonnez-moi, maman, dit Henriette, elle n'est pas couchée....... Vous vous trompez, ma fille, dit la mere, elle l'est, & Madame de Narton voudra bien l'excuser, Henriette rougit ; & pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde, je me levai, & nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le Marquis ne nous dit rien pendant le chemin, & en arrivant chez moi, il se retira dans sa chambre : il y passa la soirée, & ne soupa point. Le lendemain, il fut tout le jour seul à la promenade : il ne parut que pour se mettre à table, où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étois là. Enfin au bout de trois jours passés de cette sorte, il vint me trouver le matin. Nous nous promenâmes d'abord en silence ; ensuite, en me prenant la main, il me dit, avec un air de confiance & d'amitié tout-à-fait intéressant,

me pardonnerez-vous, Madame, d'être amoureux une seconde fois ? Ne me prendrez-vous pas pour un fou ? D'où vous peut venir cette crainte, lui dis-je, si l'objet que vous aimez est digne de votre amour ? S'il en est digne, s'écria-t-il ! Ah ! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde, je devois renoncer à aimer ; je me l'étois promis ; j'avois résolu de ne jamais songer au mariage : l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes résolutions à mes amis, à mon beau-frere même. Oui, je lui ai dit que je ne me marierois point, & que ses enfants seroient les miens.

Et qu'a-t-il dit sur cela, lui demandai-je ? Il a plaisanté ; il m'a dit qu'il espéroit que cette fantaisie passeroit ; & qu'il le souhaitoit fort. Mais il n'est pas question, a-t-il ajouté, de ce que m'a dit M. de Saint-Sever ; je le connois, je sais qu'il seroit charmé de me voir marié heureusement ; il s'agit de moi, & je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public, après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour, je crains qu'on n'accuse de foiblesse celui que je ressens. Mon choix me rassure pourtant ; & croyez

qu'il ne falloit pas moins que les vertus, les charmes & le mérite de Mademoiselle de Ferval pour m'arracher un aveu que j'aurois regardé comme humiliant, si j'avois aimé toute autre personne qu'elle. Mais vous savez combien elle est digne de toute la tendresse d'un honnête homme. Je l'adore, & je ne puis plus me le dissimuler, ni à vous, Madame. Je me suis trompé d'abord sur les sentiments que j'éprouvois pour elle. Si j'eusse cru en devenir amoureux, j'aurois fui, tant j'avois d'horreur pour cette passion qui m'avoit été si funeste. Vous le dirai-je, Madame, j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleure compagnie, disoit-on; elles m'avoient paru si méprisables, que jugeant de toutes les femmes par celles que j'avois vues, j'avois cru devoir mépriser tout votre sexe. C'est d'après ce sentiment & le chagrin affreux que ma passion pour Léonor m'avoit causé, que j'avois pris la résolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis, toutes mes connoissances l'ont sue, je vous l'ai déjà dit. Quelques-uns l'ont approuvée, d'autres l'ont

blâmée par des raiſons de convenance; on diſoit que pour faire un mariage raiſonnable & décent, il ne falloit point d'amour. D'autres ont plaiſanté ſur ma colere, comme M. de Saint-Sever, & m'ont dit qu'avec un cœur auſſi tendre que le mien, il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainſi me révoltoient, & je me faiſois un point capital de leur prouver que ma réſolution étoit inébranlable. Voilà, Madame, quel étoit mon état quand je ſuis arrivé chez vous. J'ai pris le plaiſir que je trouvois à voir & à entendre Mademoiſelle de Ferval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle, m'a ſemblé de l'amitié, de la confiance: je ne la regardois que comme une amie. J'ai ſenti combien elle m'étoit néceſſaire, quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici; & enfin depuis le jour où nous avons été chez Madame de Ferval ſans la voir, je ſens qu'elle ſeule peut faire mon bonheur. Une fauſſe honte peut-être; des ſentiments à démêler, & que je ne me ſoupçonnois pas; l'amour à enviſager ſous un aſpect charmant, après l'avoir vu ſous un aſpect terrible; le mariage, dont je dé-

testois l'idée, & qui devient le but de mes plus chers désirs ; tous ces renversements de pensées & de sentiments m'ont absorbé depuis trois jours. Le mérite, la solide vertu & les graces de Mademoiselle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne sais si c'est l'amour qui me fait parler ainsi ; mais je me trouverois coupable, si je balançois encore.

Oui, vous le seriez, mon cher Marquis, lui ai-je dit, de résister aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous opposez plus à un sentiment qui fera le bonheur de votre vie, & la joie de tous ceux qui s'intéressent à vous. La fausse honte que vous avez éprouvée, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre sœur & de votre beau-frere. La noblesse de leur ame, & leur attachement pour vous, sont mes garants. Quant à vos autres amis, s'ils sont raisonnables & vertueux, ils diront : c'est un malade revenu en santé ; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible crise, la raison s'est servie de l'amour pour l'éclairer & le conduire au bonheur. Si ce sont des hommes vicieux qui vous condament,

vous saurez jouir de leur improbation même en considérant que votre heureux choix met entr'eux & vous une nouvelle différence. Je ne suis point surprise de la haine que vous aviez contre nous ; elle n'étoit pourtant pas fondée. Léonor & les femmes que vous aviez vues, ne sont point, graces au Ciel, l'échantillon de tout le sexe, comme malheureusement toutes les femmes ne ressemblent point à Mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes, aussi-bien que parmi nous, des ames vertueuses & des ames vicieuses ; & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre premiere passion a été malheureuse & avilissante. L'objet en étoit indigne & méprisable. Votre second choix réparera aux yeux du public les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor, quand on verra que vous aimez Mademoiselle de Ferval. Ce beau choix, mon cher, vous sera autant d'honneur parmi les honnêtes gens, que l'autre vous auroit avili. Votre cœur est pourtant toujours le même : vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentiments plus nobles & plus vertueux que ceux que

vous aviez pour Léonor dans le temps où vous la vouliez épouser : cela doit vous montrer combien le choix de l'objet est important. Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel : la nature, en nous le donnant, nous a fait le plus beau des présents ; il peut même dans un grand cœur être la source des actions les plus belles & les plus vertueuses. Mais il faut que l'objet aimé soit digne de l'être ; sans cela ce même amour devient la source des vices, & entraîne souvent après lui les actions les plus basses, le déshonneur, & quelquefois le désespoir. Vous allez jouir du plaisir pur de voir tous vos amis partager votre joie. Mademoiselle de Ferval fera le charme de votre vie ; tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh ! mon cher Marquis, que votre félicité est grande ! Quelques plaisirs que l'amour puisse donner, je regarde celui de l'approbation publique comme nécessaire à cette satisfaction intérieure, sans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il est triste d'être obligé de justifier son penchant, sans pouvoir espérer qu'on nous le pardonne ! Vous réunissez tous les genres de bonheur.

Mademoiselle de Ferval n'est point riche....

Et j'en sens, m'a-t-il dit en m'interrompant, la plus grande joie. Que je serois heureux si je pouvois lui devenir assez cher pour que ce qui fait mon plaisir ne fit pas sa peine !

Non, lui répondis-je, non ; elle ne se trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune si brillante & si peu attendue ne l'enorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnoissance, charme si doux pour une belle ame !

Eh ! m'a-t-il dit, qui connoît mieux que moi le prix de son ame ! Mais ne me méprise-t-elle point ? Voilà ce que je redoute. Je sais que la fortune ni ses avantages ne sont point faits pour la toucher ; & peut-être mes anciennes erreurs, cette derniere aventure dont elle ne sait pas le détail, pourroient me faire paroître à ses yeux indigne d'unir mon sort au sien. Vous ne sauriez croire combien cette crainte m'inquiete, & dans quel désespoir je tomberois si j'étois assez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Rassurez-vous, mon cher Marquis, lui ai-je dit encore ; & puisque vous

vous défiez-de vous-même, ne refusez pas de vous en fier à moi. Voulez vous me charger de cette négociation ? Il m'a tendrement remerciéé, en me disant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaisir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même son amour à Mademoiselle de Ferval; mais qu'il sentoit que ma médiation lui étoit nécessaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à Madame de Ferval.

Hélas! m'a-t-il répondu, cette maniere décente est peu naturelle & peu délicate : j'aime, & je veux être aimé ; si je ne l'étois pas, je serois au désespoir de causer le malheur de cette aimable personne, & de souffrir qu'on la contraignit pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de Madame de Ferval. Eût-elle inspiré tant de vertu & tant d'élévation de sentiments à ses filles, si elle n'en avoit pas eu elle-même. Je puis vous répondre qu'elles feront elles seules le choix de leurs époux. Cette digne mere sauroit empêcher un mavais mariage, à force de soins ; mais elle ne les contraindra jamais à épouser des gens qu'elles n'aimeroient pas, soyez-en sûr.

Enfin, mon aimable Comtesse, il m'a confié ses plus chers intérêts. Je n'ai point perdu de temps, j'ai écrit sur le champ à Madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain; je vous envoie la lettre & la réponse. Le Marquis m'a prié de vous faire part de notre conversation. Il va aussi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler, ni de vous, ni de moi.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

MAdame de Natton vous a tout appris, ma chere & tendre sœur. C'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt sincere que votre amitié vous a toujours fait prendre à mon sort, me persuade que vous partagez des sentiments que l'honneur, la raison & la vertu avouent. J'embrasse votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoissois pas alors Mademoiselle de Ferval

Faites des vœux pour moi, ma chere sœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII.

De Madame de Narton à Madame de Ferval.

A Varennes, 6 Août.

L'Estime & l'amitié que je vous ai vouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand plaisir, la commission dont M. de Roselle m'a chargée. Sensible au mérite & aux graces de Mademoiselle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quel seroit son bonheur, s'il avoit des qualités capables d'inspirer des sentiments d'estime à cette adorable fille, & s'il pouvoit obtenir l'honneur d'appartenir à la plus digne des meres : ce sont ses paroles, je vous les rends fidelement : elles disent tout. Son sort est dans vos mains. Du reste, il n'est pas question d'arrangement de fortune. Le Marquis est riche, & connoît le prix des vertus. S'il avoit osé, il auroit demandé à Mademoiselle de Ferval un cœur bien précieux, avant-que de vous deman-

der sa main ; son respect, aussi profond que son amour est tendre, l'en a empêché. Ils se connoissent : aucune cause ne peut retarder cette union ; ainsi, Madame, si vous daignez l'approuver, comme je l'espere, ce mariage se fera sans délai. Ce sont les vœux les plus ardents du Marquis ; ce sont aussi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les désirs de M. de Roselle, rendra Mademoiselle de Ferval très-heureuse. Adieu, Madame ; j'attends votre réponse avec presqu'autant d'empressement que le Marquis.

LETTRE CXXVIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

A Vercourt, 7 Août.

C'Est avec la plus vive reconnoissance que je vous rends graces, Madame, de l'intérêt que vous prenez à ma fille ; cet intérêt si tendre me répondroit presque de son bonheur dans un mariage que vous auriez proposé. Mais pardonnez des craintes à

une mere. Je sais que cette alliance est beaucoup au dessus de ce que j'aurois pu espérer pour elle ; je sais qu'il n'est point de parents qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang, & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités mêmes, jointes à la considération & à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment, & qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roselle est aimable, il est fait pour plaire. Il a de l'esprit, des agréments, de l'honnêteté ; mais permettez-moi cette question : il s'agit du sort de ma fille. A-t-il cette vertu solide & ces principes sûrs, si nécessaires pour faire un bon mari ? La passion qu'il a eue, (& que je lui croyois encore, je vous l'avoue, car c'a été avec le plus grand étonnement que j'ai lu ce que vous m'avez écrit ;) cette malheureuse passion est-elle bien effacée de son cœur ? Vous savez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colere contre cette misérable qu'il vînt offrir sa main à ma fille, songez, Madame,

dame, songez quel malheur un tel mariage repandroit sur sa vie. Je crois qu'il faut, avant toute chose, nous assurer du cœur du Marquis. Si sa haine pour Léonor étoit violente & extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille ; cette haine ne seroit qu'un amour terrible & déguisé. S'il la méprise de sens froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être séduit, & ne pas sentir ce que valent son cœur & son caractere. Avec la sensibilité & la délicatesse qu'elle a, elle seroit très-malheureuse d'avoir un époux qui ne sauroit pas distinguer les qualités de son ame, & qui n'appercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure ; & d'après les égarements du Marquis, on peut craindre qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, sage & touché du vrai mérite : un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je désire. Je connois votre discerne-

ment, votre sagesse & votre tendre bienveillance pour cette chere enfant. Vous êtes à portée de demêler les véritables sentiments du Marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire ; mais jusqu'à ce que j'aie de vous, Madame, une réponse sûre & satisfaisante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez assez bonne pour venir demain me voir, (parce qu'il ne convient pas en pareille circonstance que j'aille chez vous ;) si vous vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retournons aujourd'hui, sans amener ni le Marquis ni mon fils, je vous serois bien obligée ; & d'apres la conversation que nous aurions ensemble, nous resoudrions ce qu'il faut faire.....

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait sa confidence : j'en suis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révéle ce secret à sa sœur. Je le lui ai expressément défendu. Il est transporté, & ne peut concevoir comment je balance....... Je vais vous le renvoyer tout de suite, afin qu'il ne me trahisse pas, & je cours pour empêcher qu'il ne puisse voir Mademoiselle de Ferval

en particulier. Adieu, Madame ; je ne cherche point d'expressions à ma reconnoissance.

LETTRE CXXIX.

De Léonor au Marquis de Roselle.

A Bains, 8 Août.

JE vous ai tant de fois trompé, Monsieur, que la vérité même, en passant par ma bouche, peut vous être suspecte ; mais comme cette vérité est humiliante pour moi, & que c'est l'état où je suis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuse qui n'a plus d'espoir qu'en votre générosité. Mes vices sont punis. Ah ! Monsieur, les Méchants se détruisent les uns les autres, ils vengent les gens de bien. Un scélérat..... dispensez-moi d'un récit honteux & douloureux ; vous en souffririez. Je crois que l'histoire du crime doit affliger les ames honnêtes. Il ne me restoit plus de ressources que dans les libéralités de Juliette, une mort terrible me l'a ravie ; j'étois dès ce temps-là malade,

languiſſante, pauvre, & ne ſachant quel parti prendre, quel cœur intéreſſer. J'allai implorer la compaſſion de M. de Valville qui m'avoit autrefois aimée; mais j'y allai ſans trop eſpérer de le trouver ſenſible. En effet, il me reçut fort mal; il me fit les reproches les plus ſanglants ſur la violence de la paſſion que je vous avois inſpirée; & il alloit finir par me chaſſer, lorſqu'ayant un moment réfléchi, il me dit: veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé bien, me dit-il, je n'ai rien à te donner, mais je puis t'aider d'un bon conſeil. Le Marquis eſt à Bains à prendre les eaux; il eſt devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite perſonne qu'il pourroit avoir la folie d'épouſer: répare le mal que tu lui as fait, en l'arrachant à ce nouvel amour: tâche qu'il en reprenne pour toi: redeviens tout ſimplement ſa maîtreſſe; il eſt généreux, il te paiera bien. Songe que, ſi jamais tu lui inſpirois le plus leger deſir de t'épouſer, je t'en ferois punir ſur l'heure. Mais je t'exhorte à lui faire toutes les careſſes, toutes les agaceries que tu ſauras propres à l'attirer. J'étois

révoltée de sa dureté ; je le remerciai pourtant, & j'allai sur le champ vendre les nippes qui me restoient, afin d'avoir assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe ; je pris avec moi la mere de Juliette, que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la derniere indigence : nous sommes venues ici sur ce téméraire espoir. Hélas ! c'étoit mon unique ressource ; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez-vous me le pardonner ? Je l'ai instruit de votre résistance & de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner ; que j'étois devenue bien mal-adroite, & qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires : ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoie, Monsieur ; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin & la misere m'ont accablée. Il y a huit jours que j'hésite à vous écrire ; & croyez qu'il faut que je sois dans l'état le plus horrible, pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un sou ; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je suis malade, & le Médecin qui a la bonté de me venir voir, pense que le mal sera long. C'est à la compassion de mes

hôtes que je dois & le lit que j'occupe, & le peu de subsistance que je prends. Hélas! Monsieur, daignerez-vous jetter sur moi un œil de pitié? Le Curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces asyles de l'indigence & de la douleur. Quelle humiliation! Est-il possible!... Ah! je mourrai plutôt que d'accepter ce service. Suis-je assez malheureuse! Suis-je assez punie!... Si vous pouviez oublier mes crimes! Si vous ne considériez que mon affreuse situation! .... C'est une infortunée, accablée de maux, qui implore vos bontés. C'est Léonor, c'est une coupable, mais déchirée de remords, mais punie, mais toute en larmes, à vos pieds, mourante. Homme généreux, qui avez voulu faire pour moi tant de sacrifices, ne ferez-vous pas celui d'un juste ressentiment; il n'expose point à un répentir, ce sacrifice-là; & peut-être vous devez-vous à vous-même de m'assister, après m'avoir aimée, quelqu'outrage que vous ayez reçu de moi. Mais je connois votre ame; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espere, & je n'espere qu'en vous. La femme qui vous remettra ce billet,

est une femme sûre. Infortunée que je suis ! c'est de vous, Monsieur, c'est de vous que je recevrai des secours ! Je succombe sous la douleur.

LETTRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 8 Août.

POurquoi ne m'avez-vous pas informé plutôt de votre état ? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingt-cinq louis, c'est tout ce que je puis faire à présent pour vous. Je vous sais gré de m'avoir dit la vérité sur le motif de votre voyage.

Votre sort me fait pitié ; mais quel instant vous avez pris pour recourir à mes bienfaits ! .... N'importe, c'est à moi seul que je dois imputer mes malheurs.

LETTRE CXXXI.

De Madame de Narton au Marquis.

A Ferval, 8 Août.

JE vous avois promis de retourner ce soir, cher Marquis : je reste ; mais

Madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laisse tirer de cette invitation les conséquences qu'il vous plaira.

LETTRE CXXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 8 Août, à minuit.

AH! ma chere Comtesse, que n'êtes-vous ici à partager notre joie! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'est chez Madame de Ferval que nous sommes réunis, & c'est assez vous dire que vos voeux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette respectable mere la conduite du Marquis, & lui avoir peint dans toute la vérité son ame & son coeur, j'ai eu la satisfaction de voir briller le plaisir dans ses yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver sa fille: elle lui a appris son sort; & au bout d'une demi-heure, elles sont venues me rejoindre. La mere étoit dans cet état délicieux où la joie ne se montre que par des larmes. La fille rougissoit, pleuroit, embrassoit sa mere, & ne pou-

voit parler. Au bout de quelque temps, j'ai ſongé à notre Marquis, & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer ſon bonheur. Madame de Ferval a regardé ſa fille qui baiſſoit les yeux. Eh! mais, m'a dit la mere, pourquoi vous en aller? Il me paroît plus ſimple que le Marquis vienne.... Ah! maman! s'eſt écriée Mademoiſelle de Ferval, en cachant ſon viſage dans le ſein de ſa mere. Oui, mon enfant, qu'il vienne, que nous ſoyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé ſur le champ chercher votre frere; il eſt arrivé *ſur les ailes de l'amour.* Je ne vous peindrai point les différents mouvements que j'ai remarqués ſur le viſage de Mademoiſelle de Ferval pendant que nous l'attendions; cela ne peut ſe rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'émotion. Mais lorſqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons apperçu, il a pris à cette aimable fille un battement de cœur ſi violent qu'elle s'eſt laiſſée tomber dans un fauteuil, où elle a penſé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos ſoins. Le Marquis approchoit; je ſuis ſortie pour l'aller recevoir. Il étoit preſqu'auſſi ému qu'elle; il n'entendoit pas

un mot de ce que je lui disois. Pendant ce temps Madame de Ferval, qui songe à tout, & qui a pensé que cette premiere entrevue pourroit faire trop d'impression sur de jeunes personnes, a fait retirer ses deux filles cadettes, qui ne savoient pas encore de quoi il s'agissoit. Enfin le Marquis est entré dans le sallon. Il a voulu faire, en balbutiant, un compliment à Madame de Ferval; elle l'a interrompu pour l'embrasser & lui présenter sa fille. La pudeur d'un côté, le respect de l'autre, notre présence, tout cela a mis nos amants dans un état de gêne qui m'a attendrie. J'ai proposé la promenade : nos deux petites y sont venues. Le Marquis alloit offrir son bras à Madame de Ferval, quand elle l'a prié de le donner à sa fille, qui l'a accepté en rougissant. Alors nous nous sommes un peu séparées d'eux, sans affectation. Je ne sais ce qu'ils se sont dit ; mais la promenade a duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis, en donnant le bras à Mademoiselle de Ferval, lui serroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent l'air fort à leur aise. Ferval, qui étoit à

la chasse quand j'ai envoyé chercher le Marquis, vient d'arriver ; il est dans le ravissement. Il vouloit tout de suite instruire de cet événement toute la maison; sa mere l'en a empêché, en le priant d'avoir pour sa fille les plus grands ménagements. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le destin de leur sœur. Elles ont été dans une joie si pure & si tendre, qu'il n'auroit pas été possible de n'en être point touché. Hélene a seulement dit : hélas ! nous allons donc la perdre ! Henriette en a pleuré, & puis toutes deux sont revenues à dire : « elle va être heureuse, » ne lui parlons pas de nos regrets ; il » ne lui faut rien laisser voir qui la puisse » affliger. » J'ai trouvé ce sentiment bien délicat & admirable dans ces jeunes personnes. Voilà, ma chere, l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier de l'excuser auprès de vous, s'il ne vous écrit pas. Les instants lui sont précieux : il vous supplie, & M. de Saint-Sever, de faire remplir promptement les formalités nécessaires pour son mariage ; le contrat sera signé demain. Adieu, chere Comtesse : nous vous chérissons & embrassons tous.

LETTRE CXXXIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 10 Août.

NOtre contrat fut ſigné hier, ma chere amie. Je dis notre; car il me ſemble que c'eſt moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il eſt doux de voir des heureux! La tendreſſe maternelle, filiale & fraternelle, l'amour tendre & vertueux, tout cela forme un ſpectacle ſi touchant! Mon cœur en eſt pénétré. Après la ſignature des articles, le Marquis demanda à Mademoiſelle de Ferval ſi elle vouloit qu'il fît apporter ici les bijoux & diamants qu'il lui deſtine, ou ſi elle aimoit mieux les choiſir elle-même lorſqu'elle ſeroit à Paris. Cette chere enfant, qui n'y avoit pas même ſongé, lui dit de ne point s'en embarraſſer. Il inſiſta; & Madame de Ferval prenant la parole, le pria d'attendre, parce qu'il ſeroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien, dit-il, nous attendrons; mais ces Demoiſelles, en

parlant d'Hélene & d'Henriette, veulent-elles bien attendre aussi ? Comment, dit la mere, mais elles ne se marient pas elles. Je ne puis, repartit le Marquis en souriant, les épouser toutes trois ; mais du moins elle deviennent mes sœurs : je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié, & de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Henriette repondit avec sa vivaçité ordinaire, nous aimerons tout ce qui viendra de vous, Monsieur, parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Hélene le remercia avec beaucoup de reconnoissance, & le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis, que le Marquis me demanda, fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas dit Madame de Ferval, je vous prie de n'en acheter qu'une paire, parce que ma fille aînée en a d'assez belles, qu'elle donnera à une de ses sœurs. A ce mot Mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette se leva étourdiment pour embrasser sa sœur, & lui dit : ma chere sœur, gardez-les si elles vous font plaisir, nous serions au désespoir de vous priver de quelque chose qui pût vous

plaire. Ferval regardoit sa sœur, & puis baissoit les yeux. Je vous avoue que je ne sus que penser : je ne reconnoissois point-là Mademoiselle de Ferval. Enfin son frere se leva, & malgré tous les signes qu'elle lui faisoit de ne rien dire, il nous expliqua le mystere. Cette digne fille avoit vendu ses boucles pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la femme de chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce sacrifice. Son frere nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ses diamants. Je vous en envoie la copie. * Jugez, ma chere, quelle impression cet aveu de Ferval fit sur chacun de nous. Madame de Ferval fit à sa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence si honorable pour elle. Pardonnez-le-moi, dit-elle, ma chere maman : je connois votre ame, & je savois que vous m'auriez applaudie ; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ;

Nota. On a placé cette lettre en son rang. *Voyez tome I, page 178.*

mais depuis que j'ai connu M. le Marquis, ce secret m'eſt devenu plus important, & je ne voulois point vous rappeller, ni à lui-même, un pareil ſouvenir. Le pauvre Marquis, plus attendri qu'humilié, immobile & muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en ſe jettant aux pieds de cette adorable fille. Il avoit le viſage collé ſur ſes mains. Mademoiſelle de Ferval le força de ſe relever. Je ne croyois pas, lui dit-il, pouvoir vous aimer & vous reſpecter davantage; mais ce dernier trait où votre cœur eſt peint, me prouve qu'avec vous on ne peut donner de bornes à l'amour & au reſpect. Et toi, dit-il, en embraſſant Ferval, vertueux & tendre ami, toi dont le ſang a coulé pour moi & par mes mains, grand Dieu! falloit-il encore joindre à ta ſublime généroſité celle de ta ſœur? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits? Que de ſouvenirs amers ſe mêlent à ma joie! Oublirez-vous, Mademoiſelle, oublieras-tu, cher ami, que je fus ſi foible lorſque vous étiez ſi grands? Ses pleurs l'interrompirent; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ſes ſanglots. Mademoiſelle de Ferval chercha pluſieurs fois à tourner la

conversation sur d'autres objets, mais cela ne fut pas possible. Ces discours nous conduisirent à parler de Léonor. Le Marquis saisit cette occasion de repéter ce que j'avois dit à Madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois seule ici, & qu'il étoit si troublé. Cette lettre nous apprit l'état où elle est réduite, malade à Bains, sans secours, sans ressources. C'est par le conseil de Valville qu'elle est vénue pour séduire de nouveau le Marquis, & empêcher son mariage. Il nous a dit sa réponse : elle est seche ; mais il lui a envoyé 25 louis. Mademoiselle de Ferval a eu pitié de cette malheureuse : elle a dit à votre frere qu'elle trouvoit la réponse trop dure. Ah ! ciel, a-t il dit, dans l'état où j'étois, pouvois-je lui parler autrement ? Elle la prié d'envoyer à Bains savoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu absolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point souffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne sais quel est son projet ; mais il ne peut être que bon. Elle s'est informée ensuite de ce que c'étoit que ce M. de Valville. C'est, a dit le Marquis, une ancienne

cienne connoissance; car il ne mérite pas le nom d'ami; je l'ai pourtant beaucoup aimé, & j'avoue que je l'ai cru pendant long-temps un conseil excellent pour vivre dans le monde : son air aisé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je savois de cet homme; mais j'ai obtenu, à force d'instances, qu'il nous lût quelques-unes de ses lettres; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté, & l'ame plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour, & pour embellir le vice: Mademoiselle de Ferval, après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement, dit au Marquis : quoique je n'aie encore aucun titre, Monsieur, pour obtenir que vous me fassiez des graces, j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux; car il faut l'être, ce me semble au dernier degré, pour se faire l'apôtre du vice. Du reste, a-t-elle ajouté en souriant, ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas; & je me flatte que vous ne me croyez pas ja-

louse de son suffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont son cœur est susceptible, je lui en sais gré. Mais on est en droit de juger de nous par nos amis, & vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractere passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le Marquis, qui ne le soit de ma femme.

Adieu, ma chere Comtesse ! votre frere vous prie de tout préparer pour recevoir Madame de Ferval & toute sa famille, qui accompagneront à Paris les jeunes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous nous devez envoyer : sans doute toutes ces formalités sont remplies. J'ai presqu'autant d'empressement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela si je l'aime. Pour vous, ma chere, je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

LETTRE CXXXIV.

De Madame de Saint-Sever au Marquis

A Paris, 18 Août.

SOyez heureux, mon cher frere, tous mes vœux sont accomplis. Une

femme vertueuse & charmante est le plus grand des biens. Je rends graces au Ciel de vous avoir réservé un destin si fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à Madame de Narton, qu'en lui envoyant tous les actes nécessaires pour achever cet ouvrage au gré de sa vive amitié. Mon mari vous embrasse. Nous sommes bien fâchés l'un & l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur; mais nous aurons bientôt ce plaisir. Je le souhaite ardemment, & je vais tout faire préparer pour votre arrivée.

LETTRE CXXXV.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 26 Août.

J'Arrive de l'Autel; je suis le plus fortuné de tous les hommes. Madame de Narton se charge de vous faire les détails. Mademoiselle de Fer... Que dis-je? ma chere femme vous embrasse. Adieu. Je ne sais ce que j'écris; mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

De Madame de Nanton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 27 Août.

Hier, ma chere Comtesse, fut le beau jour qui rendit heureux votre frere : nous reçûmes la veille votre paquet : tout étoit prêt. Madame de Ferval eut avec sa fille un entretien si tendre, si raisonnable, que je crois devoir vous en faire part. Vous le préférerez, je crois, aux détails de la noce, où d'ailleurs la magnificence n'a point régné ; mais, ce qui vaut bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chere fille, dit à Mademoiselle de Ferval sa digne mere. L'attachement qu'a pour vous le Marquis, ses vertus, son caractere bannissent de mon esprit toute frayeur : vous serez heureuse, mais apprenez les moyens de conserver son amour & votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille; vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes caresses ont fait

jusques ici votre félicité ; vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs ; mais ces devoirs étoient simples & faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous ; & après avoir fait tout ce que vous deviez, vous n'aviez plus d'inquiétude. Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur, l'entêtement, les passions vives dans les personnes avec lesquelles vous avez vécu. Vous saviez que j'observois tout, & que j'applaudissois à tout ce qui étoit bien : cet encouragement est flatteur. Une mere tendre ne vit & ne respire que pour ses enfants : elle voit avec enthousiasme leurs bonnes qualités, & envisage leurs défauts avec indulgence. Un époux, ma fille, n'a souvent pas les mêmes yeux. Il faut vivre pour lui. Notre partage, sur-tout dans le mariage, c'est la douceur, la complaisance, les attentions tendres, & tout ce qui peut attirer la confiance & l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens : mais, ma chere, en saurois-tu faire usage dans des circonstances accablantes ? Comment soutiendrois-tu le dégoût, la colere, les mépris de ton mari ? Une femme tendre, vertueuse & raisonnable, qui, malgré

tous ses efforts, se voit en bute à la mauvaise humeur d'un époux qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir sur les meilleures actions ; qui même est obligée de les cacher, & de paroître avoir des torts pour se faire supporter ; qui dérobe son malheur à tous les yeux ; qui faisant sans cesse le sacrifice de sa volonté, cherche encore à faire tomber sur elle les fautes qu'elle n'a pu empêcher ; une femme qui ne prenant des loix que de la vertu & de la raison, ne peut parvenir à faire aimer cette vertu, à faire entendre cette raison, malgré ses soins & sa douceur persuasive, qui tâche au moins de sauver les dehors, & de faire paroître son mari vertueux & raisonnable ; qu'une telle femme est grande ! qu'elle est estimable ! mais qu'elle est malheureuse ! Aurois-tu ce courage ?

Ah ! ma mere, dit la fille, je n'éprouverai jamais un sort si cruel. Je le sais, dit Madame de Ferval ; je te l'ai déjà dit : le bon esprit, l'attachement du Marquis de Roselle & ses vertus m'en répondent ; mais que la comparaison que tu feras à portée de faire de ton sort avec celui de tant de femmes qui méritoient d'en avoir un aussi heureux,

ſerve à te faire ſentir toute la douceur du tien, & à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un ſi grand bonheur. Mon deſſein n'eſt pas de t'effrayer ni de t'attriſter; ce ſeroit une cruauté ſans objet; mais, ma chere, les eſprits changent quelquefois; le meilleur caractere peut, par des événements qu'on ne prévoit pas, s'altérer & devenir difficile: l'amour ne dure pas toujours; il faut ſe préparer à tout. Je ne connois d'autres reſſources à une femme eſtimable que la patience & le courage. Si tu t'appercevois que ton époux fût moins tendre pour toi, qu'il te retirât ſa confiance, qu'il la donnât même à quelqu'autre, redouble alors de ſoins & d'attentions; ne prodigue pas des careſſes qui pourroient être importunes; laiſſe-lui entrevoir une douleur tendre; mais ſur-tout, dans quelque circonſtance que ce puiſſe être, il n'en faut jamais venir aux reproches; quelque polis, quelque tendres qu'ils ſoient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne ſe referment point. Si par un malheur dont je ne puis ſupporter l'idée, & qui n'arrivera point aſſurément, ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme.... Ah! ma mere, répondit-

elle vivement, j'en mourrois peut-être de douleur ; mais comme je l'aimerois toujours, je n'emploierois avec lui que ma tendresse ; je tâcherois de regagner toute son affection, & je ferois mon possible pour lui laisser croire que j'ignore mon malheur. Ces sentiments sont très-bons, répondit la mere : il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler ; qu'une tristesse douce, sans plaintes, sans aigreur, sied bien alors ! Un air de dédain, de gaieté, est très-déplacé dans ces conjonctures : il marque un détachement très-grand, ou beaucoup d'orgueil. Une épouse vertueuse & tendre est affligée, & se trouve humiliée d'un tel malheur. Ces sentiments si naturels sont obligeants pour son mari : qu'elle les lui laisse voir, c'est assez. Qu'il ne lui échappe jamais en présence de cet époux rien d'aigre, rien d'ironique, ni sur son compte, ni sur celui de l'objet qu'il aime : le mieux est de n'en point parler. La coquetterie est une ressource affreuse ; quelques femmes l'emploient ; elles esperent ramener leurs maris par la jalousie ; elles avoient perdu leur amour, elles perdent leur estime, & alors il n'y a plus d'espoir.

Est-il rien de plus cruel encore que le

sort

fort d'une perſonne vertueuſe unie à un homme jaloux ? Qu'elle ſe retire du monde, qu'elle s'arme de douceur & de patience, & ſur-tout qu'elle ne ſe plaigne pas. Cette ſituation eſt terrible : tu ne l'éprouveras pas ; mais ma fille, quelque heureuſe que ſoit une union, il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'éleve quelquefois de petits nuages, parce qu'on ne peut ſur tous les points être du même avis. Alors, quand la vertu n'eſt point bleſſée par les choſes qu'un mari exige, quand elles ne ſont point directement oppoſées à la raiſon, il faut céder, & ſacrifier ſon opinion à la paix & à la ſoumiſſion pour laquelle nous ſommes nées. Il eſt horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtreſſes en ſe mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dependance douce, & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances, mais nous l'avons ce droit. Il faut ſavoir en uſer. Quand une fois on poſſede la confiance de ſon mari, & qu'on la mérite, on eſt bien puiſſante. Céder gaiement dans les petites choſes qui n'intéreſſent que ſoi ; réſerver le pouvoir qu'on a ſur lui, pour

les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible ; tâcher, sans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la persuasion qui naît de la raison présentée avec les graces de l'amour & de la douceur ; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre, empire dont il ne faut jamais se prévaloir, ni au dedans, ni au dehors. Dans l'administration domestique, qui est de notre ressort, nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y eussions-nous la plus grande part, nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir, & que j'excepte.

En un mot, mon enfant, le mariage est un état de soins & de sacrifices ; & sans le sentiment qui rend tout aisé, il est bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute réciproques ; mais nous sommes appellées à des soins particuliers. La nature, en nous donnant plus de graces, plus d'amenité, plus de délicatesse, nous apprend que c'est à nous à mettre les attentions, les complaisan-

ces, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importants des hommes. La force est leur partage, la douceur est le nôtre ; & la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour régner ; assujettissons-nous aux petites choses, pour jouir des grandes ; ne nous affligeons pas, si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions : ils n'en sont pas susceptibles, s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importants les occupent ; le soin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates, doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie ; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde ; elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour ; au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il est nécessaire jusques dans le plaisir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-dessus que des idées générales & vagues. Croyez, maman, a dit Mademoiselle de Ferval, que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils, & j'obéirai à vos ordres.... Mes ordres !

Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te marier, mon autorité cesse..... Quoi ! ma chere maman !..... Ne t'afflige point, ma fille, ta mere ne sera plus que ton amie, mais une amie tendre, consolante, utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari, ne balance point, c'est à lui que tu devrois obéir, à moins que l'honneur & la vertu ne te le défendissent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéissance. Elle soutient l'ame dans les occasions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en résulteroit qu'un bien. Le Marquis a trop d'esprit, trop de politesse, trop d'affection & d'estime pour toi, pour prendre jamais le ton de maître ; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnoissance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciements à Madame de Ferval sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est-ce que Mademoiselle de Ferval en a besoin, a-t-il dit ? Ce seroit à moi

à en demander, si l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres; mais, ajouta-t-il en regardant avec un air de finesse & de douceur cette charmante personne, ce seroit présumer trop d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur que dans le mien.

Quoi! dit Madame de Ferval, vous en pouvez douter? je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve; & au même instant elle remit au Marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion, elle avoit appris la sienne à sa mere. Il regne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendresse qui nous émut tous. Votre frere étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre soupé fut gai.

Hier, jour du mariage, tous les paysans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fusils, des tambours, des violons, nous escorterent, pour conduire nos amants à l'Autel. Le Prêtre, les témoins, tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortege. Madame de Ferval distribua de l'argent aux pauvres, des rubans à tous

& fit servir tout le monde à différentes tables, sous des arbres, dans la cour du château. Cette Dame est adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitans de sa terre est pauvre, & qu'il a plus de quatre enfants, elle se charge des autres; elle les fait nourrir, habiller & instruire à ses frais: elle étend encore sa bienfaisance sur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades reçoivent secrétement ses secours. Sa fille la secondoit habilement dans toutes ces œuvres. Aussi ces pauvres gens ne cessoient-ils de demander au Ciel ses plus précieuses bénédictions pour nos époux. Le plaisir & la gaité ne sont pas des mots synonimes, ma chere; la tendresse n'est point gaie. Hier nous ne songeâmes à aucuns divertissements. j'eus presque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous sommes encore tous dans ce ravissement: partagez-le, chere Comtesse.

Voilà une lettre d'une longueur extrême; mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois votre cœur; eh! sans cela, vous aimerois-je comme je fais.

LETTRE CXXXVII.

De Madame la Marquise de Roselle à Léonor.

A Ferval, 28 Août.

CE n'est guere que de ce jour, Mademoiselle, que l'intérêt que je prends à votre état, peut vous être de quelque utilité. Je ne perds point de temps : les moments sont longs quand ils sont douloureux. Que la qualité d'épouse du marquis de Roselle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier soin est d'adoucir l'horreur de votre situation. Dites-moi ce que je dois faire pour vous. Si vous vouliez me confier votre sort, je vous procurerois une vie douce, honnête & aisée ; mais pour la goûter, il faudroit que le Ciel vous fit des graces particulieres, qu'il n'accorde pas toujours. Je serois au désespoir de vous gêner : je sais que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'est point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propose, & pour lequel il faut autant de tranquil-

rité & d'amour pour la vertu, que de pureté dans les mœurs; si ce genre de vie peut vous être agréable, je vous assurerai le sort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur, si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite, je ne vous forcerai point d'aller vous y ensevelir, en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde, j'aurai soin de votre retour à Paris, & de vous y procurer des secours. Mais si vous acceptiez ma premiere proposition, tout mon désir seroit de vous rendre heureuse, & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il est toujours temps d'y recourir, Mademoiselle. Il est des foiblesses que les hommes, même ceux qui les ont fait naître, ne pardonnent point; mais Dieu, plus indulgent, accorde au repentir sincere un généreux pardon. Jettez-vous dans ses bras, c'est tout ce que je souhaite. Répondez-moi, je vous prie après une sérieuse réflexion. Je vous laisse huit jours pour vous décider. Je désire bien sincérement de contribuer à votre bonheur.

LETTRE CXXXVIII.

De Léonor à Madame la Marquise de Roselle.

A Bains, 29 Août.

HÉlas ! Madame, puis-je le croire ? C'est vous qui daignez vous intéresser à mon sort, vous abaisser à écrire à une malheureuse..... Mes pleurs baignent mon visage.... L'aurois-je jamais pensé, que ce seroit vous qui me tendriez une main secourable ? Ma reconnoissance est si grande, que mon cœur n'y peut trouver d'expressions. Ma misere & vos secours ne sont pas ce que je sens le plus vivement, c'est votre bonté qui me touche jusqu'au fond de l'ame. Ah ! quel cœur seroit assez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la présentez ? Vous l'avouerai-je, Madame ? je m'en étois fait une idée terrible, de cette vertu. Hélas ! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable ; c'est la vôtre que j'aime ; c'est à cette vertu douce & compatissante que mon cœur se rend ; ce n'est

que devant vous, Madame, que j'ose en prononcer le nom. . . Ah ! quelle différence de vos tendres discours à ceux qu'on m'a toujours tenus ! Est-il besoin de réfléchir pour vous répondre, Madame ? Il ne faut que sentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma destinée entre vos mains, & ne craignez point d'hypocrisie de ma part ; je renonce d'avance à vos bienfaits, si je puis m'en rendre indigne ; mais si l'avenir peut à vos yeux effacer le passé.... Madame, je connois bien mal encore cette vertu que vous me faites adorer, mais l'envie de justifier vos bontés, me rendra tout possible. Hélas ! je ne vois encore que vous, Madame ; mon cœur n'est pénétré que de reconnoissance : vous avez devancé les faveurs du Ciel ; mais je les mériterai peut-être, en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, &c.



LETTRE CXXXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

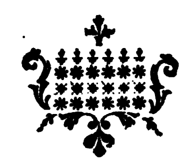
Ferval, 9 Septembre.

SAvez-vous, Madame, quel eſt le premier objet dont Madame de Roſelle s'eſt occupée après ſon mariage, quelle grace elle à demandée à ſon mari, quel bien elle a fait ? C'a été de retirer Léonor de la miſere & du vice, de lui faire aſſurer une penſion de 1500 liv. pour vivre dans un couvent de Nancy, de l'y faire conduire avec des circonſtances qui toutes ſont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclater un plaiſir vif à ſatisfaire le déſir de ſa femme. Ferval, qui ne peut oublier la conduite & le caractere de Léonor, en louant la bienfaiſance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une ſorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roſelle a dit qu'elle ne prétendoit pas donner cette action pour modele, &

qu'elle avouoit que dans cette générosité elle avoit un peu cherché sa satisfaction particuliere; qu'il falloit lui pardonner ce retour sur elle ; que les circonstances déterminoient les bienfaits, & que s'il y avoit un honnête homme à secourir, elle trouveroit peut-être encore sur qui reprendre les secours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor ; que si cet exemple, fait pour être ignoré, pouvoit encourager au vice quelque ame déjà décidée sans doute à l'embrasser, c'étoit du moins un bien certain que de retirer quelqu'un du crime, & que tout avoit ses inconvenients ; qu'elle avoit annoncé au couvent Léonor sur un ton honnête, pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite ; que d'ailleurs elle n'étoit point juge ; qu'elle n'avoit été que solliciteuse, & qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignîmes, gagna que la pension cesseroit, si Léonor quittoit le couvent sans le consentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy : elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voila, ma chere amie, l'usage que

votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser & de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille ; & moi je resterai ici seule avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année ; j'y retrouverai Madame de Ferval, & je partagerai votre joie. J'ai joui, il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne ferons ensuite qu'une famille, quand je serai délivrée de mes embarras.



LETTRE CXL.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, premier Novembre.

CE n'eſt pas aſſez, chere amie, que je vous aie fait ſavoir l'heureuſe arrivée de nos voyageurs, & que vous ſoyez informée de la ſanté de tous; il faut à mon cœur quelque choſe de plus. Malgré les embarras & les plaiſirs où je ſuis livrée, je ne puis réſiſter au déſir de vous remercier plus tendrement que jamais du préſent ineſtimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-ſœur eſt adorable; elle a aſſez d'art pour pouvoir le diſputer aux plus belles, & aſſez de vertus pour pouvoir ſe paſſer de beauté. Je l'examine à tous les inſtants, dans toutes les circonſtances, & je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me ſemble réunir toutes les ſortes d'eſprits. Chacun peut croire qu'elle a le ſien, tant elle ſait ſe mettre à l'uniſſon. Ce n'eſt point un effet de l'art, ſa bonté ſeule lui donne ce talent. Avec moi, par exemple, elle eſt ten-

dre & careſſante : avec Monſieur de Saint-Sever elle eſt gaie, elle rit, elle badine, elle ſe prête de bonne grace à la plaiſanterie. Perſonne ne ſaiſit comme elle l'à-propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle eſt ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les perſonnes qu'elle a vues. Elle a l'air timide ; mais c'eſt une timidité charmante, qui ne prend rien ſur l'agrément, & qui ſait l'augmenter ; cet air intéreſſe, & ne dépare point. Quoique timide, elle ne ſe déconcerte jamais. Tout aimable qu'elle eſt, elle n'a point de prétention ; elle cherche à plaire, & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, & que ſi peu de femmes conſervent ici. Madame de Ferval, que je reſpecte de tout mon cœur, eſt à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de ſon château. Ses deux autres filles ſont le modele des jeunes perſonnes ; elles égaient, elles animent notre ſociété. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air content. Reconnoiſſantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles, elles n'en

exigent point, & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque chose. Cela est d'autant plus estimable en elles, que leur mere ne les oublie pas un instant : mais elle leur a sans doute appris qu'on peut les oublier, & qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà Monsieur de Saint-Sever qui lit par dessus mon épaule, & qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces Dames, & je vous laisse mon mari. Adieu, ma chere.

* Vraiment, Madame, je suis amoureux, moi, de ma belle sœur, de sa mere, de ses sœurs, & de toute la famille. Ces petites filles, par exemple, elles ne sont ni contraintes ni embarrassantes dans la société; & vous auriez vraiment du plaisir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval, voilà une femme; elle a un air tout-à-la fois noble & simple; je ne sais pas comment elle fait, mais elle en impose & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes, avec leurs afféteries & leurs grimaces, ont trouvé des défauts à nos Provinciales;

* Le reste de cette Lettre est de Monsieur de Saint-Sever.

les ; mais elles n'ont pas osé le dire : elles n'ont fait que louer. Et Valville... *l'Agréable* s'est présenté trois fois à la porte du Marquis ; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde, car il mouroit d'envie de voir Madame de Roselle. Enfin il s'est battu en retraite, & il s'est contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opéra. Il l'a trouvée *jolie, d'honneur jolie*, & après être adroitement parvenu à faire passer, par d'autres mains, à Madame de Roselle l'hommage qu'il rend à sa beauté, il a tenté de nouveau sa porte, mais toujours le même succès. *C'est dommage ; car elle est bien, mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoffe d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme ! De Roselle est jaloux, je la plains ; il va chasser de chez lui la bonne compagnie ; il enterrera sa femme avec sa sœur : La pauvre enfant ! Ce sera une vertu, une Madame de Saint-Sever : voyez la belle chose !* Vous savez, Madame, combien nous sommes offensés de ces injures. Madame de Roselle a exigé de son mari qu'il mépriseroit toutes les épigrammes de ce joli Monsieur. C'est une femme singuliere. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu, ni Marchan-

des de modes, ni Marchands, ni Bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées, & le tourment de ceux qui les environnent ? Les emplettes se sont faites comme un mauvais coup, le matin, à la sourdine, sans que je m'en sois apperçu : voilà qui est charmant ; qu'en pensez-vous ? On dit que Madame de Roselle trouvoit tout toujours trop beau pour elle, & jamais assez lorsqu'elle achetoit pour les autres. Oh, Madame, on en fait peu de ces femmes-là, sur-tout dans ce pays-ci. En vérité, j'imagine que nos femmes ne se croiroient pas bien mariées, à l'être avec si peu de fracas & d'appareil. Enfin il ne paroît qu'il y ait eu des noces, qu'à la joie qui brille sur tous les visages. Nous sommes tous d'un contentement, d'une alégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends, Madame, les actions de graces les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable ; & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement, la reconnoissance, & le respect avec lequel, &c.

LETTRE CXLI.

De Madame de Narton à Monsieur & à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Novembre.

QUe vos sentiments pour Madame de Roselle & pour sa famille me donnent de joie, mes chers amis! Qu'ils m'affectent vivement, quelque préparée que j'y fusse ! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des miseres qui m'occupent ici. Les moments sont précieux, quand ils sont agréables, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis ; qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. La conduite de cette fille est aujourd'hui très-décente, & son changement paroît sincere. La misere, la souffrance, l'aspect de la mort l'avoient rendue plus sage : la générosité de Madame de Roselle l'a disposée à de-

venir vertueuse, tant est puissant l'empire de la vertu bienfaisante ! Le Ciel fera le reste. Mille & mille tendres compliments. Je prie M. de S. Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames.

LETTRE CXLII.

Du Marquis de Roselle à Madame de Narton.

A Paris, 20 Novembre.

MAdame, vous connoissez mon cœur, & le prix du bienfait que j'ai reçu de vous ; je n'ai pas besoin de vous exprimer ma reconnoissance ; mon amour & le sentiment de mon bonheur lui communiquent leur enthousiasme. Croiriez-vous, Madame, que j'ai encore une grace à vous demander à l'égard de ma divine femme ? Elle me désespere par son air de réserve & de soumission qui m'humilie. Vous la connoissez, Madame, & je me connois ; n'est-ce pas à moi à suivre en tout ses conseils & ses volontés ? Y a-t-il des hommes assez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talents, de l'esprit, de la rai-

ſon & des vertus, donne aux femmes qui l'ont reçue du Ciel, des droits qu'ils réclament ſi ſouvent avec autant de dureté que d'injuſtice ? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits, & de tous ceux qui s'intéreſſent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'eſt un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre préſence comblera notre joie.

LETTRE CXLIII.

De Léonor au Marquis.

A Nancy, 13 Novembre.

VOs bienfaits, Monſieur, me donnent le droit de vous préſenter mes hommages. Daignez recevoir les expreſſions de ma reconnoiſſance ; elle eſt vive, elle ſera éternelle. Je connois votre cœur, & je me perſuade que vous apprendrez avec plaiſir l'effet qu'ont produit ſur le mien vos bontés, & celles de Madame la Marquiſe de Roſelle.

C'eſt à ſes généreux ſoins que je dois la révolution qui s'eſt faite dans mon

ame. Dès l'instant qu'elle daigna s'intéresser à mon sort, la grandeur de ses vertus me pénétra ; je sentis le regret de me trouver indigne de ses bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pu le faire, l'ignominie de ma conduite passée ; mais cette horreur n'étoit pas du désespoir. Je me jettai dans les bras de votre digne épouse ; je la regardai comme un Ange descendu du ciel. Ses attentions, pour me procurer, dans le séjour que j'habite le sort le plus doux, ont achevé de me dessiller les yeux, & de me montrer la vraie vertu dans tout son éclat. Je vous avoue que ce qui m'a le plus touchée, c'a été de voir que par ses soins bienfaisants, je jouis dans cet asyle respectable d'une considération qu'on ne m'accorde, hélas! que parce qu'on ne m'y connoît point. Ma plus grande crainte étoit d'y essuyer des mépris que j'ai tant mérités ; mais les égards qu'on a pour moi deviennent aussi mon supplice. Le contraste des vertus que je vois pratiquer, avec les vices où j'étois plongée, a fait naître dans mon cœur des mouvements que je ne puis vous peindre. Le souvenir affreux de la mort terrible de Juliette, s'est joint à tant de